

Université de Montréal

***Ma mère est une porte, suivi de  
Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus  
emportés par le temps de l'écriture***

par

Denise Landry

Département des littératures de langue française

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures

en vue de l'obtention du grade de M.A.

en littératures de langue française

option recherche création

Mai 2011

© Denise Landry, 2011

Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

*Ma mère est une porte, suivi de  
Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus  
emportés par le temps de l'écriture*

Présenté par :  
Denise Landry

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Martine-Emmanuelle Lapointe, président-rapporteur  
Catherine Mavrikakis, directrice de recherche  
Michel Pierssens, codirecteur  
Nathalie Watteyne, membre externe

## Résumé

Ce mémoire en recherche création débute par un récit poétique rédigé par fragments et intitulé *Ma mère est une porte*. Ce texte met en abyme les ruines afin de démontrer leur lien de contiguïté avec l'absence, l'empreinte, la mémoire et la mort. D'ailleurs, leur aspect ruinforme rappelle le fragment, ce qui permet d'appuyer l'esthétique formelle de l'œuvre. La deuxième partie intitulée *Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus emportés par le temps de l'écriture*, propose une réflexion sur l'imaginaire des ruines en lien avec les archives littéraires et la mémoire. Divisé en trois sections, cet essai pose un regard inquiet sur l'avenir de l'objet d'étude de la critique génétique, soit le manuscrit moderne. Depuis l'avènement de l'informatique et du traitement de texte, que conserverons-nous de la mémoire scripturale et du processus d'écriture de l'écrivain de demain?

**Mots-clés :** archivage, archives nationales, aura, création littéraire, critique génétique, deuil, empreinte, Freud, genèse textuelle, manuscrit, mémoire, patrimoine, processus d'écriture, ruines, technologie, traces, traitement de texte.

## Abstract

This M.A. Thesis combining research and creative writing is divided in two parts: a poetic narrative and an essay. *Ma mère est une porte* is structured in fragments and contains the *mise en abyme* of ruins in order to demonstrate that they closely relate to the ideas of absence, genetic footprint, memory and death. Ruins suggest fragments, thus the narrative's esthetical form. The second part, *Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus emportés par le temps de l'écriture*, is an essay reflecting on the metaphorical link between manuscript, ruins, archives and memory. Divided in three sections, it posits that new technology will cause modern manuscripts to disappear and the methodology behind genesis of text's to evolve. Moreover, this will change how creative writing's memory is preserved, hence affecting our cultural heritage.

**Keywords** : archive, aura, creative writing, cultural heritage, French literature, Freud, genesis of text, genetic footprint, hard disk, manuscript, memory, mourning, ruins, word processing, writing process.

## Table des matières

Remerciements .....	6
Première partie : .....	7
<i>Ma mère est une porte</i> .....	7
Deuxième partie : .....	94
<i>Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus emportés par le temps de l'écriture</i> .....	94
Introduction .....	95
1. Manuscrit moderne et ruines de la mémoire .....	99
2. Archives et mémoire depuis les découvertes de Freud .....	107
3. Conservation de la mémoire et technologie .....	120
Conclusion .....	131
Bibliographie .....	i

## **Remerciements**

Au Fonds de recherche sur la société et la culture du Québec (FQRSC) pour son soutien financier.

À Catherine Mavrikakis, ma directrice de recherche création, pour sa générosité et ses judicieux conseils.

À Michel Pierssens, mon codirecteur de recherche, pour ses recommandations de lectures fort enrichissantes.

À Christiane Aubin pour sa gentillesse et son dévouement.

## **Première partie :**

*Ma mère est une porte*

« J'écris et je crie pour qu'il fasse homme en moi. »

Sony Labou Tansi.



*Une lampe éclaire le visage inquiet d'une vieille dame alitée. Elle entend des cris et des chuchotements tropicaux. Se croit dans la jungle. Pense que c'est la télévision. Elle est bien éteinte. Dans la pièce d'à côté, un jeune homme imite le cri du gorille. Il se gratte les aisselles. Appelle son père. On lui ordonne de se taire. Le docteur le verra bientôt. La vieille dame se retourne. N'entend plus rien. Se rendort.*

- Julien Rivière ?
- Enfin !
- Que puis-je faire pour vous ?

Je ne sais pas, je ne sais pas ce que j'allais faire là. C'était plus fort que moi. Des trois mille humains frappés de plein fouet par un avion tombé du ciel, il ne reste que de la poussière. Mon père est peut-être enterré sous la montagne de ruines, de tiges de métal tordu, de bureaux en contreplaqué, de vitres brisées, sous la poussière de plâtre et de bois et de verre et de tissus à en perdre la vue et le souffle et l'odeur, vous n'avez pas idée de l'odeur du sang et de la merde chiée de peur et du bruit, un bruit de la fin du monde et des cris, des cris à fendre les pierres comme dirait ma mère. Et moi, pétrifié comme une statue devant le sculpteur, je ne bougeais pas. C'était horrible, horrible. Vous n'avez pas idée ! Je ne sais pas ce que j'allais faire là. Je rôdais autour des équipes et des chiens, je les harcelais

pour savoir s'ils avaient trouvé mon père, mais qui peut le dire avec trois mille tonnes et demie de chair humaine en bouillie. Je sais calculer. Dans le lot, il devait bien y avoir quelques obèses. Pas juste des athlètes qui grimpaient au cinquantième étage à pied. Ou des animatrices vedettes qui brûlaient leur sandwich au thon en courant pendant la pause du dîner. J'arrêtais ni pour manger, ni pour boire, ni pour vérifier si j'avais des messages, ni même pour pisser. Le cœur me levait comme une femme enceinte le matin. J'ai déjà vu ma mère se vomir les tripes pendant trois mois, puis plus rien. Mais moi, je vomis encore. Rien que d'y penser. J'étais incapable de dormir et je pleurais, je pleurais sans arrêt, comme ma mère quand mon père est parti, puis moi aussi après. Pire encore, comme quand j'étais bébé et que je mourais de faim parce que ma mère couinait dans son coin, incapable de se lever et encore moins d'ouvrir sa blouse pour m'allaiter. Déjà, je savais qu'il n'y avait plus rien en elle pour me sauver. Je ne sais pas, je ne sais pas pourquoi je vous dis ça. Je n'aurais pas dû vous raconter ça. Je n'aurais pas dû aller là-bas. En même temps, je n'avais pas le choix. Quoi que je fasse, quoi que je pense, ma mère entre dans ma tête et s'empare de tout. Elle mâchouille encore mes rêves et les recrache méconnaissables.

C'est trop propre ici. Vous n'avez pas idée du chaos là-bas et de l'odeur aussi. Pas comme le parfum de la secrétaire qui me lève le cœur, vous lui direz. Quand ce n'est pas encore le moment, c'est trop long d'attendre avec cette odeur qui prend au nez à vouloir s'enfuir. En même temps, c'est mieux que l'odeur de merde et de sang et de chair brûlée vive que j'ai encore dans les narines. Quand je renifle, l'odeur me brûle la gorge. Quand je

me mouche, le sang me tache les doigts. Je vous le dis, vous n'avez rien vu. Si vos drôles de pistolets croient que la fin du monde est arrivée dans leur vie, ils n'ont rien vu de la souffrance et de l'horreur. Mis à part ceux qui ont fait la guerre, bien sûr, mais vous comprenez ce que je veux dire. L'odeur après trois jours. Et la poussière. J'en ai encore mal au cœur. Je déteste ces suivis mensuels. Ça ne replace rien dans l'ordre des choses. Ça ne me redonnera pas mon père ni ma mère. Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que j'allais faire là. Mais bon. Je vais revenir. Je retourne chez le même coiffeur depuis dix ans. Je ne veux pas d'une mauvaise coupe. Ma mère s'en est déjà chargée. Je sais, je sais, je dois reprendre mon souffle et recommencer depuis le début...

Σ

De ma famille, il n'y a pas grand-chose à dire. Ma mère est une porte. Mon père, son judas. Et moi le courant d'air qui la faisait claquer et sortir de ses gonds. Un jour, mon père a tenté de forcer la porte Dubois. Pour voir au travers sans être vu. Après, il a été incapable d'affronter la réalité en face. Et il a pris la fuite. Sans demander à me revoir. Pas une seule fois. Malgré tout l'amour de mes dix ans. À partir de ce jour-là, j'étais à la merci de ma mère. Même si je n'y avais plus vraiment accès qu'en la poussant. J'aurais voulu suivre mon père. Et ne plus avoir de difficulté pour parler. Sur ma langue ne collaient que des bribes d'histoires inventées. Des contes. Des fictions impossibles à recréer. J'aurais voulu grandir à l'image de mon père. M'enfuir et ne plus devoir sonner chez ma mère. Devant une porte verrouillée. Mon père était quelqu'un pour moi. Mais il devint quelqu'un d'autre.

Il est quelque part. Sous les ruines.

Σ

Ne me dites pas que mon père est peut-être vivant. Je ne m'en remettrais pas! Je ne sais pas. Je ne sais pas ce que j'allais faire là. J'étais devenu un homme. Je pouvais aller voter si l'envie me prenait de le faire. Je pouvais aussi décider par moi-même de donner du sang. Ou d'aller visiter mon père. Ce n'est pas arrivé souvent. Ni pour le sang ni pour mon père. Je me demande encore ce que j'allais faire là. Je n'aime pas surprendre les gens. Pas plus que je n'aime être surpris. Je ne sais pas. Pourquoi j'ai fait ça? Il ne m'attendait pas. À moins, bien entendu, que sa secrétaire ne l'ait informé. Mais il aurait fallu qu'elle devine qui je suis. J'en doute. J'avais donné le nom de famille de ma mère. Version anglaise. En touchant du bois, vous comprenez. J'avais tout intérêt à être superstitieux. À ne pas dévoiler mes plans. Pour une fois, ma mère n'avait rien à voir là-dedans. Sauf le fait qu'elle me donnait de plus en plus de fil à retordre avec mon argent de poche. J'ose croire qu'elle n'était pas au courant de mes démarches. Je suis confus. J'étais sûr qu'aucun *Mister Woods* ne figurait dans la vie de papa. Il était tellement fâché contre ma mère. Il n'aurait jamais toléré un ami portant ce nom. Ni en anglais ni en arabe, pas même en version sous-titrée pour malentendants. Je sais, je sais. Comme vous le dites, New York regorge de *Mister Woods* et de *Mistress Woolfe* et de *Wannabes* de toutes sortes. Mais je connais mon père. Il est brillant. S'il avait vu le nom de son client, il aurait compris. Le jeu de mots avec ma mère. Sa carrière a dû lui monter à la tête. Trop important pour se pencher à la hauteur du trou de la serrure. Trop confiant pour regarder qui l'attendait dans la salle, sur le fauteuil de

peau de vache brune. Trop coincé par les objectifs mensuels et les bonis associés. Il a dû présumer du but de ma visite. Investissement de dizaines, voire de centaines de milliers de dollars américains dans sa boîte de Pandore. Qu'est-ce que j'allais faire là? À part vouloir régler mes comptes avec lui. Comme vous le dites. Et réclamer mon dû d'enfant abandonné depuis huit ans. J'aurais pu choisir un autre jour. Une autre année. Un autre endroit. Mais non. J'y suis allé précisément ce jour-là. Le 11 septembre. Je n'en peux plus de penser à ça. Je n'ai pas dormi une pleine nuit depuis ce jour. Ma tête tourne comme dans les manèges de *La Ronde*. Mon père savait sans doute que j'étais là. Dans la salle d'attente décorée pour attirer les nouveaux riches de Wall Street. Il ne pouvait pas ne pas me reconnaître. Je creusais mes fesses dans son fauteuil de cuir. Je mettais mes pieds sur la table de marbre pour me faire remarquer. Il aurait dû comprendre quand j'ai relevé mon pantalon pour montrer mes poils de singe. Quand j'ai arqué les jambes en sautant sur les divans. En me grattant les aisselles. Et en criant : hou! hou! as-tu une banane? Je riais tellement de voir les faces incrédules des employées. Surtout des femmes. Offusquées. Montées sur leurs grands chevaux. Elles voulaient appeler la sécurité. Et la petite face, la petite mautadite face de poney, au-dessus de la partition orange brûlé, dans son minuscule cubicule ridicule, avec le doigt sur la tempe, l'air de dire : « tire-toi une balle et fous-nous la paix ». Mais non. Elle martelait sa tête avec l'index en criant « Insane »! Elle me traitait de fou! Vous n'avez pas idée comme c'était marrant. J'espérais que papa voie ça. Il aimait bien imiter le gorille pour me faire rire. Il aurait vu que je n'ai rien oublié.

*Holden Caulfield sort de ce corps*, que je me disais sans arrêt. Je venais de lire *L'Attrape-cœurs* au collège. Un coup de poing dans le ventre. Salinger avait écrit ce livre juste pour moi. Pour me consoler d'être qui je suis. Pour me dire : « Tu n'es pas seul, tu vois, mon garçon. » Sauf que moi, contrairement à Holden, je n'ai personne au monde. Si j'avais eu une sœur comme Phoebe. Énervante comme elle. Même une sœur qui n'aurait pas eu le courage de m'aider. Ni de me prêter l'argent pour partir. Si j'avais eu quelqu'un, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait hier. Ni la moitié de ce que j'ai fait avant-hier. J'aurais aimé avoir une petite sœur pour m'empêcher de faire des conneries. C'est trop tard maintenant. Mon père est mort et enterré sous les ruines. Quand bien même il serait encore vivant, il n'aimait plus ma mère. Ça, c'est sûr. On ne quitte pas quelqu'un qu'on aime. Alors moi non plus, il ne m'aimait plus. Je ne sais pas ce que je lui ai fait, mais je voulais le savoir. C'est pour ça que j'allais là-bas. Pour savoir. Qu'est-ce que je lui ai fait? Et si mon père était encore vivant? J'aurais pleuré tout ça pour rien...

Σ

J'essayais de me représenter mon père. Et où il pouvait être. Plus j'y pensais, plus l'enveloppe de ma bulle se gonflait, se remplissait de son air, doux, précieux, vital. Une bonbonne d'oxygène. Au moment où je crus l'atteindre, la bulle se rompit. Le monde s'effondra. Tout ce qu'on me racontait s'inscrivait dans mon cerveau avec des traits d'union. Des histoires d'horreur. Sans queue ni tête. Des romans-savon.

Σ

Même un homme sans mouvement peut tomber de haut. S'agit qu'on le pousse à bout.

Σ

Tous les jours, je sortais le pied. Pour tester l'extérieur. Tester les limites du monde. Avec mes pieds. Et mes poings. La mort était une odeur. Répugnante dans la noirceur. Pire que l'odeur du boudin mangé de force. Pire que tout. L'absence de mon père était figée dans cette odeur. Le boudin brûlé de ma mère. Le vide laissé par son départ creusa un trou dans ma tête. La disparition de ses bras détruisit mon refuge. Je traçai un périmètre autour de moi. Pour me protéger. Je me couvrais d'une cape invisible, de laquelle ne sortaient que deux bras. Et deux poings. La rupture du cercle, des étreintes de mon père, aiguisa ma douleur. La perte de cette immense circonférence, d'où venaient les étoiles et le soleil, les jours et les nuits, eut l'effet d'un tsunami. Pire que la mort, l'absence vous scie les jambes au niveau de la rotule. On marche sur des moignons. Les bras devant soi. Comme les gorilles. On trébuche. On se retrouve face contre terre, à avaler de la poussière. Ou de la merde, chiée de peur.

Σ

Quand mon père était là, je dormais à poings fermés. Aussitôt l'histoire racontée. J'oubliais les menaces de ma mère. Les voleurs d'enfants pouvant entrer chez nous la nuit pour me *kidnapper*. Et demander une rançon qu'elle n'aurait jamais donnée. Au grand jamais! Je ne le méritais pas! Auprès de lui, j'appris que les chats vagissaient comme des nouveau-nés. Par amour animal. C'était le rituel, du mâle et de la femelle. Pas de la torture. Parce qu'ils n'écoutaient pas. Comme moi. Quel enfant terrible j'étais! Quelle peste! Ma mère était une

porte. Avec une odeur. Quand j'essayais d'attirer son attention, elle me la claquait au nez. Odeur de bois teinté. Odeur de noyer. Effluves de parfums bon marché.

Σ

Quand mon père ouvrait la bouche, je le prenais au sérieux. Je le croyais sur parole. Les samedis de pluie, il m'emmenait à *La Ronde*. Quand il faisait beau, il allait sur son bateau. C'était mieux ainsi. Les monstres sortent souvent sous la pluie. Il disait de ne pas me moquer des clowns. De les admirer. De ne pas m'occuper de ma mère. De la surveiller. Chaque fois qu'il pleuvait, il me murmurait à l'oreille : « Viens-tu, fiston? Les monstres nous attendent. » Je lui sautais au cou en criant : « Merci, papa! Tu es génial. » Si je voulais, il me faisait maquiller. J'étais le plus beau avec mes moustaches de chat botté. Mon imperméable jaune. Mes bottes de sept lieues. C'était notre jeu à nous. Ma mère se fâchait. Le traitait de menteur. De coureur de jupons. D'irresponsable dépensier. Je n'ai jamais compris pourquoi. Il était plutôt de la trempe du Capitaine Bonhomme. Et le seul à avoir un emploi dans cette famille. Il pouvait bien dépenser à sa guise. Mais le pire, le pire, pour un enfant de dix ans ou de six, c'était d'entendre « maudit manipulateur ». Va savoir pourquoi ? Ma mère est une folle. Vous n'avez pas idée du mal qu'elle m'a fait. Et c'est juste la moitié du mal que mon père m'a fait en me quittant. Je ne sais pas ce que j'allais faire là-bas. J'aurais pu arrêter d'y penser. Tout simplement, comme on cesse de vouloir des cheveux raides quand ils sont bouclés. On doit juste accepter. Mais non. Tête de cochon. Je me suis tapé le trajet en autocar de luxe. La tête dans les nuages. Je n'avais jamais mis les pieds à New York. Pourquoi ce jour-là, justement? Pouvez-vous bien me



dire autre chose que c'est le hasard? Le destin? Foutaise!

Σ

Je réservai une chambre de l'autre côté du pont de Brooklyn. De ma fenêtre, je voyais la ville. Les lueurs colorées des néons traversaient l'eau de part en part. Je me sentais connecté à mon père. Je m'amusais à trouver des formules parfaites pour nos retrouvailles. Des poignées de main fermes. Je m'exerçais en serrant une serviette de bain. « Bonjour, bonjour! Puis-je vous appeler papa? » J'inventais ses réponses. « Comme tu as grandi, fiston. Tu es un homme maintenant. Tu m'as manqué, tu sais. Mais tu connais ta mère... »

Σ

Ma mère était un cas. Un spécimen de musée. Après la grosse chicane avec mon père, je n'osais plus l'obstiner. Contredire ma mère devenait suicidaire. Jusqu'à dix ans, j'ai eu une voix de fillette en goguette. Cette voix claire me valait le surnom de Joselito. Quand mon père partait courir « la galipote », je provoquais ma mère. « C'est impossible qu'une femme s'appelle comme ça! Tu dois te tromper. » La maniaque des formules toutes faites répondait : « C'est juste une expression, voyons. Veux-tu bien te mêler de ce qui te regarde, petit écerelé ! » Me faire traiter de toutes sortes de noms, déclinés sur le mode de con, me rendait furieux. C'était trop d'insultes en même temps. Je criais à tue-tête : « Je vais le dire à papa. Je vais le dire à mon père! Da-la-dit-la-lère! » Je voulais lui raconter. Comment ma mère m'élevait. Les mots méchants qu'elle me lançait. Érigeant une muraille entre nous. Infranchissable. À dix-huit ans, j'étais légalement libre. Je pouvais aller voir mon père. Si c'était ma volonté.

Σ

Plusieurs gars de mon âge faisaient des fugues. Dès le primaire. J'attendis si longtemps !

Σ

Aussitôt que je me collais à ses jupes, tort irréparable, sa main diamantée me chassait. « Manque de tendresse, moumoune ? » Un enfant aussi peut connaître la honte qui fait détourner le regard.

Σ

Pour reconquérir mon père, la porte engagea de nouvelles dépenses de restauration esthétique. Les achats de crèmes antirides et de lingerie fine s'accumulèrent sur le compte Visa. Les décolletés renflouèrent les tiroirs laissés vides par mon père. Il découchait de plus en plus souvent. Les rumeurs d'infidélité eurent raison de ma mère. Elle ajouta des insultes vulgaires à son vocabulaire habituellement si soigné. Laver le linge sale en famille, celui des « putes » de mon père, devint son activité préférée. Mais j'en avais marre de ses petites brassées par la tête. Ce n'était quand même pas ma faute si elle n'était plus aussi belle qu'avant.

Σ

Vous n'avez pas idée de ce dont elle était capable, ma mère. Dans le silence. L'indifférence. Le dégoût de son rictus.

Σ

Comment, et à quel moment, elle intervint pour me sauver la vie s'avère encore un mystère. Je ne la remercie pas. J'ai toujours la vision de ses yeux fâchés. Noirs comme un ciel

d'orage. Noirs comme les soirs de baise. Quand elle rentrait seule à la maison.

Σ

Un après-midi de plage, à Ogunquit, ma mère ne comprit pas mes jeux d'enfant seul. Une partie de *Scrabble*, avec mon ami invisible, la propulsa vers l'hystérie, un état proche de l'homicide infantile. Elle n'en pouvait plus de mes sottises. Je devais cesser de la harceler ! De parler aux fantômes. J'écrivais en silence, dans le sable, des lettres qui ne voulaient rien dire. Je devenais autiste, ou quoi ! Au début, je m'amusais avec le mot porte. *Tu es une porte — ECNARF*. Son prénom à l'envers. Alchimiste-apprenti, je transformai l'or en « u ». J'écrivis porte. Je pensai pute. Comme celles des revues cachées dans le coffre à gants de la voiture sport de mon père. C'était le nom que ma mère leur donnait. Des putes ! Pourquoi pas toi, que je me disais. Elle devait lire dans mes pensées, car aussitôt, bang ! bang ! Elle me tapait dessus avant que j'ouvre la bouche sans que j'aie prononcé un seul mot. Je ne chiai jamais de peur. Mais je pissai dans mes culottes plus d'une fois.

Σ

L'après-midi où papa nous laissa sur la plage, ma mère et moi, je frôlai la catastrophe. Trop absorbée par ses magazines à potins, ma mère décida que je n'existais plus. Elle ne remarqua pas mon geste. Pour me faire mal. Mon doigt vrillant dans le sable mouillé. Comme un pied de parasol planté de force. Tourné plus vite qu'une perceuse électrique. Je devais lui faire comprendre. Ce n'étaient pas ses mots qui me faisaient pleurer comme une moumoune. *Zzzz..., zzzz..., un autre trou. Je rentre dans mon trou, maman. Je fais mon trou. Je prends mon trou comme tu dirais, hein, maman ?* En appliquant sa crème solaire,

elle se tourna vers moi. Hautaine. Les lunettes sur le bout du nez. « Que fais-tu? Un nombril de plage? » Elle lança cette platitude par réflexe. Pour se racheter d'avoir été si brusque avec moi. Elle venait de remarquer la boule au fond de ma gorge. J'étais ridicule. Il ne s'était rien passé de grave. Rien en tout cas qui vaut la peine de brailler. Elle vit mes yeux rougis, entendit mes reniflements, ma respiration retenue. Pourquoi fallut-il encore qu'elle se gargarisât en riant? Haussant d'un ton son rire de gorge? Pour colorier l'air. Se trouver drôle. Montrer qu'elle était supérieure. À tous, en général. À moi, en particulier. Si je ne riais pas, j'étais con. Prouvant qu'elle avait raison. Pour acheter la paix, je ris jaune, en soupirant, les yeux au ciel. Je jouai à qui perd gagne. En insistant. En répétant. Histoire de lui montrer qu'elle n'aurait pas le dernier mot. « Mômman, Mômman, que dis-tu? Les plages n'ont pas de nombril. » « Je le sais, voyons. C'est juste une image! » Son ton sec m'atteignit de plein fouet. Me renvoya l'impression d'être le plus niaiseux des niaiseux. Un jour, elle allait le regretter. Je restai calme. Continuai mon manège. J'articulai encore plus lentement. Pour la faire fâcher davantage. « Je n'ai ja-mais vu d'i-ma-ges de mê-me, mô-man. » Piquée au vif, elle décida de m'instruire. Enfant ignorant! À l'instruction trouée de cratères. Immenses. Incommensurables. Innommables. Toutes ces évidences inconnues de moi. Qu'elle connaissait déjà au même âge! « Pas une image comme une photo, voyons. Es-tu devenu stupide en vacances? Une image, c'est une façon de parler, voilà tout. » « Je ne com-prends rien à ce que tu dis, mô-man! » Elle explosa enfin! « Veux-tu bien arrêter de m'appeler môman? Tu m'énerves à la fin. Prononce comme il faut. Ou tais-toi. » Gonflé par le souvenir d'un film d'espion, mon torse de tortionnaire se bomba de fierté. Comme

celui des bourreaux faisant sortir le venin des crapules. Des voyous attachés à une chaise de torture sous les feux brûlants de la lampe de trois cents watts. Mes yeux flanchèrent en premier. Je n'aimais pas lire ce qui surgissait en rouge dans le blanc des siens. La rage accumulée risquait de sortir du moule. Mais je tentai une dernière réplique. « C'est juste une façon de pro-non-cer, ma-man ! » Elle n'apprécia pas mon jeu d'esprit. Ses bras tentèrent de m'agripper. Pire qu'un piège à ours. Le ressort dévissé de mes jambes me propulsa hors de sa portée. L'obligeant à se lever de sa chaise, le bras tendu, la main ouverte, prête à frapper. Elle montra les signes de sa colère. Je courus vers la mer en riant. « Arrête de te moquer de moi, Julien. Sinon... » Sinon, quoi ? Que je me disais. Tu ne peux pas m'enfermer dans ma chambre. On est à l'hôtel ici. À marée haute, les vagues l'effrayaient. Elle n'aimait pas me voir les approcher. Ses ordres me parvinrent avec le vent des terres. « Reviens ici, tout de suite ! As-tu compris ? Je t'avertis. Reviens, sinon... » Sans sourire. Je répliquai : « Sinon quoi ? Tu vas me mettre K.O. si la vague m'emporte ? » Les points de *Scrabble* s'additionnèrent dans ma tête. En revenant vers les chaises de plage, je compris que je n'aurais pas le dessus. C'était ma mère. Elle était plus forte que moi. Mon père n'était pas revenu de sa « galipote » pour me défendre. Si l'envie prenait à ma mère de me corriger. Mais mon abdication était feinte. Je savais que ce n'était que partie remise. Je m'arrêtai un instant pour ramasser un galet. L'énervement de ma mère était palpable. Strident. Aigu. Fragile comme une cloche de verre. Rien de comparable aux cris des Tours jumelles imprimés dans mes oreilles d'orphelin. À six ans, le cri d'une porte qui grince, c'est l'horreur. On a beau vouloir faire plaisir. Écouter. Ne pas parler. Rien ne convient. Le

rire est trop fort. Les pleurs inutiles. Les mots puérils. Les gestes maladroits. Que dire des manifestations d'amour? Efféminées, enfantillages, moumoune! Mes doigts lissèrent le galet. Je le plaçai entre mon pouce et mon index. Comme pour le faire bondir à la surface de l'eau. Mais la mer était déjà loin. Dans mon dos. Je fixai ma mère. Jambes écartées, poings sur les hanches. Devant sa chaise de plage. Attendant mes excuses. Le repentir de son fils pourtant si docile. Mon cerveau s'activa. Allez, vas-y, maman, que je me suis dit. Menace-moi encore et je t'envoie un caillou dans les lunettes. Tu finiras bien par comprendre que je ne suis pas ton chien de poche! Je retins mon geste juste à temps. J'étais à deux doigts de le faire. J'eus la bonne intuition. La haine qu'elle sentit dans tout mon corps la radoucit. Elle se ravisa. Me demanda pourquoi je la regardais comme ça. Pris par surprise, je me rappelai les mots de mon père. À sa manière, je murmurai : « Rien du tout, maman d'amour. Je t'admirais, sous le soleil. » « Ne recommence pas tes niaiseries. Tu sais que je n'apprécie guère cette attitude. » Mes yeux aux aguets cherchaient le moindre signe annonciateur de colère. Dans le noir de ses prunelles, entre ses sourcils froncés, dans les plis blancs de son front, dans ses paroles acides. Je baissai pavillon. Le danger était écarté. Pour donner plus de poids à ma dernière phrase, je renchéris : « Je te jure que c'est vrai, maman! Tu es tellement belle. Tu es belle comme un. Comme un. Galet d'eau salée. » Avant qu'elle ne réagisse mal à mon étrange compliment, je lui présentai la petite pierre rosée cachée dans la paume de ma main. « Touche comme c'est doux. Comme la peau au creux de ton bras. » « Tu es bien pareil à ton père! Montre-moi ça. » Soulagé de revoir le blanc de ses dents, dans sa face toute bronzée, je lui tendis le caillou. Mais je rougis un peu

en baissant la tête. Mon imagination n'avait pas encore effacé le sang qui faillit l'éclabousser juste avant. Debout à côté d'elle, mes bras enserrèrent sa taille. Ma tête se posa sur son ventre. Sans dire un mot. Pour ne pas faire revenir la boule dans ma gorge. J'observai sa réaction. Sous ses lunettes *Armani* dorées, j'entrevis enfin ses yeux apaisés. Sa main caressa légèrement mes cheveux. Un court instant. Court moment pendant lequel je revis notre petite chienne, Babette, retrouvée morte le lendemain de mon anniversaire pour avoir mangé trop de gâteau. « Bon garçon. Gentil garçon. Tu es tellement fin quand tu veux! Quand tu m'écoutes. Et que tu ne cherches pas à me faire enrager. » « Je sais, maman d'amour. » « Ne recommence pas à m'appeler de même! » « D'accord, mô..., j'ai compris. Je ne le dirai plus. C'est promis. » Sourire en coin. Les doigts croisés dans le dos. J'appuyai de nouveau ma tête sur son ventre. Non, je ne le dirai plus.

Σ

Quand j'étais petit, je m'assoiais sur les genoux de mon père. La vie était facile. Avec ses mains, il traçait un cercle autour de moi. Dans lequel je baignais tièdement. Jour et nuit. Je m'y enfermais. Avec mes animaux préférés. Avec lui. Chaque soir. Il remodelait les histoires. Ses talents de conteur m'éblouissaient. Si vous l'aviez connu. Vous sauriez ce que je veux dire. Il vous aurait plu. Il me faisait croire des choses. Dont je mesure l'ampleur aujourd'hui. Pas de pauvreté dans le monde. Quelle connerie! Que des civilisations immatures. N'ayant pas atteint leur potentiel d'autonomie. Aucun drogué non plus. Sans blague! Rien que de pauvres clowns dépendants affectifs. Tous les gars étaient des clowns dépendants affectifs. De « bons Jack ». Aucune violence gratuite non plus. Juste un

concours de circonstances. Des situations arrangées avec le gars des vues. Le sang ressemblait à du ketchup. Les marques se dessinaient au crayon. Bien gras. Comme celui qu'on applique sur les visages passionnés des enfants à *La Ronde*. Grâce à lui, les bleus s'effaçaient à l'eau et au savon. Les méchants enchaînés, au fond des rivières, étaient des personnages de romans. Les profiteurs n'existaient que dans le regard des envieux. Les manipulateurs. Jamais vu. Que des charmeurs. L'expression « faire des cachettes »? Pas synonyme de mensonge. Cela signifiait vivre une double vie. Pour ne pas faire de la peine aux cœurs sensibles. Aux angoissées comme ma mère. Si mon père rentrait trop tard pour l'histoire, j'étais foutu. Des bêtes rôdaient derrière la porte de ma chambre. Ça ne me disait rien qui vaille. Je faisais mon brave. Pour l'affronter. Mais dès qu'elle ouvrait la bouche, j'avais peur, je voyais des monstres au fond de sa garde-robe, je dormais la veilleuse allumée. Quand papa est parti, ma mère est devenue hystérique. Et a refusé les droits de visite. Je hurlais jour et nuit : « Je veux mon père. Je veux qu'il soit là. » Plus je criais, moins ma mère se pointait. C'était un avantage.

Σ

Ma mère n'était pas comme les autres. Plus belle. Plus élégante. Plus singulière. À faire tourner les têtes. Mais froide. Comme l'hiver. Et dure. Comme seule une femme dure peut l'être. Une sorte de métal, de l'acier trempé. Mon père m'interdisait de dire tout haut les qualificatifs murmurés. Dans son dos, je l'appelais la porte. Mon père la surnommait le coffre-fort. Un coffre-fort doit contenir quelque chose de précieux. Je ne voyais pas ce que ça pouvait être. Mon père s'enfuit. Il me laissa seul avec elle. Sans me donner la



combinaison. Toute la famille en parla. Il brisa ma vie. Mes deux vies. La réelle et celle dans ma tête. J'avais une vie rêvée avec lui dedans. Je faisais partie de son histoire. De toutes les histoires qu'il me racontait. Selon grand-mère, c'était la seule issue. Une crise existentielle. Une quête essentielle à sa survie. Ma mère était une porte de coffre-fort. Il ne pouvait plus l'ouvrir. Pour des raisons obscures. Il y a toujours deux faces à une médaille. Ce n'était sûrement pas pour ça que j'allais là-bas. Ça n'était pas de mes oignons. Ça ne me regardait pas.

Σ

Que suis-je devenu dans tout ça? Une tornade qui s'évertue à faire sortir la porte de ses gonds. Pour le seul plaisir de la voir se défoncer.

Σ

Ma mère était souvent fatiguée. Épuisée même. Elle restait allongée toute la journée. À cause de moi. Elle reposait ses nerfs à vif. Je jouais toujours dessus. Si j'avais su où il se trouvait, le nerf de la guerre, celle qu'elle me déclarait tous les jours, j'aurais peut-être cessé mon jeu. Je me serais moins égosillé. À longueur de journée. Pour avoir la becquée. Pour qu'elle s'occupe enfin de moi. Pour qu'elle joue avec moi. Sans faire de marques sur ma joue. Mon père aurait été fâché. S'il avait su. Ce qu'elle faisait de son solitaire gros comme le poing. Les jours d'école, il s'agrippait à mes cheveux. Elle me coiffait avec ses doigts. La fin de semaine, je restais ébouriffé. Trop de cheveux. Trop frisés. Trop rebelles aussi. Comme moi. On allait chez le barbier. Elle me faisait tondre. Pour éviter les poux. Pour ne pas employer le shampoing spécial. Tellement honteux! Ni perdre un temps fou à

démêler de telles frisettes. Elle testait mes limites. Je testais les siennes. Tout le temps.

Σ

J'avais peur dans le noir. Ma mère détestait la lumière. L'éclairage au néon lui gâtait les traits. L'halogène affadissait son teint, lui cernait les yeux. Les ampoules faibles, les ambiances feutrées la rendaient gaie. Ma mère ne comprenait pas le français puéril de l'enfant nain. Ni ses supplications pour garder une lueur. Ni ses formules de politesse. Encore moins ses simagrées. La veilleuse resterait fermée. Je pleurais. Je l'allumais. Elle revenait. Je hurlais. Elle criait. Le manège pouvait durer des heures. Jusqu'à ce qu'elle retire la veilleuse. Et l'ampoule de ma lampe. Les griffes de diamant laissent des cicatrices terribles sur la peau tendre d'un enfant. Le lendemain de l'incident, elle écrivit un billet. À remettre au professeur. Il ne fallait pas s'inquiéter. J'étais passé entre les pattes du chat. Et tout le tralala. Qui aurait cru la version d'un enfant nain comme moi ? Tellement petit qu'on me refusait l'accès aux manèges d'adultes à *La Ronde*.

Σ

Qu'est-ce que j'allais faire là-bas ? Comment aurais-je pu réussir, là où ma mère avait échoué ? Mon père ne nous aimait plus. C'est évident. Il avait sauté la clôture. Puis après ? S'était enfui en courant. Et alors ? Il n'était plus capable d'affronter le regard plein de reproches de ma mère. Je le comprends. Sa seule porte de sortie était la fuite. Je prendrai mes modèles ailleurs. De toute façon, le mal était fait. Pour moi, point d'issue. J'étais déjà à la merci de ma mère. Jour et nuit. Une porte close. Accès limité. Adultes avertis seulement.

Σ

Tout regard de ma mère en distorsion aiguisait ma perception. Si ma maîtresse à l'école me dévisageait, j'en perdais tous mes moyens. Par-dessus ses lunettes dorées, ses yeux noirs me déboulonnaient. On aurait dit ceux de ma mère. Un jour, je ne fus plus capable de conjuguer le verbe aimer. Ni en français ni en anglais. « I love you, you love you, she loves she ». L'enseignante le remarqua : « Mon petit, j'aimerais vous parler. Venez me voir après la classe. » C'était la veille du départ de mon père. Je manquai l'examen de conjugaison. Ma mère justifia mon absence par une mortalité dans la famille. C'était peut-être moi, après tout, qui étais mort.

Σ

Du départ de mon père, je ne me rappelle plus rien. J'étais occupé dans les toilettes, concentré sur mes petits carrés de papier que je superposais en mille-feuilles. Comme il me l'avait appris. Les cris de maman ne m'atteignaient pas. À peine plus aigus que d'habitude. Mon père en a profité pour faire sa dernière sortie. Je l'ai manquée. Je n'ai pas pu lui faire d'adieux décents. Pourquoi je ne l'ai pas revu avant le 11 septembre? J'aimerais bien le savoir. C'est sûrement pour ça que j'allais là-bas. Pour connaître ses raisons à lui. Je ne me satisfaisais plus des récriminations de ma mère. Après son départ, il y a eu la saga des policiers et des tribunaux. La porte s'est transformée en tourniquet à battants. Mécaniquement, ces portes peuvent s'arrêter en plein milieu d'une rotation. Sans se préoccuper des enfants coincés à l'intérieur. Même si la foule pousse dans le même sens. Celui du gros bon sens.

Σ

Je détestai longtemps ma mère. Pour ne pas avoir tenu compte de ma peine. Je haïis encore plus mon père. Pour m'avoir laissé seul avec elle. Sans tenter de me kidnapper. Même après six mois, je l'aurais suivi au bout du monde. Six mois, c'était bien pire que huit ans. Avec le temps, le corps et la tête s'habituent. On finit par oublier. Au début, je courais de fenêtre en fenêtre, incapable d'accepter la disparition de mon père-jongleur. De mon père-marin. De mon père maniaque de voitures sport. Du géant qui m'emmenait déjeuner chez *McDonald* le dimanche matin. Je restais accroupi près de l'entrée. Comme un chien attend son maître. Je veillais au grain. Puis tombais de sommeil. Je refusais d'aller me coucher. Contre ma volonté, ma mère me transportait dans mon lit. Pendant trois jours, elle laissa la veilleuse allumée. J'aurais voulu ne plus jamais me réveiller. Le cœur de ma mère avait une serrure à pêne dormant. On l'ouvrait sans forcer si on avait la chance de détenir la clé. Sinon, avec un peu d'acide dilué dans l'alcool. Ce n'était pas pour me venger d'elle que j'allais là-bas. Elle n'en valait pas la peine. Mon manque était immense. Exemple. Le départ de mon père fut la fin du monde.

Σ

Je me trouvais dans l'ouest de la ville. Sur le quai souterrain du transport en commun. Les passagers pressés s'avançaient. Les wagons arrivaient. Pourtant, je ne pouvais plus bouger. Je laissai filer un métro. Puis un autre. L'idée de me jeter devant m'effleura. Je n'avais plus rien à faire en ce monde. Ma mère était une porte calfeutrée et mon père, un Judas déclaré. Je connaissais ma Bible. Un traître était un traître. Je ne lui pardonnerais pas. Je n'étais pas Jésus-Christ! Au final, mourir n'était pas plus attirant. Je leur aurais donné la satisfaction

de ne plus avoir d'enfant. Je m'essuyais le visage sans arrêt. Mes larmes m'étouffaient, coulaient en torrent. En appui sur le mur, je fis plusieurs tentatives pour me relever. Sans succès. À la mi-motion, je retombais par terre. J'avais tellement faim ! Depuis que mon père m'avait quitté, je ne savais plus quoi faire pour demeurer en vie. Sur le quai, des personnes rigolaient de me voir trébucher. D'autres s'inquiétaient. Ne riaient plus. Certains détournèrent la tête. Gênés par ma présence, impatients d'embarquer, pour ne pas être obligés de porter assistance à une personne en danger. Si l'envie m'avait pris de sauter. Au fond de mon sac, je trouvai un paquet de biscuits soda. Sans conviction, j'en croquai un. C'était sec. Je n'avais même pas d'eau. Comme prévu, je m'étouffai et recrachai les miettes. « Sacrement ! Fichez-moi la paix, regardez ailleurs ! » C'eût été si facile de me laisser glisser devant le train. « Va chier, La Pute. Va te faire enculer, le Judas. » Après un certain temps, les rumeurs de la gare s'estompèrent. Des corneilles impatientes croassaient leur rage au monde entier. Certaines au sommet des arbres. D'autres rôdant en cercle. Comme des vautours. Terrorisant les campeurs. Ma tente prenait l'eau. Mes vêtements ne séchaient pas. Sentaient le moisi. Se désagrégeaient sous le regard perçant des corneilles déchaînées. À califourchon sur une branche, j'épaulai une carabine. Sortie de nulle part. Tel un tireur fou. Je visais partout. Mais toujours à côté de la cible. Les oiseaux foncèrent droit sur moi. En voulant fuir, je tombai de mon arbre, m'affaissai comme une poupée de chiffon. Le sol était dur. Le crissement métallique des freins me perça les tympans. Odeur de brûlé. Secousse extrême. Quelqu'un cria. Un autre jura. On appela à l'aide. Mon esprit

était ailleurs, loin, dans le Maine. *Vite. Vite. Papa ! Reviens. Maman va me tuer. Les vagues sont trop hautes. Je n'avais pas le droit. Je n'entends plus rien. Mon cœur bat dans mes oreilles. L'eau est gelée. J'ai mal aux orteils. Aie ! Aide-moi. Ne me laisse pas ici. L'eau m'étouffe. C'est trop salé. Le cœur me lève. À cause de ma morve. Au secours, papa. Vite, j'ai mal. Viens me chercher. Je vais me noyer... Papaaaaaaa ! T'es trop petit t'es laid pipi au lit allez des petits pas avance allez cours saute tourne répète après moi A-B-C compte 1-2-3-4 jusqu'à cent t'es capable tape les mouches touche la neige les monstres pleurent fait noir la nuit mouille pas tes culottes arrête de tomber relève-toi regarde ailleurs ne cours pas près de l'auto reste là attends non ferme la lampe tiens tu ne mérites que ça tiens encore maudite peste tiens prends ça et ferme-la.* Mon père saisit ma main juste à temps. Je ne sentais plus rien. Ses bras musclés me portèrent jusqu'au rivage durci de l'après-marée. Il me sauva. Me fit le bouche-à-bouche. Un murmure de grand héron me sortit des profondeurs de l'océan. « Julien ? Julien ? Reviens, fiston. Respire. Encore plus fort. S'il te plaît. Ne m'abandonne pas maintenant. N'aie plus peur. L'eau est ton amie. Laisse-la sortir de tes poumons. Les clowns de *La Ronde* t'attendent samedi. » Je toussai. Repris vie. La boule au fond de ma gorge m'étouffa de plus belle. J'étais sûr qu'il y avait eu erreur sur la personne. Je savais nager. À mon âge. Il ne fallait pas aller au large sans un adulte pour me surveiller. J'étais au courant de tout cela. Trop préoccupée par ses revues à potins, ma mère ne comprenait pas ce qui se produisait au loin. Sur la plage. Elle croyait que j'étais encore à sa merci. Étendu sur le ventre. Dans le sable derrière elle. Je sentis une pression sur mon

épaule. Quelqu'un me parla, on cria dans mes oreilles. Mes lèvres étaient soudées. Une main souleva légèrement ma tête. À peine. Je respirais. On voulait m'aider à me déplacer. « Doucement. » Il fallait éviter de me bouger brusquement. « Apporte la civière. » La manche de chemise était bleu pâle. La poigne ferme. Mes yeux basculèrent vers le néant. Une sirène. Des grésillements dans le walkie-talkie. Une douleur à la tête. Terrible. Insupportable douleur. Je glissai vers le sommeil. On me murmura des choses. Ce n'était pas mon père. « Réveille-toi, jeune homme. Ouvre les yeux. Essaie encore. Reste avec nous. Oui, c'est ça, ouvre un peu les yeux. Vois-tu mes doigts? Combien de doigts? Regarde ici! Non. Ne ferme pas les yeux. Vite, le masque à oxygène. » Un sifflement. Des bourdonnements. Lancinante douleur. Puis le souffle d'un ange envahit ma bouche et ma gorge. Mes poumons se gonflèrent. Je respirai mieux. Artificiellement. Je me retrouvai aux soins intensifs. Des voix féminines posaient des gestes brusques. Une odeur d'hôpital gonfla leur cri d'oiseau pris dans la hotte de la cuisinière. « Vite. Vite. Vite. Aucune réaction des pupilles. Traumatisme crânien. Coma. Sur lui, deux numéros de téléphone : Léon Rivière et France Dubois. Vite, prévenez sa famille. Tentative de suicide dans le métro. » Une pause. On roulait un chariot aux roues grinçantes. Je pensai à ma mère. Je la haïssais pour tuer. Pour me tuer. L'air était frais. Même en dedans. On parlait anglais. Les portes battantes frappèrent mon épaule. Elle dépassait à peine de la civière. Le tissu absorba le choc de la nouvelle. J'étais encore en vie. Malgré tout. La lumière éclata. Transperça mes paupières. Collées par la peur de mourir tout à coup. Je sentis qu'on jouait dans mon crâne.

Le bruissement léger d'un robinet qui fuit. Un ruisseau au printemps. Envie d'uriner. Ça brûlait. Un tube pénétra dans mon urètre. Et un drain dans ma tête. Je n'aimais pas les piqûres. Puisqu'il le fallait, je ne résistai pas. Un temps. Un long temps mort immortalisa quelques pensées de survivance.

Σ

Comment expliquer la joie ressentie à mon réveil ? Mes yeux incrédules clignèrent deux fois, trois fois peut-être. Comme des signaux codés. En réponse à une question posée à un enterré vivant. Souffrant d'un syndrome d'enfermement. « Oui, oui, oui. » Mon cou raidi par la posture mortuaire craqua. Je tournai la tête sur mon oreiller. Sans doute recouverte d'une housse de plastique. Mes cheveux transpiraient sans lever le petit doigt. Pour me gratter, mon cerveau dut fournir un effort surhumain. Pour contrôler mon bras, diriger ma main. Mes larmes brûlèrent comme des coulées de lave. J'avais les ongles longs. Des griffures sur ma joue. Dehors, de gros flocons de neige étaient suspendus dans la nuit. Comme lorsque je secouais la boule avec une petite maison coincée à l'intérieur. On était fin novembre. Un calendrier de l'avent était épinglé sur la porte de la salle de bains. Dans chaque case, une croix rouge rayait le chiffre. Je distinguai un fauteuil. En simlicuir. Contenant une forme inerte. Un trouble m'envahit la poitrine. Ma mère était assoupie. Le menton sur la main. Illusion de madone. Je ressentis le plaisir d'être vivant. Ce n'était pas le moment de la déranger. Elle était bien capable de commencer à m'engueuler. Du coma, je ne garde aucun souvenir. Jamais entendu de voix. Ni vu l'ombre d'un soignant. Elle dut



empêcher tout le monde de venir me voir. Pour que je crève tout seul. Avec ma honte. Quelle orgueilleuse! De quoi m'accusait-elle encore? Black-out total. J'eus pourtant la sensation d'un malheur. D'un drame. Un accident de la route? Non. Un AVC? Une crise cardiaque? Non. Pas à mon âge. Une chose était certaine. Elle, dans la chaise, je ne l'aimais pas. Mais je ne savais pas pourquoi. En sortant, j'aurais dû aller là-bas. Ne pas attendre d'être majeur. La trêve dura le temps de poursuivre mes traitements de physiothérapie. Et ma thérapie. Deux mois. Les raisons de ma tentative avortée ne furent jamais abordées. Aux curieux, elle répondait que c'était un accident. On m'avait poussé devant le train! N'importe quoi.

Σ

Dans ma chambre d'hôtel, un souvenir refit surface. Mon père était debout. Torse nu, devant l'évier de la cuisine. Il regardait par la fenêtre. Avalant son café froid. Sans se retourner, il me dit : « Fiston, va chercher du fil. C'est le moment ou jamais. Ta mère en a décidé ainsi. Elle ne peut plus endurer de voir ça. » Bon petit chien, je courus jusqu'à la salle de couture, fouillai sous la montagne de tissus, comme pour trouver un os. J'agrippai la bobine de fil noir. La rapportai à mon maître. La déposai sur le comptoir. Il grogna quelque chose d'incompréhensible. Je n'osai pas le faire répéter. Le temps parut interminable. J'attendais ses consignes. Mon père dévida un bon mètre de fil. Le coupa ensuite avec son canif. Me fit signe d'approcher. Mon cœur se mit à battre comme la fois où je gagnai la course jusqu'au parc. Contre lui. Il attachait une extrémité du fil à la poignée

de l'armoire. Tint ma tête contre son flanc. Je ne pouvais plus reculer. Il enroula l'autre bout à ma dent de bébé et claqua la porte. Je n'avais que six ans. Mon père venait de m'enlever quelque chose d'important. Sous les ordres de ma mère. Ce soir-là, il fut question de la fée des dents. Au petit matin, je sus qu'il disait vrai. D'un coup de baguette, elle avait transformé l'émail en pièces d'or. Ma nouvelle dent repoussa. Plus rien ne paraissait. Le reflet dans le miroir pouvait en témoigner. Mais la plaie dans ma tête ne fut jamais cautérisée.

Σ

Mon père et moi prenions des carpes à longueur de journée. La pêche ne nous enseignait pas que la patience. Nous les imitions. Ma bouche béante, comme celle du poisson, faisait rire mon père. Le silence ébahi de l'enfant, admirant son héros, faisait couler son œil. L'obligeait à remettre ses verres fumés.

Σ

Au vingt-deuxième étage, je fixais la porte de chêne. Preuve tangible que j'avais une mère, qui me barrait encore la route. La salle était vide. Personne pour m'accueillir. Je reculai vers les fauteuils de cuir réservés aux clients prestigieux des services financiers. Ma mâchoire se contracta. Le couinement du fauteuil me rappela le grincement d'une porte. Celle de la chambre de ma mère. Quand j'entrais sur la pointe des pieds. Et le grincement de mes dents qui lui tapait sur les nerfs. Elle m'emmenait chez l'otorhino-machin deux fois l'an. Pour me déprogrammer. Me lubrifier la mâchoire. Faire disparaître ces fâcheux tics ! Elle m'entendait même la nuit. Si j'étais nerveux, c'était pire. « Tu n'es pas capable de me

laisser dormir tranquille. » Le jour, elle croyait que je faisais exprès. Elle m'enfermait dans ma chambre en me traitant d'insolent ! Son insulte suprême. Je ne connaissais pas la signification de ce mot. Il m'aurait fallu chercher dans le dictionnaire. À cette époque, je n'avais pas encore développé ce réflexe d'étudiant. Même au *Scrabble*. Je formais juste des mots familiers. C'était facile de gagner contre mes amis imaginaires. Je posai mes chaussures sur la table de marbre. La pression sur ma mandibule relâcha. En pensant à ma mère scandalisée, à la vue de son fils décontracté de la sorte, le sourire me revint. « Tu es tellement puéril ! » J'imaginai sa rage devant mon indifférence à la suite de ses insultes. Ma mère était une porte qui ne s'entrebâillait que pour m'injurier. Aussitôt qu'elle ouvrait la bouche, un courant d'air nauséabond me montait au nez. Le bureau de mon vice-président de père était à deux pas. Sa porte était fermée. Sa secrétaire, réceptionniste, adjointe administrative, ex-maîtresse sans doute aussi, demeurait introuvable. Situation inacceptable pour un centre financier de cette envergure.

Σ

Vous n'avez pas idée de l'ambiance sur cet étage-là. Des fantômes avant l'heure. Des faces de carême, comme disait ma mère. Une répétition générale avant la grande première.

Σ

Mes toussotements exagérés n'étonnèrent personne. Que des têtes fixées sur des écrans d'ordinateur. Aucun agent de sécurité. Aucun gardien ne m'interpella. Ni vérifia les raisons de ma visite. Personne. J'aurais pu être un terroriste. Ces locaux auraient dû être mieux protégés. Mon père était le vice-président, après tout. Ce n'était pas rien. Sur le bureau

inoccupé de la secrétaire, des objets m'hypnotisèrent. À me faire douter de moi. Faciles à camoufler dans une poche, dans mon sac à dos. Une grande valeur marchande. Les vendre m'aurait permis d'arrondir ma fin de mois. Mentalement, j'évaluai ce qu'on m'aurait donné pour tous ces trésors. Pour ce vase brûle-parfum identique à la cassolette de ma mère. Elle ne remarqua jamais sa disparition.

Σ

Mes doigts ont toujours eu tendance à s'entrecroiser quand je mentais. Le 11 septembre, c'était pour me porter chance. Pour que mon père soit à l'heure à notre rendez-vous. Pour qu'il me reconnaisse en venant accueillir son prochain client. Pour qu'il s'exclame en me voyant : « Fiston, que fais-tu ici? Viens vite sur mes genoux... Comme tu as grandi! » Pour qu'il ne demande pas : « Que puis-je faire pour vous, jeune homme? » Pour que je ne réponde pas : « Papa, c'est moi! Ton fils unique adoré! »

Σ

Un jour, ma mère lança des objets durs à la tête de mon père. Les médecins la forcèrent à prendre du repos. Encore. Pendant des mois. Pour qu'elle ne soit pas arrêtée. Puis emprisonnée. Pour voies de fait graves ayant causé lésions. Son avocat plaida la légitime défense. On aurait dû l'enfermer quand même. Elle. Ne pas le laisser partir. Lui.

Σ

S'il avait fallu que mon père soit là, mais qu'il ne me reconnaisse pas, j'aurais pétié les plombs. Je n'ai plus l'âge des boules au fond de la gorge. Nous aurions eu une bonne explication. Avec les poings. Il aurait été obligé de me demander pardon. Sur-le-champ.

Avant même de commencer à discuter. Ou de devenir deux « bons Jack ». C'est ce qu'il écrivait dans ses cartes de fête. Jointes à ses cadeaux emballés de remords. Je sais qu'avec des « si » on ne va pas à Paris. Mais je vous jure, s'il ne m'avait pas demandé pardon, spontanément, je l'aurais battu à mort. Et je m'en serais voulu. Comme je m'en suis voulu de ne pas être descendu ce soir-là. J'entendais pourtant les cris de folle de ma mère. Je faisais semblant de ne pas entendre, mais j'entendais. Je me doutais bien qu'il se passait des choses étranges en bas. Les insultes de ma mère rebondissaient partout. Comme des billes sur le carrelage de la cuisine. À son habitude, mon père devait les attraper au vol pour les enfouir dans ses poches. Qui devaient être lourdes à force de contenir autant de méchanceté.

Σ

Ma mère ne répondait plus à mes questions depuis longtemps. « Toc, toc. Hé! Ho! Il y a quelqu'un là-dedans? » La porte Dubois sonnait creux. Elle n'était plus là. Ne voulait plus être là. Bon débarras. Sa présence me tuait. Un cauchemar de cent ans. Mon estime de soi diluée dans l'eau du plancher ciré. C'était dévastateur pour un adolescent sans père. Ses feintes m'obligeaient à ralentir mes élans. Ses insultes, à tourner ma langue sept fois avant de l'interpeller. Pour ne pas la frapper. Ses menaces, à rester figé dans l'attente d'une accalmie. Je n'aurais plus un sou d'elle! Jamais. Tant qu'elle vivrait. Elle tenait toujours ses promesses, ma mère. Mais elle mettait rarement ses menaces à exécution. Je grandissais. Je devenais un homme. Elle avait peur de moi quand je la bousculais. Cette fois-là, elle fit une promesse ultime. Elle ne se laisserait plus déplumer par moi. Je devrais

me trouver un emploi. Et vite. Sinon. Elle me chasserait de la maison, me sortirait de force, s'il le fallait, appellerait les policiers. Ils me connaissaient ! Je n'eus pas le choix de me calmer. Je ne voulais pas me retrouver en prison. Quoique là, au moins, j'aurais eu la paix pour un temps.

Σ

Huit heures trois. Le fils-client avait pourtant rendez-vous. En secret. Si le vice-président avait appris que son fils venait le rencontrer, il se serait désisté. Aurait souhaité des retrouvailles ailleurs. En soirée. C'est connu. Dans un quartier introuvable. Où il se serait vu contraint de rebrousser chemin. De lui faire faux bond. La circulation aurait été trop dense. Un client important se serait glissé dans son agenda. À son insu. Sa secrétaire aurait été absente. Comme ce jour-là. Impossible d'annuler notre rendez-vous. Je dus patienter. Trop tard pour reculer. Ça faisait cent ans que j'espérais ce moment. « Je veux voir papa ! Je veux voir mon père ! » « Ferme-la ! Le juge l'a interdit. Qu'il parle à son avocat. » « Je vais l'appeler quand même. » « Tu auras beau essayer, il ne te répondra pas. Il est parti avec une autre femme. Ses enfants à elle sont dix fois plus gentils que toi. Il me l'a dit. Ils écoutent, eux, quand on leur parle. Que veux-tu qu'il fasse d'un étourdi comme toi ? » À partir de là, je refusai de parler à mon père. Par entêtement. Par jalousie.

Σ

Chaque année, mon père reçut quand même des cartes de souhaits. Il pouvait remercier grand-mère. Très tôt, elle incrusta en moi cette fâcheuse habitude. Toujours souligner les anniversaires ! Et les grands événements. Noël. La fête des Pères. Je ne pouvais y échapper.

Un petit mot de remerciement pour les cadeaux. Qu'il daignait me faire parvenir par personnes interposées ! Même s'il me remplaça par d'autres enfants, plus dociles que moi, je gardai longtemps espoir qu'il réapparaisse au printemps, avec les bourgeons, par un matin ensoleillé, les bras chargés de remords, dans des sacs cadeaux. Notre chat revenait toujours après une fugue, lui. Chacune de mes cartes était choisie avec soin. Aucun mot compromettant. Aucun signe laissant filtrer une parcelle, même minuscule, de tendresse. Que des clichés. Je voulais le punir. Dans ma tête, je lui écrivais des lettres d'amour. Des phrases à faire couler les larmes de mon père. Pour qu'il me revienne intact. Chargé d'histoires à dormir debout. Impossible de me confier à qui que ce soit. Une parole de trop à son sujet et bang ! bang ! J'étais fait comme un rat.

Σ

Si mon père avait eu le mal de mer, je n'en serais pas là, aujourd'hui. À brailler comme un veau. Je ne serais pas allé à New York, ce jour-là. Pour attendre un fantôme qui n'a même pas daigné sortir de son bureau. Et nous n'en serions pas là, ma mère et moi, à nous déchirer comme les rescapés d'un naufrage. Pour des peccadilles.

Σ

Le malaise entre ma mère et moi datait de bien avant leur divorce. Dès ma naissance, elle déprima. Ses mamelons refusaient de me nourrir. Ils étaient durs et froids. Une tétine de porcelaine. Entrée de force dans ma bouche, impossible à téter. C'était la première manifestation de rejet à mon endroit. Mon père le racontait dans ses histoires remodelées. Seuls les noms avaient été changés. Son colostrum s'était transformé en *slush*. Il m'aurait

fallu une paille. Les farces de mon père à ce sujet ne mentaient pas. Ce n'était pas moi qui ne tétai pas bien, c'était elle qui me refusait son sein. Cette mode de l'allaitement la rebutait. De l'esclavage de prolétaire. Pour la forcer à rester au foyer!

Σ

Une seule photo de mon père avait été épargnée. Sur le *Et Dieu créa la mer*, amarré au lac Champlain. Celle sur laquelle il me tenait la main à la hauteur de son épaule. Son autre bras allongé hors du cadre, pour montrer la longueur du spécimen échappé. Ma ligne à pêche avait cassé juste au moment de sortir ce monstre de l'eau. Comme toujours, maman ne nous crut pas. Ce jour-là, papa insista. Elle prit un seul cliché. Pas plus! Elle n'avait pas de temps à perdre avec nos niaiseries! Camouflée dans une pochette de mon sac à dos, la photo avait vieilli. Déchirée plusieurs fois, mais aussitôt recollée, je l'enfouissais toujours sous mon oreiller. Le soir. Avant la prière. Pour qu'il revienne. Pour que la magie de la fée des dents agisse aussi sur lui. « Chère fée. Faites que papa rentre ce soir. Sinon je ne veux plus le voir. Qu'il crève par la foudre au milieu du lac. Ou se pendre à la tête du mât. En dégageant la grande voile. Qu'il se calcifie à l'os. Qu'il soit grugé par les requins. Amen. » Cette photo, je la retrouvai en vidant mon coffre à pêche avant de partir pour New York ce jour-là. Je voulais vendre tout mon attirail, me faire un peu d'argent de poche. Son poids m'en empêcha. Il était trop lourd de lui.

Σ

Au vingt-deuxième étage, mon soupir d'exaspération se fit entendre jusqu'au fond du centre d'appels. Une petite face de poney apparut dans le couloir. Belle et bien réelle. Et



poudrée. Frange blonde sur les yeux. Casque d'écoute sur l'oreille. Elle retourna à sa place. Apparaissant sporadiquement au-dessus de la cloison orange brûlé. Laideur et splendeur des années quatre-vingt. Un beau modèle. Sa vue provoqua une réaction dans mon cerveau. Un signal à mon bas-ventre. Une contraction temporaire, le temps que mes neurones se remémorent l'essentiel. Il valait mieux de ne pas y penser. Ce n'était pas l'endroit. Ni le moment. Mes mains formèrent une espèce de cadre pour capter les contours grossiers de son buste. Son profil anguleux. Une forme se profila dans ma tête. Comme des traits de fusain sur ma planche à dessin. Même s'il n'était pas assez épais pour cacher sa gêne, son maquillage de star me déranga. Fond de teint coquelicot? Non. Fusion de magenta et de safran. Les filles de ma classe auraient conclu autrement. Elles auraient misé sur la couleur d'un soleil couchant. Romantisme de roman-feuilleton. Celui de ma mère. À cette époque, elle se pâmail d'amour pour tous les Jules qu'elle ramenait à la maison. Je le devinais au déjeuner. « Pourquoi fixes-tu ton bol de céréales, maman? » Ma mère devenait volubile dès que l'un d'eux téléphonait à l'heure du souper. Les raisons ne manquaient jamais pour justifier le recours à la gardienne. Un sixième soir d'affilée. « Sois sage. Sinon pas de *Simpsons* demain. Et si tu es gentil, nous irons à la montagne samedi ou dimanche. Avec mon nouveau copain. » Mon beau modèle détourna la tête. Se leva rapidement. Sembla regarder dehors. Se rassit tout aussi vite. Son geste n'était pas plus subtil que celui de l'enfant qui feint un mal de ventre. Pour se lever de table, échapper au regard menaçant de sa mère. « Je t'avertis, reste tranquille! Sinon pas de crème glacée pendant une semaine. » « Pourquoi je ne peux pas me lever? J'ai mal. » « Non. Reste assis. Nous n'avons pas

terminé. Après tu iras au lit. » Mes mains se déplacèrent. Comme l'objectif d'une caméra. Je devins *paparazzi*. L'envie de monter sur une chaise me prit soudain. Je voulais la voir rougir davantage. En m'approchant, je changeai d'idée. Ses yeux étaient noirs comme ceux de ma mère un soir de chicane. Je détournai la tête. Je pris des clichés mémoriaux. Des vues de dos. En plongée. Par la fenêtre. Au cas où j'en aurais besoin lors d'un prochain atelier de peinture. Un tableau de femme échevelée au vent. Une tornade qui décoiffe du haut des tours de bureaux. De là-haut, j'aurais pu sauter dans le vide, et me briser. Malheureusement, les fenêtres n'ouvraient pas.

Σ

Vous n'avez pas idée de ma nervosité après une demi-heure. Pourquoi la salle était-elle vide? Je me demande maintenant si j'étais au bon endroit. La secrétaire n'était pas à son poste. J'ai songé à la pause café. Ou à la pause pipi. Elle était peut-être en congé de maladie. Son bureau était impeccable. Aucun papier ne remplissait la poubelle. Dans ces centres financiers, les gens travaillent vingt heures sur vingt-quatre. De minuit à quatre, ils se reposent. Prendre des vacances? C'est impensable. Ils gèrent de gros portefeuilles!

Σ

Je frottai le bout de mon *Adidas* sur mon mollet. À répétition. Mille et un, mille deux, mille trois, mille et quatre. Les lacets irritaient ma jambe. Au point de hurler. Je changeai de jambe. Des souliers vernis et un pantalon de pure laine vierge auraient été plus appropriés pour rencontrer le vice-président. Dans la « Mecque » des finances. Je comptais tout ce que je faisais. De façon systématique. Quand je montais les marches. Mes mouvements de

brosse à dents. Mes coups de langue pour venir à bout de l'énorme boule de crème glacée quand maman tombait amoureuse. « Mille cent vingt-six coups, maman ! » « Très bien, garçon. » « Est-ce que je peux avoir un autre cornet ? » « Quelle saveur ? » « Aux boules à mites. » « Va voir s'ils en ont encore. Voici les sous. » Cette manie, je la tenais de ma grand-mère paternelle. Elle calculait tout. Tout le temps. Elle avait été contremaîtresse dans une manufacture de sous-vêtements. Elle devait calculer les mètres d'élastique plat, les lots de tissus à fleurs, les rejets de petites culottes. Le temps des couturières aux toilettes. Ma grand-mère aussi était un cas.

Σ

Dans le *subway*, je me rendis compte que j'avais un peu envie. Mais le retard de mon père me causa de l'inconfort. Comme pendant une balade en voiture avec mère. Je refusais toujours d'aller uriner avant de partir. Incorrigible buté ! Je ne comprenais pas ses mots savants. Si je dégriffais mes ongles, je me comportais comme un indigent. Si je le faisais devant des visiteurs, j'avais une conduite déshonorante. « Aie ! Ça pince. » « Quel pouilleux ! Ôte ton doigt de là. Prends un mouchoir pour récurer ton nez. » Jour après jour, je lui faisais cet affront. Jusqu'à ce qu'elle me pince le bras au sang. Pour m'empêcher de recommencer. Se mettre un doigt dans le nez était bien pire qu'infliger une correction par la douleur. Le têtard finit par apprendre. Mais j'avais mal au bras dès que je songeais à me moucher. Aussitôt que l'envie me prenait de nettoyer mes ongles, parfois si sales, je regardais par-dessus mon épaule. Mes mains étaient souvent tachées de sanguine. À cause des cours d'arts plastiques. Mon père n'aurait rien dit sur mes habitudes impolies. Au pire,

il aurait inventé une histoire. Celle du petit garçon qui se fit couper le nez parce que son doigt était coincé à l'intérieur. Mon père n'aurait pas remarqué le trou dans mon chandail. Ses yeux auraient cherché à faire un clin d'œil à la jolie face de poney.

Σ

L'attente n'en finissait plus. Je me morfondais. Je pensai à créer une nouvelle prière pour lui. Pour cet événement. Je me ravisai. Je devais être prudent. J'avais des pouvoirs de maître vaudou. Avant que mon père ne prenne le large, je le tuai presque avec mes prières. Deux fois. Que dire de ma responsabilité dans le drame qui survint le 11 septembre 2001 ? La première fois, il faillit se noyer en sautant dans la piscine tout habillé. Pour laver son habit imbibé d'alcool. Ma mère lui ordonna de sortir au plus vite. Sur un ton que personne n'osait contredire. « Espèce d'ivrogne ! » Sa main de fer l'attrapa par le collet. De ma fenêtre, j'enregistrais les gestes et les paroles de mon père. Ce jour-là, je priai plus fort que lorsque j'avais voulu une nouvelle bicyclette. La deuxième fois, mon père partit brusquement en faisant crisser les pneus de sa voiture. Il venait de dire que les hommes n'étaient pas faits en bois. Pauvre imbécile que j'étais. Je crus que ma mère voulait lui sculpter le portrait. Cette fois-là, j'eus vraiment peur qu'il meure. J'avais demandé à Marie : « Qu'il revienne vite, sinon... Qu'il perde la vie dans un accident d'auto. » Le lendemain matin, j'appris que mon père avait eu un accident. Ma mère le disait au téléphone. Rien de mortel, heureusement. J'eus très peur que ce soit à cause de moi. Même si cela eût vengé sa disparition de ma vie, quelques jours plus tard.

Σ

Je me demande s'il existe de nos jours assez de fierté, assez d'audace, de bravoure, d'altruisme, de bonne volonté, d'amour, de liberté, pour qu'une vraie relation père-fils soit encore possible.

Σ

Ma vessie m'obséda longtemps. Ma mère m'obligeait toujours à aller aux toilettes avant de partir. Au cas où. Le taureau têtue lui tenait tête. Je fonçais dans la porte des toilettes. Je ruais dans les brancards. Cette décision m'appartenait. Par orgueil, j'espais les arrêts pipi. Jusqu'à ce que je ne sois plus capable de marcher. Ma mère attendait ce moment avec impatience. Oh, jouissance magistrale ! Il était trop tard à présent. Je n'avais qu'à l'écouter ! Y aller avant ! Je croisai les jambes. Surtout ne pas mouiller mon short. Après toutes ces années, la main de ma mère était encore imprégnée dans ma fesse gauche. Toujours du même côté. Pour ne pas en diluer l'effet. Son index était aussi long que son majeur. Comme deux doigts d'honneur. Mais ils ne lui servaient à rien. C'était tellement vulgaire ! Tête posée sur la main, j'imitai *Le Penseur* de Rodin. Pas très original. Pour une salle d'attente capitaliste. Une fortune en sculpture. Un bronze de joueur de hockey aurait été plus approprié. Dans un tel endroit, les gens doivent agir rapidement, ne pas réfléchir trop longtemps. Fluctuation des marchés oblige. Tant d'occasions d'affaires ratées ! Les bonzes de la finance devaient être plus créatifs. Qualité que j'espérai longtemps développer. Après l'audace de vivre avec une porte, il me fallait de la créativité.

Σ

Vous n'avez pas idée des inventions que je servais à ma mère. Pour ne pas manger son

boudin. Qu'elle me rentrait de force dans la bouche! Des raisons médicales que j'invoquais. Pour ne pas aller au cours d'éducation physique. Des mensonges blancs que je lui contais. Pour ne pas la provoquer. Ma mère était un cas. Il ne fallait pas la chercher.

Σ

Pour mon travail final en arts plastiques, je présentai un petit contenant pour test d'urine. Plein à ras bord. Aussitôt, les commentaires fusèrent. De l'eau colorée. Aspect de déjà-vu. Cela me fit sourire. Le professeur hocha la tête, attendant la suite. Je portai le pot à mes lèvres. J'avais l'habitude de le faire sous la pression et les menaces de ma mère. Les filles scandèrent leur dégoût, enterrant les judicieux commentaires du maître. « Bien. Audacieux. Mais où est votre création, jeune homme? » Je plongeai mon doigt dans le liquide. Le défiai comme je défiais ma mère autrefois en traçant des cercles sur ma chemise bleue. Un premier autour des seins. Sans oublier le point des mamelons. Un nombril. Un mont de Vénus. Ma création s'intitulait : « Revendication éphémère, de la femme tribade, d'être libre d'uriner où et quand elle veut. » « Créatif. Très original. » Le professeur applaudit. Je gagnai mon pari. J'eus la meilleure note. La colère de ma mère fit hausser sa tension. Les parois durcies de ses artères se tendirent. Elle me traita de pauvre con. Et m'encensa en cachette. À sa manière. Elle aimait briller auprès de ses amies.

Σ

Absent depuis huit ans, mon père n'aurait rien compris à tout le boucan fait autour de mes notes en arts plastiques. Il se serait attendu à moins. Même si j'étais capable du meilleur. Je lui ressemblais tellement! J'avais la tête dure comme lui. Mais j'étais plus intelligent. Plus

dépendant affectif aussi. Doublement insolent. Sans toutefois être aussi téméraire. J'avais peur de la vitesse. Sur le bureau de la secrétaire délinquante, je déballai le bloc-note *Post-it*®. La cellophane de l'emballage inscrivit une présence temporaire dans sa poubelle. Je notai, en anglais, pour la secrétaire unilingue. *Gone with the wind to the bathroom. Be back in two minutes. Julien Woods. P.s. I was supposed to meet with M. Rivière. Ask him to wait for me, please.* Je conclus que c'était bien. Je collai le carré jaune sur le téléphone. Au cas où elle reviendrait de sa pause-café. Je me mis à penser que ce serait doux de voir mon père. Chouette que le petit bout de bois que je suis suivie enfin le cours de la rivière. Juste une fois.

Σ

Si je m'étais levé sur la pointe des pieds, j'aurais pu voir si le vice-président était dans son bureau ou pas. Le vitrail s'estompait à la hauteur de mes sourcils. Un étrange agencement de coques, de quêtes, de spinnakers gonflés comme des ventres de femmes enceintes. Sur fond de mers du Sud. Dommage. Les couleurs se jumelaient mal à mes souvenirs. Les bleus délavés, frigorifiques et ternes étaient incompatibles avec les voiles de mon enfance.

Σ

Je cherchai les toilettes en me dirigeant dans la direction ouest. L'endroit le plus éclairé. Toutes les portes étaient brun foncé. Ma mère aurait dit couleur de la « bure du moine ». Je l'aurais obstinée dur comme fer. C'était la même couleur qu'une *Guinness*. J'en avais bu trois, à l'hôtel, la veille. Un vrai diurétique ! Je les pissai toute la nuit. Un homme d'affaires poussa une porte. La dernière à gauche. Je me précipitai derrière lui. Nullement embarrassé

de savoir que j'interrompais une réunion. J'en profitai pour m'informer de la localisation des toilettes. À l'autre bout. Dans la cage d'escalier. Entre les deux étages. Entre-deux. Une mi-temps. Période idéale pour une pause biologique. À mi-parcours. À mi-chemin. Arrêt pipi. Pour éviter les dégâts dans l'auto. Minuit. Et mi-nuit. Mi-rêve. Et mi-cauchemar. Réveil obligatoire du petit Julien. Pour le pipi. « À peine vingt mois. Déjà un grand garçon ! Propre de jour comme de nuit ! » Ma mère avait raison. Mais je ne dormais pas plus de trois heures d'affilée. Pour ne pas mouiller mon lit !

Σ

La porte des toilettes était codée. Donc verrouillée. Côté *Gentlemen*. Côté *Ladies*. Je frappai trois petits coups. Seul l'écho répondit. Huit heures sept. Une femme se pointa. Désolée, elle n'avait pas le code des hommes. La secrétaire l'avait. Mais elle n'était pas revenue de sa pause café. Ou de son congé de maladie. Ou de ses vacances prolongées. J'attendis qu'elle ressorte. Le transfert de poids se fit tout seul. D'un pied sur l'autre. Ma main pressa mon gland. À travers mon pantalon. Pour prévenir les fuites. « Vite, vite maman, j'ai envie ! » « Je t'avais pourtant dit d'y aller avant. » « S'il te plaît, maman, dépêche-toi. Je n'en peux plus. Laisse-moi descendre. Pour pisser dans le champ. » « Uriner, Julien. On dit uriner. Pas pisser. Tu es bien mieux de ne pas échapper une seule goutte ! Je n'ai pas apporté de pantalon de rechange. Si tu te mouilles, tu passeras la journée dans ton urine. » « Je n'en peux plus, maman ! » « Attends au moins le prochain tournant. » Une porte claqua. Je protégeai ma tête. De peur que ce ne soit ma mère. En me retournant, j'aperçus la face de poney qui se dirigeait vers les toilettes des hommes. Ce



devait être un travesti. Je me faufilai derrière lui. Ou elle. Je ne pus rien voir. Il ou elle se dépêcha d'entrer dans la cabine. La deuxième. La première était hors d'usage. La troisième, verrouillée. Un délinquant fumait à l'intérieur. « Pourquoi est-ce que je ne peux pas aller avec les messieurs? » « Viens du côté des dames. Il y a plein de pédophiles dans les toilettes publiques. » « Des quoi? Des pédalos filent? » « Laisse faire. Viens. » Elle voulait me protéger contre je ne sais quel danger. Papa craignait qu'elle me rende paranoïaque à force de voir le mal partout.

Σ

Vous n'avez pas connu mon père. Vous l'auriez aimé. Il qualifiait le comportement de ma mère de maladif. D'hystérique. Notre belle ville comptait plus de « bons Jack » que de violeurs. Il était bon en statistiques. Pas juste en navigation. Je le croyais sur parole.

Σ

Les toilettes hors d'usage ne firent jamais reculer ma mère. L'odeur d'une cuvette déjà pleine lui importait peu. Pourvu que je cesse de crier. C'était ça ou le plancher. Je devais y aller. Dans la tour nord du *World Trade Center*, entre le vingt et unième et le vingt-deuxième étage, mon geste eût été déplacé. J'étais trop grand pour passer sous la porte. Je me dirigeai vers l'urinoir. Même si ça me dégoûtait. Je préférais les cabines fermées. Ou un champ. Ou une bordure d'autoroute. Plus d'intimité. Le plus proche voisin broute l'herbe. Ou passe à cent vingt kilomètres à l'heure. La face de poney réapparut. Nullement gêné, il ou elle me dévisagea à son tour, comme s'il ou elle avait deviné mon intention d'aller dans la cabine plutôt que d'uriner debout. Il ou elle détourna la tête. Je devins rouge comme un

coq. Incapable de comprendre ma réaction, j'entraï dans les toilettes. « Vite, il faut que je pissssssssssse. » Je ne pris même pas le temps de lever la lunette. « J'ai fait un beau pipi doré pour toi, maman. »

Σ

Essuyer soigneusement mon pénis fut longtemps un défi. Toujours deux fois. Pour ne pas contaminer mon urètre avec des bactéries externes. Un savant lavage de mains ne saurait les faire disparaître! Parfois, je sautais le deuxième essuyage. Je me sentais bizarre. Plus coupable que vraiment humide. Je frottais de nouveau. Pour ma mère. Dans le cas du numéro deux, je coupais d'avance plusieurs mètres de papier que je superposais savamment. Sans toutefois exagérer! Ni prendre tout le rouleau! Une feuille ou deux ne suffisait pas. Les germes auraient pu traverser l'épaisseur du papier. Les bactéries fécales auraient pu contaminer mes doigts! Et mon pénis aurait gonflé de méchant! La douleur m'aurait fait chialer comme un veau. Ce qui revenait à dire, n'y touche pas! Un jour, j'essayerai avec mes mains. Un jour, j'oserai. Par défi. Tout en pensant à ma mère. Et au petit J qui jouait avec ses excréments. Tellement dégoûtant! « Docteur, mon enfant est anormal. Qui a bien pu lui apprendre à faire des choses semblables? Croyez-vous qu'une thérapie l'aiderait? »

Σ

Vous ne me croirez pas. Encore cette foutue histoire d'excréments. Le jeune homme a envie de s'essuyer avec ses mains! Cette idée ne m'était pas passée par la tête depuis bien des années. Vous direz sans doute que c'est passager. Que le conditionnement de l'enfant

est revenu. À cause du stress. Ou bien de la menace de la mère. Même en souvenir elle agit. Son image est plus puissante qu'un journal roulé frappant les petits doigts de l'enfant. Si têtue. Ma mère avait ses torts, bien sûr. Vous ne la défendez pas. C'est un être humain. Elle n'en pouvait simplement plus d'entendre des injures. D'être devenue empâtée, plus difforme que jamais, des seins rentrés par en dedans, n'offrant que du lait en poudre à son bébé qui mourait de faim. Une incapable. Une mère ingrate. Elle ne pouvait même pas lui enseigner la propreté. À trois ans, il s'échappait encore la nuit.

Σ

La poignée de porte froide, métallique, surprit ma paume. J'hésitai un moment, planté devant. Une poussée de l'autre côté et je tomberais à la renverse. Dans l'escalier de la cave. Comme ce jour-là. « Mamannnnnnn! Ouin! Ouin! Ouin! J'ai peur! Ouin! Ouin! Je veux papa. Ouin! Ouin! Je vais lui dire que tu n'es pas fine. Ouin! Ouin! Ouin! Ouch! Et que tu me traites de braillard! Ouin! Arrête. Tu me fais mal! »

Σ

Mon père ne se pointa pas pour soigner la blessure dans ma tête de *fucké*. Il me laissa poireauter dans un fauteuil de peau de vache. Tanné. Sans réflexes. Qu'aurais-je dû faire de plus pour l'amadouer? J'étais sans ressources. J'avais des besoins à assouvir. Il me fallait quelque chose à me mettre sous la dent. Les rations étaient comptées. Même en temps de paix. Ma mère dormait jour et nuit avec son collier *Prière de ne pas déranger*. Je la laissais rêver. J'avais enfin les trois étages pour moi tout seul. Sauf qu'un chien sans os ne s'aiguise

pas les canines. La lumière du couloir explosa sur des bouches souriantes. Réunion terminée. Offrande de dents. Devant la porte, moi, l'intrus qui attend. Derrière, la secte de mon père. Je retournai à ma place. Repris mon décompte parmi les peaux mortes. Me fondis dans le décor. Urbain, onéreux, froid. Assis bien droit sous les photos de la grande famille des financiers de sa race. Des anciens vice-présidents. J'eus soudain envie de m'énerver. Je ne voulais plus être docile. Je désirais que mon père sorte de son foutu bunker sur-le-champ. « Nous avons rendez-vous ! » Qu'est-ce que j'aurais pu faire de plus pour lui donner envie de m'adopter ? Être meilleur au hockey ? Jouer au baseball, peut-être ? Les New-Yorkais aiment bien le baseball !

Σ

Même si mon père nous divorça, ma mère et moi, son nom était encore inscrit sur mon extrait de naissance. Je l'avais commandé dans Internet, au Registre de l'état civil, je devais renouveler mon passeport. Fils de Léon Rivière. Ça ne ment pas. Le curé de la paroisse n'en délivrait plus. À cause des scandales de pédophilie, la catholicité perdait des plumes. Les bedeaux commençaient à manquer de ressources. Ne pouvaient plus s'occuper du pauvre monde comme moi. Le Pape lui-même vécut une baisse dans son leadership. Mon père fut sans doute plus efficace que lui, quand vint le temps de réprimander ses employés qui se faisaient faire une pipe pendant les heures payées. Meilleur, super, génial, mon père le fut toujours dans mon esprit. Sauf le jour où il s'enfuit.

Σ

Ses compétences de capitaine ne furent jamais mises en doute. Mon père menait sa barque rondement. Tous les vendredis soir, il suivait des cours de navigation. Jusqu'à onze heures, minuit. C'était mémorable. Il me donnait la permission d'écouter un film jusqu'à son retour. Ma mère renâclait toujours comme une jument, sur le divan. La formation était hyperimportante. Souvent avec pratique en eaux turbulentes. Évidemment, il y avait encore de la houle dans ses pieds lorsqu'il montait les marches pour aller se coucher.

Σ

J'oubliai d'envoyer une carte à mon père pour sa vice-présidence. C'eût été mérité. Des compétences, il en avait plus d'une. Pas seulement des spécialités dans les nœuds de pêcheur. Ou pour solidifier nos amarres sur le quai. C'était le plus habile pour toutes sortes de nœuds. Pour monter l'hameçon à œillet, attacher la mouche au fil de nylon de ma ligne à pêche. Et le plus patient des pères quand il fallait recommencer. « Papa, je suis encore pris dans les joncs. Essaye de sauver mon *Rapala* jaune. Il me porte chance. » « Dis donc, fiston, on dirait qu'il s'est amouraché d'une petite algue ! Il ne veut pas revenir. Laissons-le vivre son aventure. Je t'en achèterai un autre. » Là, il sortait son petit canif *Swiss Army* multi usages avec stylo. Comme si on avait besoin d'un stylo à la pêche ! Ou en forêt ! Il lançait toujours : « Hé ! la truite, donne-moi donc ton numéro de téléphone ! » Quelle niaiserie ! Comme on riait chaque fois qu'il la lâchait celle-là ! Vice-président ! Quand même ! Ce n'était pas rien ! Tout un poste ! Ses cours de voile l'aidèrent sûrement à bien se positionner. Mais je n'ai jamais compris une chose : si ses professeurs lui apprirent à tenir

compte de la vitesse, et de la direction des courants marins, même ceux cachés au plus profond de l'eau trouble, pourquoi ne déchiffrait-il pas les cartes que je lui envoyais ?

Σ

Dans mon sac à dos, je mis la main sur mon vieux journal de bord. J'y notai longtemps des choses. Même quand la navigation ne se pointait plus à l'horizon. Mon père m'enseignait à aller droit au but. Endroit. Jour. Date. Heure. Position géographique. Brefs commentaires. Parfois, je la trouvais embarrassante, ma position. *New York. Lundi. 2001-09-10 19 h HAE. Latitude inconnue. Longitude inconnue. Debout devant la Tour du World Trade Center. Bureau de la compagnie financière CDVL. Dernier espoir de l'apercevoir avant mon rendez-vous demain matin. Courant d'air tiède. Foule intense sur les trottoirs. Vent de dix nœuds. Deux trois grammes biscuits Graham. Phrases codées. Pour ma mère. Impossible pour elle de deviner si mes biscuits pesaient deux grammes. S'il me restait deux biscuits Graham. Ou deux grammes d'un produit illicite pour ma consommation personnelle. Mes fautes de langage étaient nombreuses. Hallucinantes ! Ma mère ne remarquait que les fautes. Et le coût des biscuits. J'en mangeais énormément. Pour absorber la bile que je n'osais lui cracher en plein visage. Et déverrouiller son maudit cadenas. Un gargouillement m'indiqua que j'aurais dû déjeuner avant de passer voir mon père. Je n'avais bu qu'un café dans le métro. En brassant mon sac, je trouvai de la petite monnaie. Vingt-six cents. C'était tout ce qu'il me restait pour payer l'autocar, un repas, un billet de métro. J'espérais tellement de cette visite à mon père. Mes besoins grandissaient avec l'usage. Ma*

consommation ne regardait que moi, mais la pension alimentaire ne suffisait plus pour deux. Les exigences de ma mère passaient avant les miennes. Une hiérarchie de besoins avait été établie. Ses produits de beauté arrivaient en tête de liste. Se trouver un nouvel amant était plus important que mes caprices d'enfant-roi qui n'avait rien à faire de ses dix doigts, sauf fumer! En retrouvant mon père, c'eût été génial qu'il me donne l'argent accumulé depuis toutes ces années. Tout ce qu'il aurait dépensé de toute façon, s'il n'était pas parti avec des plus dociles que moi. Les pères aiment bien gâter leurs rejetons. Trouver des garçons polis et avenants comme moi était de plus en plus rare. Donc, précieux. Je n'aurais pas aimé croiser un autre Rivière imberbe dans les parages des Tours jumelles. Avec fossette au menton. Je n'osais pas croire que mon père eût pu me reproduire en deux ou trois exemplaires. C'eût été dommage. Pas juste pour mon héritage. Je détestais être surpris dans les replis du ventre. Je sentis réapparaître la boule au fond de ma gorge.

Σ

Un jour, le vétérinaire inséra une puce dans la nuque de notre chat. Pour faciliter son identification. En cas de perte fatale. Ma mère fit installer une puce électronique dans sa voiture. Pour la retrouver en cas de vol. J'aurais aimé en coller une au bras de mon père. Pour le suivre dans son repaire.

Σ

Pendant un certain temps, je ne mangeai plus, mais je bus beaucoup. L'alcool me coupait l'appétit. La nicotine m'apaisait. Les Valiums® me calmaient l'estomac. Elles

neutralisaient ma faim. Mieux qu'un bon repas. C'était temporaire. La durée d'un sevrage d'amour.

Σ

Si ma mère m'avait allaité, j'aurais eu ma dose d'affection. Je n'aurais pas mangé mes émotions. Ni eu à suivre toutes ces diètes de merde. Je ne serais pas devenu un alcoolique-dépendant affectif. Vous n'avez pas connu ma mère. C'était un cas. Vouloir atteindre un poids santé était sa drogue à elle. Cette obsession lui a monté au cerveau et m'a transformé en pauvre clown dépendant. Quand j'étais petit, j'engrangeais tout le temps de la graisse. Mon père m'appelait son petit Bouddha. Ou le Bonhomme Michelin. À cause des six rangées de plis sur mon ventre. Je m'assois même à l'indienne pour attacher mes souliers. C'était l'époque où maman notait mon poids sur un tableau noir. À côté du garde-manger. Elle collait des bonshommes sourire pour me récompenser des livres perdues. Saviez-vous que j'étais un poids plume à la naissance? C'est noté dans mon carnet de santé. Je l'ai ici. Poids : 2270 g — 5 lb, AGPAR 5/10, 9/10. Déjà, je n'avais pas les meilleures notes. Selon ma mère, j'ai failli y passer. Il aurait mieux valu que le docteur me laisse aller. Elle se plaignait sans arrêt. À la naissance, je l'avais déchirée jusqu'à l'anus. À cause de ma grosse tête de cochon. Je la tenais en otage! Avec mon fichu cordon enroulé autour du cou. La rendant esclave de son ombre. Pour se venger, elle écrivait chaque année au père Noël de ne pas m'apporter de cadeaux. Je n'en méritais pas. Le problème avec ma graisse était fort complexe. Premièrement, je n'en avais pas en venant au



monde. Deuxièmement, je n'ai jamais demandé à en avoir en grandissant. Troisièmement, ma mère m'a obligé à la perdre après me l'avoir injectée. Je ne prenais pas ça tout seul, quand même !

Σ

Un bruit de pas me fit sursauter. Agile, je bondis sur mes pieds en un rien de temps. Un pressentiment que mon père arrivait enfin. Fausse alerte. Les pas s'éloignèrent. Huit heures vingt-cinq. J'en avais marre de tout ce cirque. Ma mère lui reprochait toujours de ne pas être à l'heure. Mais moi, j'étais sur place trente minutes à l'avance ! Pour lui plaire, il n'aurait pas fallu que j'aie une face de carême. Comme lui ! Ni du gras de porcelet, ni des moyennes en dessous de la moyenne, ni les dents séparées comme les rives du canal Lachine. Je pouvais y faire tenir une paille ou siffler, sans utiliser mes doigts, simplement en plaçant ma langue en biseau. Ce grand écart dentaire me valut trois ans de barbelés. Impression persistante que j'avais encore hier en buvant une bière pression. Haleine métallique. Être aimé par ma mère aurait nécessité que je ressemble moins à mon père. Oh, paradoxe ! Cela revenait à dire qu'elle le voyait en moi. Qu'elle ne l'avait jamais aimé ! On ne traite pas ainsi les gens qu'on aime !

Σ

Pour en finir avec ma graisse, ma mère m'offrit des patins à glace pour mon anniversaire. En plein été. Impatient de les essayer, incapable d'attendre la rentrée, je dormis avec mes patins aux pieds. À la manière de ce qui se passe avec les cassettes d'anglais, j'espérais que

mes jambes apprennent à patiner pendant mon sommeil. Puis un jour, elle m'inscrivit à un camp de hockey. Trois semaines. À chaque pratique, je priais pour qu'on avertisse mon père. J'étais devenu un sportif de l'aréna Maurice Richard ! Je voulais tellement devenir son héros ! Au lieu de suivre la rondelle, je le cherchais dans les gradins. Chaque fois, je me disais que ce n'était pas grave. On le préviendrait quand il y aurait de vraies parties. Un jour, l'entraîneur crut enfin que j'avais appris à jouer. Les yeux fixés sur ma palette bien courbée, je fonçais droit devant moi. C'était pour cacher mes larmes. Personne ne devait s'apercevoir que je pleurais. À cause des cris de parents que j'entendais mieux que quiconque par-dessus la bande de la patinoire. D'où ne ressortait jamais sa voix sifflante de grand héron ?

Σ

De plus en plus intéressé au hockey, on m'intégra à une équipe régulière. La rondelle ne m'échappa plus aussi souvent. Mais je dus abandonner ce sport qui m'aurait rendu célèbre et riche. Sans compter que je n'aurais pas été obligé d'aller jusqu'à New York pour quêter un peu d'attention et d'argent. Pour des raisons mystérieuses pour moi, l'entraîneur devint un criminel de douche. La rumeur racontait qu'il avait touché à l'un. Ou à l'autre. Sans qu'aucun de mes amis n'avoue que ce soit lui ou quelqu'un d'autre. Parfois, les rumeurs vont bien au-delà de la réalité. Si l'un d'eux s'était fait savonner par l'entraîneur, on en aurait parlé entre nous. « Je te l'avais pourtant dit de ne pas rester seul avec lui ! » « Mais la partie était déjà finie. Où voulais-tu que j'aille ? » « Tu aurais pu m'appeler au bureau ! »

« Il n’y a pas de téléphone dans le vestiaire. » « Il doit bien y en avoir un dans l’aréna ! »  
 « Sûrement, mais John voulait que j’aie boire un jus avec lui. J’ai oublié le téléphone. Je me disais que tu arriverais un jour. » « C’est fini, tu m’entends. Tu n’y retourneras plus. Il ne t’a pas touché, j’espère ? » « Pourquoi ? Il est fin, lui, au moins ! » « Va dans ta chambre. Je ne veux plus en entendre parler. » « Je veux voir mon père ! » « Ta chambre tout de suite ! Sinon je t’envoie en pension ! » Elle ne voulut jamais en savoir plus. Je n’osai plus jamais aborder le sujet avec elle.

Σ

Et vous, docteur. Croyez-vous que je suis un enfant abusé ?

Σ

Ma mère me défendit de retourner à l’aréna. Je perdis tous mes amis. Ils supposèrent que c’était moi, la victime. Mais victime de quoi, je n’en savais rien ? Ils voulaient jouer à ce jeu ! Je jouai jusqu’au bout. Les traitai de jaloux. J’étais le chouchou de l’entraîneur, après tout. Ce n’était pas ma faute si j’étais meilleur que toute l’équipe réunie. Après cela, il y eut un grand froid entre les parents. Nous fûmes obligés de déménager loin d’Outremont. Pour que les racontars n’importunent pas ma mère qui était encore au bord de la crise de nerfs. C’était un peu la faute de mon père aussi. S’il avait été là, cet incident ne se serait pas produit. L’un ou l’autre se serait libéré pour venir me chercher. Ce n’était pas toujours évident pour une mère monoparentale. Je recommençai donc à faire du boudin. Et du gras. À force de me farcir de cochonneries, je ne pouvais plus entrer dans mes nouveaux

pantalons du Collège privé. Je jouais sans arrêt sur ma super console de jeux. Un cadeau empoisonné offert par mon père. Dans un sac à remords. Ma mère paniqua et m'ordonna de cesser de manger entre les repas. Pour me couper l'appétit, je n'eus pas d'autre choix que d'écouter ce que mes amis avaient à dire sur le sujet. « C'est peut-être l'enfer, *Man*, mais oublie ta mère. *It's over, Man. Get a life!* » J'acceptai ma première cigarette. *Rosemont, cour d'école. Côté nord-ouest. Centre Étienne Desmarteau. Vent du nord. Humidité relative à la baisse. Aspire première bouffée. Comme une grande bourrasque dans le spinnaker. Une autre fois. Avec rage. Moins de nuages à l'horizon. Le soleil me fait des clins d'œil. Je desserre mon pantalon.*

Σ

Plus je fumais, plus je devenais quelqu'un. Mais je ne fumais jamais l'hiver. J'avais toujours les doigts gelés. Après le départ de mon père, je refusai de porter des mitaines. Il y avait trop de lui dans la laine. « Non, je ne mettrai pas ça ! » « Mets tes mitaines et tais-toi. » « Papa ! » « Vas-y, arrange-toi avec lui. » « Fiston, viens ici. Qu'est-ce qu'il y a ? » « Je ne veux pas mettre ces mitaines-là. J'ai l'air d'un bébé. Veux-tu couper la corde ? » Mon père prit alors les mitaines et les cacha sous les manteaux étendus sur le lit. « Viens voir, fiston. Si tu cherches tes mitaines, tu n'as qu'à en trouver une et tu tires ! Hop ! L'autre apparaît. C'est comme une mitaine maman reliée à une mitaine papa. Pour que les enfants n'aient jamais froid aux mains. Rappelle-toi. Il te faut deux mitaines si tu ne veux pas geler tes petits doigts. Si on coupe la corde, tu pourrais en perdre une. Et tu ne pourrais plus jouer

dehors. » « Je veux deux mitaines-papa. » « Attachées ensemble ? » « Attachées ensemble, oui. » Pour me faire plaisir, il fabriqua un nœud papillon au milieu du bout de laine en disant que c'était un nœud de cravate. J'aurais bien aimé savoir où il avait mis mes petites mitaines ce jour-là. Il ne faisait pas chaud dans sa salle d'attente climatisée.

Σ

Avec un peu d'argent, la vie aurait été plus facile. On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve. Autant vous le dire maintenant. Il n'aurait pas été fier de moi s'il avait su. Des nuits, j'en ai passé à traîner à gauche et à droite avec mes nouveaux copains. Mes nouveaux potes. C'était fameux. Ils ne me jugeaient pas, eux. Ils comprenaient que j'avais des conflits avec l'autorité parentale. Vous n'avez pas idée des copains que je me suis faits. Oh ! Là. Je n'allais pas tout lui raconter d'un seul trait. Certains exploits ne peuvent pas être confessés à son psy. Encore moins à son père. Surtout que j'avais une mère-porte qui ne portait jamais intérêt à ma vie personnelle. Sauf, bien sûr, quand il fallait gérer mes besoins hiérarchiquement inférieurs aux siens. Alors là, elle ouvrait grand ses pentures pour tout savoir.

Σ

J'entendis siffler dans le couloir. Je crus que c'était mon père. Ce devait être encore la face de poney qui s'excitait. Mais non. Il ou elle discutait avec un policier. Il y avait peut-être eu un vol. À moins que ce ne fût une mauvaise nouvelle. À propos de son père. Ou du mien.

Σ

Pendant toutes les années de débauche de mon père, avec la grande folle qui s'occupait de son agenda, je fis moi-même quelques conneries. Dignes du *mea culpa* que j'exigeais de lui. En réalité, ma vie était loin d'être banale. Dès que je passais la porte, je m'éclatais. À quinze ans, je squattais les bars clandestins avec des paumés. Mes nouveaux amis de virée. J'avais des expériences à vivre. De toute évidence, ma mère en vivait aussi. Un soir, je la croisai par hasard dans un restaurant. En réalité, il était trois heures du matin. Accompagnée d'un homme plus jeune qu'elle. Cheveux noirs lissés en arrière, bague en or à chaque doigt. La porte pivotait sur elle-même en se dandinant. Brusquement, elle stoppa sa rotation et se rassit sur la banquette. La longue gorgée de café qu'elle but aussitôt me prouva qu'elle m'avait vu. À moins que sa tasse ne fût extrêmement pleine ou branchée directement sur la cafetière. Son copain lui demanda si quelque chose n'allait pas. Elle lui répondit par un signe de tête vers la sortie. Visiblement, elle était ivre. En se levant, elle trébucha, forçant les mains baguées à la soutenir sous les coudes. Ses pieds étaient ronds comme des berceaux. En passant près de moi, elle ne fit aucun cas de ma présence. L'occasion de lui en reparler ne se présenta jamais. Cette nuit-là, je vis dans ses yeux le fossé qui s'était creusé entre nous. Certains détails de la vie ne mentent pas sur la nature des gens. Ils nous obligent à constater la distance infranchissable qui nous sépare. Pourtant, renier mon existence, à la vie à la mort, ne servait à rien. J'étais sorti de son moule. Du coup, je réalisai que je ne savais rien d'elle ni elle de moi. C'était parfait ainsi, malgré le sentiment de dégoût ressenti. Pas à cause de la différence d'âge qu'il y avait entre eux.

Non. C'était de prendre conscience que ma mère avait une vie. En dehors de chez nous. Une sexualité bien à elle aussi. Mon père devait agir de la même façon. Je m'en foutais. Pour moi, c'était normal qu'un homme ait des aventures. J'en savais quelque chose. Mais pas ma mère! Beurk! Mon père m'avait abandonné de plein gré. J'essayais d'avoir le moins de pensées pour lui. Mais les beaux cadeaux que je recevais de temps en temps m'obligeaient à me questionner sur la vie. Comment trois individus liés par amour en arrivaient-ils à être des étrangers l'un pour l'autre? Sans rien tenter pour que ça change? Qu'aurais-je bien pu faire de toute façon? À cette époque, ma mère ne m'adressait plus la parole. Sauf pour m'engueuler quand je salissais son maudit plancher. Ou pour me menacer d'appeler la police, si je ne quittais pas sa maison. Cette question me tint longtemps réveillé. Voyant qu'elle était sans réponse, mon cerveau déclara cette zone sinistrée. Danger, ne pas entrer. Je me jurai de ne pas franchir la limite de cette porte, tant que mon enquête ne serait pas terminée. Le dossier est encore ouvert.

Σ

Vous n'avez pas idée du comportement de ma mère, quand elle était ivre. C'était la grande classe!

Σ

Le policier s'approcha d'un pas ferme en regardant partout. Il semblait chercher quelqu'un. Je lui dis que la secrétaire n'était pas là. Il était au courant. Me demanda qui j'attendais. Pour ne pas faire de tort à mon père — savait-on qu'il avait un fils? —, je lui dis que

j'avais rendez-vous avec le vice-président. Soit dit en passant, il était en retard ! En pointant la direction de la face de poney, cachée derrière la partition, il insista pour que je cesse d'importuner la *lady*. J'acquiesçai d'un signe de tête et d'un OK de la main, en levant le pouce. Il traduisit mon geste. La réponse affirmative lui plut. Il retourna d'où il venait en jetant un coup d'œil par-dessus son épaule à l'occasion. J'avais confondu son uniforme avec celui d'un policier. Ce n'était qu'un agent de sécurité. Au moins, mon père était entre bonnes mains.

Σ

Ma mère ne me crut pas. Cinquante dollars ! Pour un vaccin ! « Pour aller où ? » « Pas tes oignons ! » C'était préventif. Pour suivre mes amis. L'hépatite nous guettait à chaque coin de rue. Elle supposa que je m'injectais de l'héroïne. Refusa de me donner l'argent. Elle lisait trop de livres de psycho pop. Je n'étais pas un fils manqué ! J'étais prêt à jurer sur la tête de grand-père. Je ne m'approcherai jamais de cette merde-là. J'avais les piqûres en horreur !

Σ

À l'hôtel, je préparai quelques questions destinées à la famille de mon père. « Comment va grand-papa ? Je ne l'ai pas revu depuis belle lurette ! Depuis le divorce. » Mon grand-père paternel était fort comme un chêne. Il avait cinq garçons. Il en était fier ensemble et séparément. Dans ma tête, je les surnommais les cinq glands de « gland-papa ». Mon père n'a jamais été comme ses frères. Plus intelligent. Moins manuel. Il était aussi le seul à



s'être fait dépouiller. Un chêne-liège. L'arbre que l'on écorche en languettes tous les dix ans. Pour fabriquer les bouchons. Il y avait peut-être un peu de lui dans le babillard du bureau de la secrétaire. On apprenait ces choses dans le cours d'écologie. Je me promis de l'aviser. « Surveillance bien maman! Elle s'en vient avec son gros rabot. Elle ne voudra pas nous laisser faire tous les deux. Elle n'a plus son boulot d'appoint au rayon des parfums chez *La Baie*. »

Σ

Connaissez-vous les rêves, doc? J'en fais un étrange régulièrement. Sûrement prémonitoire. Depuis un an. Quand j'y pense, j'ai un drôle de pressentiment face à l'avenir. Un jeune vieux, assis, non debout, dans une voiture sans fond, lit les yeux fermés son journal non imprimé. À la lueur d'une lampe éteinte, il voit dans l'ombre deux chats morts qui se battent. Pour des peccadilles. Je sais, je sais, les rêves ne doivent pas être interprétés au premier degré. Mais je persiste à croire qu'ils peuvent nous habiter longtemps. Tant et aussi longtemps qu'ils n'auront pas été évacués complètement de notre cerveau. Plus on essaie de comprendre leur signification, plus nos neurones travaillent à notre insu à résoudre l'énigme. Nous renvoyant d'autres pièces du casse-tête. Toutes les deux ou trois nuits. Histoire de nous prouver que l'on a une bonne tête sur les épaules. Qu'elle ne sert pas juste à porter une casquette!

Σ

Dans mon sac, je traînais toujours la photo de Geneviève. Ma bonbonne d'oxygène. Mon

respirateur artificiel. Ses yeux étaient mes protéines. Mes sels minéraux. Son sourire, mes électrolytes, si essentiels à ma santé. Je transpirais beaucoup auprès d'elle. Ses caresses, mon chlore, mon cuivre et mes vitamines B. De la catégorie qui calme les nerfs. Ses lèvres regorgeaient de potassium, soulageaient mes crampes. Son corps avait l'envergure d'une planète. Sur laquelle je me perdais. Son cœur, mon éternel combat. Du genre à vouloir me transformer en missionnaire au Ghana.

Σ

Je reprochai longtemps à mon père de m'avoir mal conseillé. De ne pas avoir été présent pour me corriger. Quand j'oubliais quoi dire. Comment faire ? Je n'étais pas un surdoué de l'apprentissage. Même par mimétisme. J'avais besoin d'un minimum d'explications avant de me propulser dans l'action ! Le regarder agir aurait pourtant dû suffire. Il avait la touche magique. Avec maman, pour la libérer de ses colères. Lorsqu'elle reniflait en le traitant de sans-cœur, il l'attirait doucement vers lui. Lui frottait le dos. En formant de petits cercles avec son poing fermé. Comme pour remonter une poupée mécanique. Ce geste la délivrait toujours d'une grosse peine. Chaque fois, elle commençait à pleurer. En grêlant des coups sur sa poitrine. Après, il l'aidait à s'asseoir. Tenait ses deux mains dans les siennes. Pour former une coupe à larmes. Maman la remplissait toujours sans se rendre compte qu'elle débordait d'amour pour lui. Leurs cris et leurs chuchotements me tenaient en haleine une partie de la nuit. À force de discuter, ils perdaient toute envie de dormir. Mes craintes devant toute argumentation provenaient sans doute de cette époque-là. Mon besoin de

sommeil aussi. Je ne dormais plus très bien après.

Σ

Un jour, Geneviève coupa la corde avec son gros canif. Le petit *Rapala* jaune que je suis resta pris dans les joncs.

Σ

Le décompte commença. Cinq minutes avant de partir, je me résignai à devoir prendre un nouveau rendez-vous. Comme disent les secrétaires chaque fois qu'un client ou un événement plus important s'interpose entre le vice-président et le malchanceux. Quelle déception! Je rangeai la photo qu'il me restait de Geneviève. J'allais devoir renoncer à lui parler d'elle.

Σ

Quand je vis Geneviève pour la première fois, nous étions dans le local de dessin. Ma main se mit à trembler. Étendue, sur le divan des modèles, nue, immobile, elle m'éblouit. Je n'avais jamais vu autant de beauté. Dans de si petits yeux. Avant elle, aucune autre fille n'avait pu garder la pose aussi longtemps. Au début, je vis le rideau tiré sur son corps comme une pudeur de dernière minute. Une tête étrangère regardait par la fente. Habitué à dessiner des nus, nous étions accrochés à nos tablettes d'esquisses. Attendions le signal. Le rideau fut déplacé, découvrant Geneviève. Silhouette longiligne. Un trait de fusain perdu sur la ligne d'horizon. Je sus que cette fille n'était pas comme les autres. J'étais hypnotisé par ses jambes avant même de savoir à quel point elles étaient sourdes à tout

commandement. Il y avait un fauteuil roulant au fond de la classe. Mal à l'aise, je baissai les yeux. Regardai, en alternance ma main, le papier, mes pieds, mon papier, ses jambes, mon papier, l'angle d'attaque, ses jambes, mon fusain, ses yeux. Ses yeux, ses yeux. Je ne sus jamais comment dessiner des larmes. L'envie d'aller lui frotter le dos m'effleura. Je sortis plutôt prendre l'air. Cherchant une raison pour l'aborder. Une façon de lui parler. Après avoir marché quelques minutes, je revins sur mes pas. M'accroupis près de l'entrée. Songeur. Des fleurs avaient poussé à travers le ciment. L'air de dire qu'elles grandiraient à cet endroit précis envers et contre tous. J'en cassai trois. En revenant dans la classe, la séance était déjà terminée. Quelqu'un l'installait dans son fauteuil roulant. Geneviève ne me regarda pas. Je m'approchai, confiant, mon bouquet de fleurs se buta à un front moite. Elle les repoussa du revers de la main droite. J'insistai quand même. Quelqu'un répéta de la laisser tranquille. En reculant, je remarquai son geste discret. Pour que je m'approche. Je me penchai. Sa gifle me surprit. C'était la plus belle preuve d'amour jamais reçue. Enfin un signe du réel. Le scénario m'était familier. Je lui souris. Lui demandai son numéro de téléphone en mimant de l'écrire dans ma main. Son rire me fit du bien. Le lendemain, j'avais un message sur mon casier. *Appelle-moi. Geneviève.* Après cinq sonneries, le message enregistré se fit entendre. Pensant la séduire, je bafouillai des sottises dans sa boîte vocale. Ne sachant pas comment l'effacer pour recommencer, je raccrochai sans avoir pu en modifier le contenu. Après de longues heures sans nouvelles, je crus qu'elle ne voulait plus me parler. Le surlendemain, une amie m'en confia la raison. J'avais omis de lui laisser

mon numéro de téléphone. Je fus soulagé. Enfin ! On voulait de moi.

Σ

Notre relation dura un peu plus de cinq mois. Cent soixante-trois petits jours de pur bonheur. Mais l'aventure prit fin de façon abrupte. Elle rompit, invoquant mon attitude, pas la sienne. J'étais trop paternaliste. Jouer au père ? Comment aurais-je appris ? En privé, je la couvais comme une enfant ! Elle avait tout faux. Mon amour était sincère. Je le lui prouvais par ces petits détails qui font la différence. En public, j'avais la condescendance royale et l'empathie d'un nain de jardin ! Elle ne comprenait pas non plus pourquoi un gars normal comme moi, bourré d'hormones, s'accrochait à elle. N'avais-je pas envie de baiser avec des filles actives et sportives ? Normales. Pas avec une handicapée comme elle ! Son handicap ne venait pas du fauteuil roulant. Mais de ses complexes. Geneviève. Toute une fille. Longtemps, je tentai de me convaincre qu'elle reviendrait. Acceptant son erreur. Hélas ! Je ne la revis jamais. Ma rupture avec Geneviève fut aussi brutale que le départ de mon père. La blessure aussi profonde. Les deux m'envoyèrent à l'hôpital. Dans les deux cas, la douleur de l'abandon. Au début, je crus à un cauchemar duquel je me réveillerais en sueurs. Ou à un lendemain de cuite. Je pensai que la nausée s'effacerait. Dès le jus de tomate avalé. C'était un leurre ! La corde me reliant à l'amour venait encore une fois d'être coupée. La vie devenait gluante. M'échappait de plus belle.

Σ

Mon père et moi aurions pu devenir des « bons Jack ». J'avais pris la décision de me confier. Pas dans les premières minutes, c'est sûr. Pas d'entrée de jeu. Il aurait pu démontrer des signes d'impatience. Je n'aime pas parler de ces choses-là à froid. Surtout si la personne regarde sans cesse sa montre pour me signifier qu'un client plus important se morfond dans la salle d'attente. Je suis sûr que c'est ce qui se produit en ce moment, n'est-ce pas ? Vous ne savez plus comment en finir avec nos rendez-vous qui s'éternisent et vous mettent en retard sur votre horaire. Je vous ai vu.

Σ

En passant près de la face de poney, je murmurai en français : « Si l'agent de sécurité me cherche, dis-lui que je suis parti faire un homme de moi en Afrique. Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ils ont eu quelques catastrophes dignes de ce nom. Il paraît qu'ils ont besoin de "bons Jack" là-bas. Pour déterrer les corps statufiés. Argileux. Pleins de boue dans les orifices. Qui sait, je joue peut-être mon avenir de potier ? Au moins, je ne deviendrai pas un accro de la finance comme mon père. Si tu veux, je t'enverrai ma photo. Je te parie un million qu'à mon retour tu ne me reconnaîtras pas. Si je reviens. On ne sait jamais avec le vaudou. Ouuuuuuuuuh ! » Elle répéta trois fois : « Insane, insane, insane ! »

Σ

Je me demande s'il ou elle vit encore...

Σ

Je comptais les secondes. À huit heures quarante-deux précise, je frappai discrètement à la

porte de mon père. Rien. Plus fort. Toujours rien. Avec mes pieds. Nada. Niet. Je tournai la poignée. Verrouillée. Je regardai vers le couloir. L'agent de sécurité me fit signe de le suivre vers la sortie. J'abdiquai. Comme un voleur pris en flagrant délit, je lui tendis mes poignets. Pour qu'il me passe les menottes. Il fit semblant de ne pas voir mon geste. À huit heures quarante-quatre exactement, j'étais dans l'ascenseur. Une descente rapide vers le rez-de-chaussée. Sans arrêt sauf au cinquième.

Σ

Devant le bureau de mon père, je criai pour qu'il m'entende : « Ne t'inquiète pas pour elle, papa. Ni pour la pension alimentaire. Ni pour mes visites. Elle ne s'acharnera plus sur toi. J'ai eu mes dix-huit ans, tu sais. Pour me faire plaisir, je l'ai soudée dans le mur de sa chambre. La pute est maintenant une porte sortie de ses gonds. Je l'ai un peu secouée, c'est vrai. C'était pour qu'elle cesse de bâiller. Elle dort tout le temps. C'est une folle ! » Six mois plus tôt, ma mère m'ordonna de sortir de sa maison. Je crus que c'était la meilleure chose qui pouvait m'arriver. L'air était irrespirable auprès d'elle. Mais je partais à reculons. J'y laissais beaucoup de mon père. Pendant huit ans, elle répéta que je n'étais qu'un bon à rien. Un imbécile. Un cas désespéré. Pourtant, je pataugeais de mieux en mieux dans le monde des sobres. Je faisais des réunions de N.A. Elle ne vit pas mes progrès. Tant d'efforts pour rien. J'en avais ras le bol de ses menaces. Il y avait une limite à ce que je pouvais endurer pendant mon sevrage.

Σ

Ce jour-là, je voulais prendre les Prozac® pour me calmer. Ils n'étaient pas dans la pharmacie. Je cherchai dans la chambre de ma mère. Dans son tiroir de lingerie fine. Prioritaire sur mes besoins personnels. Rien. En désespoir de cause, je regardai sous son oreiller. C'était pathétique! Une vieille lettre que mon père lui avait envoyée pendant son séjour à Paris. L'année avant son départ. Elle l'avait gardée. Agrafée à leur photo de mariage avec un trombone en cœur! Toutes ces années à le haïr en plein jour. À le détester devant la famille. À cracher son venin devant moi. Elle se frottait les joues sur son habit de noces, la nuit. J'eus envie de vomir. Je laissai cette photo et la lettre à la secrétaire de mon père. Sur son bureau. Dans une enveloppe cachetée. Avec une inscription en caractère gras : **Léon Rivière - Personnel et confidentiel.**

Σ

Je planifiai mon escapade à New York longtemps d'avance. Pour la première fois, j'entrevois une possibilité d'avenir. Comme d'habitude, ma mère freina mon élan. À cause du policier ou de l'agent de sécurité, j'avais peur des forces de l'ordre depuis ma nuit passée en prison. On m'avait arrêté pour voie de fait. Une bagarre dans un bar. Comme par magie, le bonhomme retira sa plainte. On me laissa partir. Cet abruti avait passé la soirée à bichonner les seins de ma mère. Ceux-là mêmes qui ne m'avaient pas nourri. L'expérience porta ses fruits. Une menace d'appeler la police me calmait instantanément. Ce jour-là, sans le savoir, ma mère me sauva la vie. À huit heures quarante-quatre précise, je tendis mes poignets à l'agent de sécurité. Résigné. Si j'avais pu faire une sortie plus honorable, sans



courir, je me serais précipité dans la cage d'escalier. Je me serais enfermé dans les toilettes.

Σ

L'agent m'avait à l'œil. Ma mère l'avait sûrement avisé de mon délit de fuite. J'avais cabossé la pute avant de m'enfuir à mon tour. Je ne méritais pas la chance d'une nouvelle vie. C'était vraiment emmerdant d'entendre toujours la même litanie. Imbécile, taré, pauvre con! Pourtant, je survivais de mieux en mieux dans le monde des adultes. J'avais repris mes études. Avec des notes au-dessus de la moyenne. Que pouvait-elle vouloir de plus? La dépression ne justifie pas tout. Il y a des limites à ce qu'on peut dire à quelqu'un pendant une peine d'amour. Ce devait être pour cette raison que mon père ne se montra pas le bout du nez. Il ne voulait pas payer ma caution.

Σ

En bas, New York était bruyante. Des décibels insupportables me fendirent les oreilles. Sous la rumeur de la ville, la trame d'une nouvelle télé-réalité se dessinait. En plein ciel. Scénario longuement travaillé. Diffusion improvisée. Le fuselage d'un avion planté dans le flanc de la tour nord. Une colonne de fumée s'élevait au-dessus du cratère nouvellement formé. Les gens criaient, hurlaient, couraient dans toutes les directions. La panique totale. Je voulus retourner à l'intérieur. « Poussez-vous! Il faut que je trouve mon père! »

Σ

Vous n'avez pas idée des cris dans la poussière. Plein le nez. Plein la gorge. Des débris tombaient du ciel. Des gens se lançaient du quatre-vingt-troisième étage. Par les fenêtres

fracassées. Des morts plein la rue. Des sirènes hurlaient à fendre l'air. Je dus puiser dans mes ressources insoupçonnées, comme vous le dites. Les mêmes qui surgissent lorsqu'on est survivant. D'un naufrage. D'un ouragan. L'horreur en direct. Rien à voir avec mes histoires de suicide qui n'intéressent personne.

Σ

Les mains sorties des poches, je courus droit devant. Dans le hall, je vis la peur. À l'état brut. Deux minutes avant, ces gens papotaient, inconscients du drame qui se jouait en haut. Mon visage était mouillé par la sueur et les larmes. Personne n'aurait pu distinguer entre les deux. Chacun gardait sa peine pour soi en courant le plus vite possible. En tenant dans ses mains le petit peu de ressources insoupçonnées qu'il avait trouvées au fin fond de lui. Les plus rapides bousculaient les plus lents. La loi de la jungle. Les peureux faisaient du sur-place. Aller à gauche ou à droite? S'écraser au sol ou dans un cadre de porte? Qu'avait-on appris dans nos cours de premiers soins? L'instinct de survie prit le dessus. Tous se mirent à converger dans la même direction. Sauve qui peut! Le plus difficile fut de me faufiler parmi la foule. Ces égoïstes qui fuyaient la scène au lieu de sauver les gens coincés à l'intérieur. Je n'avais même pas honte de penser ainsi. Je ne raisonnais plus. Je hurlais. « Sauvez mon père! Forcez-le à descendre du vingt-deuxième étage! » Les secours s'organisèrent rapidement. Exigeant que l'on quitte les lieux. Je m'entêtai. J'affrontai le troupeau qui descendait. On m'injuria. On me traita d'imbécile. De *mother fucker*. Ma mère revenait m'injurier jusqu'à New York! Rien ne pouvait m'arrêter. Sauf l'odeur. Et la

poussière. Et la fumée. Pour le reste, c'est le trou noir.

Σ

Je n'eus pas le choix d'appeler ma mère. Pour lui dire que je revenais. En rentrant à la maison, je me fis une soupe à l'alphabet. J'y ajoutai juste assez de voyelles et de consonnes pour écrire, *excuse-moi*. J'en apportai un bol à ma mère. Elle comprit que je regrettais de l'avoir frappée. Que la soupe servait à me faire pardonner. À son regard, je sus qu'elle attendait mes explications. Ma mère essuyait encore des larmes à longueur de journée. Je l'avisai qu'il valait mieux ne pas me poser de questions. Ni me chasser. Elle n'avait qu'à regarder la télévision. Pour comprendre. À mon air de chien battu, elle devina que je ne pouvais compter sur personne d'autre. J'avais beau être rebelle, j'étais moumoune. Dans l'état où je l'avais laissée, ma mère me faisait peur. Mais je n'avais aucun autre endroit où aller. Et elle pouvait encore être utile pour m'empêcher d'aller trop loin dans mes niaiseries. À défaut de l'aimer, je pouvais continuer à la haïr. Éprouver cette haine signifiait que j'étais encore en vie. Que je n'étais pas fait en bois comme le répétait mon père !

Σ

Cet hiver-là fut désolant. La neige, à la mi-décembre, aurait dû tomber à gros flocons. En 2001, rien que du vent. Je déambulais sans but. Me demandant si je retournerais chez ma mère, un jour. À Noël ? Ça ne valait pas le coup. Impossible d'oublier ce qui s'était passé. Faire la paix ? Jamais. Proposer une trêve de vingt-quatre heures ? Le temps de se souhaiter nos meilleurs vœux ? Je chassai l'idée. La souffrance que je découvrais dans la rue me

rendait plus misérable qu'avant. Je côtoyais les sans-abri. Leur misère ne m'aidait pas à me sentir mieux. On me jugeait. Mes traumatismes d'enfant-roi ne leur faisaient pas un pli au ventre. N'arrivaient pas à la cheville de leurs soucis. Un jour, un bénévole de *la Maison du Père* me fit comprendre que ce n'était pas l'endroit pour une thérapie. Il pouvait appeler un prêtre, pour moi. Un séjour là-dedans replace les pendules à l'heure. Heureusement. J'avais vendu ma montre pendant mes déboires, perdant ainsi tous mes repères.

Σ

Je décidai de téléphoner à ma mère. Cet appel aurait dû être fait la semaine précédente. Pour son anniversaire. Postée à côté de l'appareil, elle avait dû espérer mon coup de fil toute la soirée. Sauf pendant mon coma, je ne manquai jamais un anniversaire. Même avec quelques jours de retard. Gelé comme une balle ou me tordant les boyaux d'avoir trop bu. Je lui chantais toujours *Bonne fête la porte*. Ou en version anglaise : ***Knockin' on Heaven's Door***. Selon mon humeur du moment. Cette chanson, je la chantais mieux que Dylan. La première fois que je l'entendis, elle kidnappa mon cerveau. C'était dans le film *Pat Garrett et Billy le kid*. Pendant des jours et des jours, elle me revint en boucle. Jour et nuit. Ne voulait plus me sortir de la tête. Chanson poison ! Elle me rappelait à quel point j'étais seul. Comme *Billy le kid*. Je n'avais même pas un ami shérif pour me tirer dessus. À part ma mère.

Σ

Si au moins j'avais téléphoné. Je ne serais pas devant vous à répéter ma ritournelle.

« J'aurais donc dû. J'aurais donc dû ! » Comme d'habitude, des niaiseries auraient été faites sur son âge. Autour des rides qui creusaient son visage. Je l'entends encore se plaindre dans mes rêves. « Peux-tu croire, j'ai quarante ans ? Ce n'est plus jeune, jeune. Peux-tu croire, j'ai quarante et un ans, ce n'est plus jeune, jeune. Peux-tu croire, j'ai quarante-quatre ans, ce n'est plus jeune, jeune ! » Son décompte valait bien celui des moutons. Il avait le même effet sur mon sommeil. À un certain moment, ses pleurnicheries interrompaient notre conversation, m'arrachant le sempiternel compliment tant attendu. Du temps de mon père marin. « Aucune femme sur terre n'est plus séduisante que toi, maman. C'est vrai. » Je croisais aussitôt les doigts. Mon père m'avait appris à le dire quand j'étais petit. Ce jour-là, tout affairé à chercher mes copains dans les ruelles du Centre-Sud, je n'ai pas appelé ma mère. Sans calendrier, la vie est foutue. Chaque jour est le jour de la marmotte. Chaque minute est le prolongement de la minute précédente. Pure angoisse devant le délai d'une dose. Odeur insupportable des *piqueries*. Pire que le boudin noir de ma mère. Moins prenant que l'odeur imprégnée dans mes narines. Du sang. De la merde chiée de peur.

Σ

À ma dernière année de pensionnat, je composai une chanson pour l'anniversaire de ma mère. Sur l'air de *Ma chère France, c'est à ton tour...* ! Lorsqu'elle décrocha le téléphone, je la lui chantai très fort. « Aucune perruche/sur cet-te terre/n'est plus gonflée/que toi ma mère/aucune perruche/du haut des airs/n'est plus vivante/que toi ma mère ! » Elle faillit s'étrangler. Prétextant un lapsus *linguae*, je ne crus pas nécessaire de m'excuser. Cet acte

manqué par excellence n'était pas de bon ton. Il lui remémorait nos sorties d'autrefois en voilier. Quand nous étions encore une famille. Mon père badinait souvent avec les mots. La voile haute du mât d'artimon, la perruche, se hisse au-dessus d'une autre voile, le perroquet. Et elle s'en souvenait. Comparaison inadéquate, mais en temps normal, la métaphore lui aurait plu. Ma mère avait la repartie facile. Une tendance innée à rabaisser les hommes de son entourage. Mais à quarante-cinq ans, la ménopause s'installait. Ses mots d'esprit étaient tout emmêlés dans le grand sac fourre-tout contenant déjà le découragement, les insomnies, les bouffées de chaleur, le manque de concentration, les antidépresseurs. Ma mère eut toutes les misères du monde à articuler. Après le semblant de malaise, la réponse fusa : « Comme je peux voir, tu es toujours aussi gentil ! Garde donc ta salive pour justifier tes escapades auprès du directeur. Je ne te couvrirai pas. Si c'était pour te moquer de moi, tu aurais dû t'abstenir de téléphoner. Avoir su, je n'aurais pas répondu. Tu as un sacré culot, œil-de-pie. Au fond, tu ressembles de plus en plus à ton père en vieillissant. » Ma mère connaissait bien la loi du Talion : *Œil pour œil, dent pour dent*. L'œil-de-pie est l'ouverture pratiquée dans les bords d'une voile pour y passer un cordage ou une manille. J'étais le trou dans la perruche. La perforation qui traversait sa vie de part en part. Sans qu'elle puisse faire quoi que ce soit pour changer la donne. Contrairement à mon père, l'expert en voiles, je ne sus jamais comment harnacher la perruche correctement pour la soustraire à l'action du vent. Ma mère n'aimait pas être brusquée. Les bourrasques causées par la venue d'un enfant la déstabilisèrent complètement. Pour me racheter, je lui

murmurai : « Je t’embrasse quand même ». Je ne voulais pas mettre en péril mon argent de poche. « Eh bien, pas moi ! Je ne t’embrasse pas. Tu devrais apprendre à mieux t’excuser. Tu as gâché ma journée ! » La connaissant, sa mémoire lui ramena sans doute cette conversation pendant des jours. Pendant des mois. Ma mère était une femme rancunière. Je savais que les compliments d’occasion étaient faciles à offrir. Ils ne nécessitaient qu’un minimum d’effort. De pratique. Les sincères, eux, requéraient une prédisposition pour l’amour que je ne possédais pas. Que je n’avais plus. Pour elle, en tout cas.

Σ

Ma mère est morte dans la froideur de l’hiver. Qu’elle détestait presque autant que moi ! J’aimais l’hiver. Si vous voyez ce que je sous-entends. Elle a succombé à un deuxième infarctus. Quelques semaines après son anniversaire. Avait-elle des remords ? Était-ce à cause de mes excuses qui ne venaient pas ? À qui a-t-elle bien pu penser en attendant l’ambulance ? Croyait-elle que je reviendrais à la maison pour Pâques ? Préparait-elle une réplique à de nouvelles attaques de ma part ? Avait-elle trop frotté ses maudits parquets ?

Σ

Sa mort me surprit comme un court-circuit. La souffrance physique dura moins de trois minutes. Le cœur s’épuisa. À force de pomper l’air dans le vide. Il en fallut de peu pour la sauver. Pour prolonger ses derniers moments. C’était mieux ainsi. Tout sauf une lente agonie. Tout sauf un long passage de vie à trépas. Annoncé par un coma, usant les mots et la famille, anéantissant les espoirs de vacances à l’étranger.

Σ

Vous n'avez pas idée du soulagement que j'ai ressenti ce jour-là. Une sorte de légèreté. Une liberté retrouvée. En même temps, sa mort me hantait. J'aurais aimé lui parler une dernière fois. Avant que ses yeux en colère ne se ferment. Avant que ne s'imprime en moi la distance des années-lumière. Mais c'est toujours ainsi, il paraît. C'est dans l'après-coup que se produisent ces réflexions-là. À cause des regrets. Vous avez raison. J'avais aussi mes torts.

Σ

Contrairement à mes craintes, je n'eus pas à m'occuper des funérailles de ma mère. Sa mort était prévue. Les arrangements funéraires payés. La crémation et son urne en porcelaine de Limoges l'attendaient. Selon ma grand-mère, elle se savait condamnée. À cause de cette maladie cardiaque qui lui faisait avaler des tonnes de médicaments. Ma mère avait une aorte dysfonctionnelle. J'ignorais tout de sa santé. Seulement qu'elle se gavait d'antidépresseurs. Son cœur était le maillon faible selon le médecin. Ça, je le savais. J'aurais vidé ma tirelire pour lui en offrir un autre. Plus grand. Plus généreux. Un jour, pour faire une blague, mon père signa l'endos de mon dessin offert pour la Saint-Valentin. Il voulait faire un don d'organe.

Σ

Dans le silence et le recueillement du salon funéraire, je gardai les lèvres scellées. Les bras ballants à côté de l'urne, tel un orang-outan, je tentai de me remémorer à quel moment un rayon de lumière avait émané d'elle. Pour recharger mes batteries. Ma pile solaire était vide



depuis très longtemps. Pour survivre, je dus avoir recours au filage de l'imaginaire. Je vivais artificiellement, électriquement, chimiquement, électroniquement. Cette image me captiva pendant toute la cérémonie. Le pouvoir d'objectivité de cette trouvaille m'aida à recevoir les condoléances sans ramollir. Mon cœur n'existait pas. Il était objet. La charge ne tenait pas. Je me vis branché sur un bloc d'alimentation pour piles rechargeables. Regardant mes chaussures avec insistance. Essayant de deviner lequel de mes pieds était le positif? Je me demandai qui allait me fournir l'énergie nécessaire pour survivre. Pour ne pas sombrer dans l'inertie.

Σ

Je me suis toujours tenu en équilibre sur les rails de la mort. Les mâchoires contractées, le fiel au bord des lèvres. Je niais toute possibilité de réconciliation. Ne croyais qu'à l'évidence d'une confrontation. Un douloureux face à face. Ma mère est une morte dont il faut se méfier. Ma mère superpose son emprise aux strates de mémoire réservées à mon père. Plus la place vacante s'agrandit, plus elle ratisse large.

Σ

Je me demande si mon père aurait assisté aux funérailles. S'il n'avait pas été lui-même enfoui. Je ne crois pas. Il aurait trouvé plus important à faire, ne serait-ce que pour ne pas me voir! Grand-mère Rivière n'y était pas non plus. J'aurais dû la prévenir. Elle était douce. Ses mains aussi. J'aurais voulu la visiter plus souvent. La loi de ma mère l'interdisait. Elle détruisait tous les ponts qui mènent aux Rivière.

Σ

J'arrivai chez le notaire une demi-heure à l'avance. Pour passer le temps, je fis trois fois le tour du pâté de maisons. Depuis que j'avais vécu dans la rue, la vie m'apparaissait différemment. Le temps s'écoulait plus lentement. Les souvenirs s'accumulaient. Je découvrais enfin le monde. Par les défauts de sa topographie. Par le souvenir des histoires de mon père. Par les apparitions périodiques de ma mère. Par la magie de la couleur sur le visage des prostituées. Par l'invention de nouveaux contes de fées. Dans le plus récent, un ami faisait réapparaître mon père. Sur un bateau.

Σ

Un calendrier religieux décorait la salle d'attente. Une représentation de la dernière cène. Je pris une revue sur la table de coin. Une revue vieille de six ans. Je fis semblant de lire. Une revue à potins. Des recettes concoctées par des vedettes pour la Saint-Valentin. Un présentoir offrait des prospectus sur la nécessité de faire un testament. Le téléphone sonna souvent. Jamais plus d'un coup. La secrétaire accomplissait son travail à la perfection. Un spécimen rare. À mots feutrés, elle transmettait condoléances et informations cadastrales sur le même ton. Un robot. Une machine. Ma mère. Mon tour arriva. Grand-mère était déjà dans le bureau. Le notaire me sourit. Il remonta ses lunettes sur son front. Je ne savais plus où regarder. J'imaginai son troisième œil grossissant sous les loupes. Assis bien droit sur sa chaise de notable, il m'observa un long moment. Me transmit ses condoléances. Rabaissa ses bésicles. Entama enfin la lecture du testament. Je n'avais rien à redire. Il savait ce qu'il avait à faire. Grand-mère s'essuya les yeux. Ce qu'il récita n'avait aucune importance pour moi. J'aurais pu le lui répéter par cœur. Ma mère me transmettait ses menaces via son

testament. Elle me déshéritait tous les jours. Je n'aurais pas un sou. Niet. Nada. Cette litanie fit renaître en moi d'autres mauvais souvenirs. J'aurais préféré les oublier. À ma grande surprise, elle me légua tout. Sauf son chat. Pour faire plaisir à ma grand-mère, je lui laissai le matou. J'aurais pu contester ce legs. Il avait toujours couché avec moi depuis le départ de mon père. Mais qu'aurais-je fait d'un chat? Je n'avais aucune intention de me fixer. Dans un amendement récent, ma mère voulait que je lui fasse une place dans la maison. À l'urne, pas au chat. Pour ma grand-mère, c'était tout naturel. Je n'avais qu'à m'installer chez ma mère. Dans ses meubles. Dans le lieu d'où j'avais été évincé six mois plus tôt. L'idée ne me plaisait pas. J'acceptai la succession quand même. Le temps de liquider ses affaires. Personne ne fit allusion à mon père. On me conseilla de faire preuve de courage. Le Bon Dieu ne nous envoie que les épreuves qu'on mérite!

Σ

Le chat de ma mère avait un extrait de naissance. Il s'appelait Boris Vian. Né à Green Valley en Ontario. Heureusement, il n'écumait pas quand il était agité. J'aurais eu peur qu'il ait la rage. Lui aussi. Un jour, grand-mère Dubois m'apprit que ma mère et son écrivain fétiche avaient une chose en commun : la maladie de cœur. Une différence de taille toutefois : Boris Vian mourut étouffé par l'amour maternel. Ma mère mourut étranglée par son amour-propre. La propreté de cet amour-là! Stérilisation extrême. Aucun microbe ne pouvait s'accrocher à ses jupes. Après la cérémonie, Boris ne dormit pas de la nuit. Moi non plus. Quand il me renifla, il se mit à ronronner. Les chats aussi reconnaissent les odeurs. Quand je lui caressai la tête, il commença à baver sur mon bras. Après un temps, je

ne sus plus quoi faire de sa carcasse. Il était tellement lourd. Je crus qu'il s'était assoupi. Mais on ne sait jamais, avec les chats. S'ils dorment ou s'ils font semblant. Notre chat était un spécimen sacré d'Égypte, un abyssin. Ses ancêtres étaient vénérés pour leur rôle de protecteurs. Dans leur posture figée, statique, ils étaient capables de rivaliser avec une momie. Les abyssins hypnotisaient les incultes avant de se transformer en divinités. Grand-mère prétendit qu'autrefois le chat était la réincarnation d'une déesse ou d'une impératrice. J'eus un frisson à l'idée que ma mère puisse tenter un putsch. J'eus envie d'alerter tous les éleveurs de la région. J'eus l'idée d'interdire toute reproduction féline pendant deux ans. Le temps que ma mère se perde dans les limbes. À reculons, grand-mère accepta d'héberger son chat. Pour me rendre service. Le notaire avait pourtant dit que c'était la volonté d'une morte. Elle répliqua que c'était pareil pour l'urne. Je n'avais pas songé à cette logique implacable. Nous aurions pu faire un échange : une dernière volonté pour une autre ! Boris eut droit à un loft avec vue sur les sapins pleins d'oiseaux. J'héritai du bibelot.

Σ

Grand-mère me demanda de lui apporter un vêtement sale de ma mère. Pour l'odeur. Boris en aurait besoin au début. Combien d'heures, de jours ou de mois peut-on conserver une odeur ? La douche me fit du bien. Réduisant l'odeur dans mes narines. Cette odeur de poussière. De corps brûlés. De merde chiée de peur. À celles-là s'ajoutait l'odeur de ma mère. Indescriptible. Une espèce de moisissure. Une odeur de cave. La ferme. Les rats qui courent dans la noirceur. Elle savait pourtant que j'avais peur dans le noir. Le noir complet m'horrifiait. Mais pas que ça. Le couinement des souris aussi. Les toiles d'araignées en

plein visage. Un enfant seul, dans le noir pendant cent heures, c'est cruel. Chaque minute valait une journée. Ma mère était devenue folle à cause du départ de mon père. Cette maison de campagne au bout du monde ne rétablissait rien dans l'ordre des choses. Elle me prit en otage tout l'été. L'été, c'est bien pire pour les otages. L'hiver, les insectes sont gelés. Et l'odeur, figée par le froid.

Σ

Savez-vous ce que ça sent une porte de cave humide? Je ne sais pas pourquoi elle faisait ça. C'était ma mère après tout. Une cave, l'été, c'est bien plus humide que la mer salée qui m'est rentrée dans le nez quand j'ai failli me noyer. Sur le coup, ça a brûlé un peu. Après, j'ai toussé et papa m'a sorti de là. Mais l'odeur de cave s'est imprégnée dans mes narines d'enfant apeuré. Et mon papa n'était plus dans les parages pour me sauver quand je me débattais dans les fils d'araignées. Alors j'ai paniqué. À cause de l'humidité, c'était la crise d'asthme assurée. La maman fâchée m'a sorti de là en criant. Je gâchais sa journée pour m'amener à l'urgence. Le docteur a posé plusieurs questions auxquelles elle a répondu par des soupirs. Puisqu'il s'agissait de moi. De moi. L'enfant nain qui l'empêchait de dormir tellement il toussait. Je ne sais pas, je ne sais plus, si elle m'a aimé un peu.

Σ

Je ne pouvais pas croire que ma mère veuille s'installer chez moi! Pour m'empoisonner encore l'existence? À moins que son intention n'eût été de faire la paix une fois pour toutes? Inapte à déchiffrer son message, je rangeai l'urne dans le placard de la cuisine. À

côté du sac de biscuits. Sur la porte du garde-manger, je collai des bonshommes sourire. Et une charte pour m'aider à garder le poids santé que j'avais atteint avant mes dix-huit ans. Puis, je barricadai l'endroit. Ma mère était désormais une porte clouée. Elle ne s'ouvrirait plus pour venir hanter le méchant garçon que j'étais. J'y crus pour un temps. Sans m'avertir, grand-mère Dubois sonna chez moi quelques jours plus tard. Voyant la niche dans la cuisine, elle piqua toute une colère. Me traita de sans cœur. De pauvre con, d'imbécile. Je reconnus l'héritage génétique de ma mère dans les paroles de ma grand-mère. Cela n'avait aucun sens. Je ne pouvais pas me venger sur une morte. Encore moins sur des restes osseux transformés en cendres. Cette punition ne servait à rien. Sauf à me rendre encore plus amer. Sans compter que je n'osais plus manger de biscuits. Imperturbable, je lui ordonnai de sortir de ma maison. Elle récupéra son sac, me somma de ne plus entrer en contact avec elle. À moins de sortir l'urne de là. En claquant la porte, elle cria : « Essaie au moins de comprendre ta mère ! As-tu vu de quoi t'as l'air ? »

Σ

Ce soir-là, j'allai dans un bar du centre-ville. Je cherchais à m'étourdir. À ne pas réfléchir. Mon cellulaire sonna toute la soirée. Je ne répondis pas. La boîte à message était conçue pour ça. C'était grand-mère qui me priait de l'excuser. Elle voulait faire la paix. Le temps de comprendre ce qui m'arrivait. Je ne la rappelai pas. Ma vie m'appartenait. Personne ne me dira plus quoi faire. Encore moins avec ma mère morte.

Σ

Pour mes sept ans, mon père m'avait amené au *Musée canadien de la nature*. Quand j'y

retournai après les funérailles, tout m'apparut plus petit. J'avais grandi. Les ossements faisaient peur à l'enfant moumoune que j'étais. Mais après avoir vu le film *Parc Jurassique*, j'étais loin d'être pétrifié. La colonne vertébrale des dinosaures me rappela *La Ronde*. Une arcure en montagnes russes. Selon la guide bilingue, les os en disent long sur la posture de l'homme préhistorique, et sur la stature de l'animal qui l'a précédé. Aucun *homo sapiens* n'avait le dos arrondi de mon père alors qu'il se penchait au-dessus de sa décapotable. Les *Chasmosaurus irvinensis* à collerette n'avaient pas non plus le pied plat et fragile de ma mère. Aucun ne portait des talons aiguilles, sans orthèses, pour faire le beau. N'eût été la crémation, le squelette de ma mère aurait pu être exposé au musée. Ma mère était une sorte de mammoth. Un ancêtre du rat géant accouplé avec une taupe. Ses défenses proviendraient d'os d'animaux vivants. Pendant nos pires moments, je faillis lui défoncer le crâne avec mon poing. Une défense au milieu du front. Spécimen rare. En voie d'extinction. Je déposai mon sac au pied des fossiles. J'envisageais de verser les cendres au pied des dinosaures. Mais je craignis que ma mère ne se retrouve dans une cuve d'aspirateur. Qui sait vraiment où va ensuite la poussière d'aspirateur? Au même endroit que les déchets domestiques? Jetée dans le fleuve? Ajoutée aux mélanges de terreau pour plantes d'intérieur? Il valait mieux avoir ma mère à l'œil. L'urne ne me dérangeait pas vraiment. Mis à part le poids excédentaire dans mon sac à dos. Ma mère ne méritait pas d'être mélangée à la vie minérale, animale ou végétale. Pas encore. Son purgatoire n'était pas terminé.

Σ

En nettoyant la maison, je découvris quelques robes bien emballées dans du papier de soie. Ma mère les conservait au fond d'un coffre de cèdre. Elle avait de belles jambes. Du haut de ses talons aiguilles, elle avait un air de pute. Ses jupes étaient toujours trop courtes au goût de ma grand-mère. Trop excentriques pour les voisins. Mais à l'image des hommes qu'elle fréquentait. Ses blouses ne m'étaient d'aucune utilité. Même pour faire des guenilles. Je les vendis dans une friperie, versai l'argent à des œuvres de charité qui venaient en aide aux victimes de l'ouragan en Haïti. Les meubles et les accessoires de décoration subirent le même sort. Ma première idée fut de les offrir à ma grand-mère. Elle aurait sans doute refusé. Trop fière. Trop orgueilleuse pour accepter des trucs usagés. Même ceux de sa fille décédée. L'avenir me donna raison. Elle leva le nez sur des napperons griffés. Ils étaient tachés.

Σ

La maison fut vidée en un rien de temps. Je ne gardai que son petit calepin d'adresses. Et la grande enveloppe. Elle contenait les cartes de condoléances et les cartons de fleuristes. La préposée du salon funéraire me l'avait remise après les funérailles. Ces objets avaient un intérêt sociologique, sans plus. La plupart des couronnes de fleurs et des messages d'affection avaient été envoyés par des hommes. Des relations. Plus ou moins intimes. Étrangement, je ne ressentis aucune émotion. En lisant les nombreux témoignages de sympathie, j'eus envie de rire. *Tu as été mon seul amour. Jean Allard. Je t'aimerai toujours. Sylvain Deschênes. Tu étais la meilleure. Frank Bobin. Jamais je ne t'oublierai.*



*L.R.* Seule cette dernière note suscita un soupçon de questionnement. Provenait-elle de mon père ? C'était impossible. Il était mort et enterré sous les ruines. Ce devait être quelqu'un d'autre. S'il avait été vivant, je l'aurais su. Je ne pus m'empêcher d'aller vérifier dans le petit calepin. Sous la lettre R, aucun homonyme de Léon Rivière. N'étant pas curieux de nature, je déposai le tout au fond de mon sac à dos. C'était fini. J'avais assez perdu de temps à chercher mon père. Il était hors de question que je consacre une minute de plus à le retrouver. S'il voulait me voir, il n'avait qu'à me faire signe.

Σ

Vendre la maison fut un jeu d'enfant. Le montant complet fut versé à mon compte bancaire. À intérêts nuls. En attendant de savoir que faire d'une telle somme, je préférais avoir des liquidités. C'était plus facile pour en disposer. Inconsciemment, j'espérais un improbable signe de vie de mon père. Sans doute terré au fond d'un ranch aux États-Unis. Ou en fugue sur le *Et Dieu créa la mer*? En attente du versement de sa prime d'assurance décès. Il ne me sera donc d'aucuns secours, le moment venu, pour faire des placements ingénieux. Selon mon profil d'investisseur. Et tout le tralala. Il n'osera jamais sortir de l'ombre. Surtout s'il doit passer devant la justice du fils éploré. Ce serait encore pire que de rembourser l'assureur-vie. Parole de ma mère.

Σ

La veille de mon nouveau départ, je dormis dans la maison. J'avais déposé mon sac à dos au fond de la penderie. Avec les monstres encore cachés à l'intérieur. Pendant la nuit, j'entendis pleurer ma mère. Je fermai la porte à double tour, puis me rendormis aussitôt.

Comme un bébé. Sans devoir allumer la veilleuse.

Σ

Avant de partir pour l'aéroport, j'emballai l'urne dans du papier bulle et la déposai dans mon sac à dos. C'était ce que je pouvais faire de mieux pour le moment. Le voyage allait lui faire du bien. Sur la porcelaine de Limoges figurait une célèbre toile de Léonard de Vinci. Une reproduction de *La Vierge aux rochers*. Selon la version peinte entre 1503 et 1506. Une Madone, les yeux clos, entoure les épaules d'un bébé. Devant eux, un autre enfant et un ange les observent. Des larmes de tristesse coulent sur les joues de la Vierge. Dans le tableau original, point de larmes ! En regardant de plus près, je constatai que c'était une craquelure dans la faïence. Un défaut de fabrication. Cette reproduction était drôlement représentative de ma mère. On y croyait, à ses larmes ! Je n'en trouvai jamais une autre semblable.

Σ

Pour passer le temps, je me rendis au bout de l'île. Près des installations portuaires aménagées en bordure du fleuve. J'avais quelques heures à tuer avant de m'envoler vers la Grosse Pomme. Ma décision était prise. Fini le surplace. J'allais tenter de refaire ma vie. De devenir quelqu'un. Deux pêcheurs fumaient en silence, assis sur des seaux renversées. Papa n'aimait pas la pêche sur glace. Ça l'ennuyait. Il préférerait le tangage de la chaloupe. Et l'euphorie du voilier. Une autre sorte d'ivresse sans doute. Mon père était un cas. Assis sur un banc enneigé, je regardai les pêcheurs. On aurait dit des amis d'enfance. Ils s'échangeaient des leurres, s'offraient des cigarettes, faisaient des blagues. Ils avaient de la

chance. Je ne vécus jamais ce genre de relation d'amitié. Sauf avec mon père. Mon père d'avant.

Σ

Je pris mon temps pour me rendre à l'aéroport. Malgré le surpoids de mon sac à dos, je me sentis plus léger.

Σ

Non, je n'ai pas eu d'accident de voiture dans lequel ma mère était au volant. Ce serait trop facile. Je pourrais lui en inculquer la faute. Non, ce fauteuil roulant n'appartient pas à ma grand-mère. Non, je ne l'utilise pas en attendant qu'elle soit en mesure de sortir de son lit. Je pourrais ainsi le lui rendre. Cette situation temporaire ne dépend que de moi. Que de moi ! Par ma faute, par ma très grande faute. Ce sont les mots que ma mère auraient prononcés si elle avait eu du cœur. Oublions-la. Ma mère est un sujet ennuyeux. Tournons nos pensées et nos regards vers la place publique la plus populaire de la planète. Le rendez-vous de tous les médias. De tous les artistes réunis dans un seul souffle. Compatissons avec les victimes et les familles qui pleurent depuis un an. Déjà un an ! Je ne comprends ni l'anglais, ni l'arabe, ni le capitalisme, ni le Coran, ni le principe de démocratie. Encore moins le droit, la bourse et la loi de la jungle américaine. J'ai brisé des côtes. Avec mes poings. Légitime défense. On a voulu me voler mon sac à dos, à coup de batte de baseball dans les rotules. Vous croyez que j'ai eu de la chance. Mon cul ! C'est le gros qui en a eu en me mettant à genoux. Je l'aurais tué. En plus d'avoir fracassé *La Vierge aux Rochers* que je traînais dans mon sac depuis six mois, il m'a fait manger de la poussière. J'ai

reconnu l'odeur. Du sang. De la merde chiée de peur. Vous n'avez pas idée de l'odeur imprégnée dans le sol du *Ground Zero*. Aucune pluie ni aucune tempête de neige ne laveront cette odeur. Même les chiens qui passent par là retiennent leur souffle et vont pisser plus loin.

Σ

Le docteur dit que je pourrai sortir bientôt. Mon visa est échu. On ne veut plus de moi ici. Je ne retrouverai jamais mon père. Qui voudrait d'une moumoune semblable *anyway*? Pas foutu de me défendre comme du monde. Des côtes fêlées pour le gros alors que mes jambes moisissent dans des tubes de plâtre depuis deux semaines. Pourquoi ne pas retrouver ma grand-mère Rivière? Elle sait peut-être quelque chose. J'aurais dû y penser avant! Elle n'a pas pu me donner de nouvelles. J'étais un sans-abri.

Σ

L'adrénaline me tint réveillé toute la nuit. Je me disais que si mon père était mort dans les ruines, grand-mère dut être la première à l'apprendre. S'ils retrouvèrent son corps, évidemment. Mon voisin de chambre fixait le téléviseur. Muet. Je demandai à changer de canal. À la télé française, on transmettait des courses de voiliers dans les mers du Sud. Mon pouls s'accéléra. Une idée germa. M'acheter un bateau! Faire le tour du monde en solitaire. Si des jeunes filles le faisaient, avant d'être majeures, je pouvais relever ce défi, moi aussi.

Σ

Je devenais de plus en plus habile en fauteuil roulant. Mes bras prenaient du volume. Mes

jambes en regagnaient. L'agent de bord m'aida à m'installer dans mon siège. Grand-mère Rivière était contente de m'entendre. Elle n'avait pas de nouveau. Déçu, j'acceptai quand même son offre. Elle m'attendrait à l'aéroport Trudeau.

Σ

Si mon père avait été un voilier, je l'aurais ramené au port. Sain et sauf. Voiles en berne. Moteur à régime réduit. Le temps de savourer sa présence sous mes pieds. De refaire le plein de père-marin. Mais sa coque était brisée depuis longtemps. Il dut se noyer. Dans l'argent. Dans les bonis. Dans les voiles d'une autre femme. Si mon père avait été un vrai capitaine, il aurait vu venir la tempête. Il aurait mis l'ancre et n'aurait pas bougé, le temps que ça passe. Si mon père était encore vivant, il voudrait être sur son voilier : *Et Dieu créa la mer*. Et si je cherchais le bateau ? Dans toutes les marinas. Dans les petites annonces. Je retrouverais peut-être l'odeur du capitaine. J'en remplirais mes poumons, mes narines pour enfin effacer l'autre. Vous n'avez pas idée de l'odeur. Encore aujourd'hui. Dans la noirceur.

## **Deuxième partie :**

*Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus  
emportés par le temps de l'écriture*

## Introduction

De nos jours, ériger un monument à la mémoire des disparus emportés par le temps de l'écriture trahit sans conteste notre allégeance à la critique génétique, notre nostalgie du manuscrit ainsi que notre rapport à la mort et aux ruines. Écrire un essai dans le but de perpétuer le souvenir des vestiges de l'écriture laissés par l'écrivain dans son atelier renforce non pas le lien hiérarchique, mais le lien de généalogie qui existe entre le brouillon « enterré » et l'œuvre publiée. Exhumer le contenu des archives, et plus particulièrement les textes de travail et les documents littéraires de l'auteur, pour analyser les constituants essentiels de son ADN, est loin d'être un sacrilège. Au contraire. Puisque les archives renferment le support matériel de l'héritage de l'œuvre, les preuves scripturales tangibles de la présence de l'écrivain devant sa création, donc les « ruines » de sa mémoire, elles méritent que soit commémorée leur matérialité. Et pourquoi ne pas en profiter pour célébrer l'essence même de leur originalité, leur aura de mystère ainsi que leur charge symbolique de ruines vouées à la disparition?

Nous savons que ruines et mémoire suscitent un engouement et une fascination accrue depuis plusieurs siècles : « Car si les ruines sont belles, elles sont aussi des cimetières. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la fascination pour les ruines tire son origine d'un double choc : la découverte d'Herculanum (1738), puis de Pompéi (1748), et le tremblement de terre de Lisbonne (1755) au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. C'est donc au cœur du

Siècle des Lumières que naît ce nouveau regard porteur d'ombre, d'angoisse et de mort<sup>1</sup>. » Cette fascination pour les ruines, en tant qu'objet archéologique paradoxal, à la fois investi et désinvesti de symboles<sup>2</sup>, nous offre un point de vue intéressant pour établir un parallèle entre ruines et archives comme lieu d'inscription et de transfiguration du temps et de la mémoire. Cependant, compte tenu du rapport que notre époque entretient avec le temps et l'espace, parler aujourd'hui d'un « imaginaire de la ruine » peut paraître anachronique et inactuel. Et comme le disait Nietzsche :

[T]out peuple a besoin, selon ses buts, ses forces, ses manques, de posséder une certaine connaissance du passé, tantôt sous forme d'histoire monumentale, tantôt sous forme d'histoire traditionaliste, tantôt sous forme d'histoire critique. Mais ce besoin d'histoire n'est pas celui d'une nuée de purs penseurs qui ne font qu'assister en spectateurs à la vie [...]; il est au contraire toujours orienté vers la vie, et se trouve donc toujours dirigé et dominé par celle-ci<sup>3</sup>.

Or, puisque l'investigation des « ruines » se situe autant du côté de la vie (ce qui reste) que de la mort (ce qui n'est plus), au carrefour de nombreuses disciplines des sciences humaines dont l'histoire, la philosophie, la psychanalyse, « l'archéologie et la pratique des "fouilles" [...], mais aussi les analyses esthétiques, la littérature et la poésie<sup>4</sup> », cet angle

---

<sup>1</sup> Valérie-Angélique Deshoulières et Pascal Vacher, *La mémoire en ruines : Le modèle archéologique dans l'imaginaire moderne et contemporain*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, CRLMC (Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines), 2000, p.181.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 11.

<sup>3</sup> Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles I et II*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, p. 114.

<sup>4</sup> Sophie Lacroix, *Ce que nous disent les ruines : La fonction critique des ruines*, préface d'Éliane Escoubas, Paris, L'Harmattan, 2007, p.9.



d'attaque ouvre de multiples possibilités pour notre recherche réflexive sur la génétique textuelle.

De tout temps, les ruines ont mis en jeu, dans une diachronie et une synchronie, la vision des hommes, des sociétés, des États, bref de l'ensemble des civilisations qui nous ont précédés; vision qui nous interpelle encore par son rapport à l'existence humaine en général. De la même manière, la critique génétique explore les archives littéraires qui témoignent de la vision de l'auteur à un moment précis de son histoire, pendant l'acte créateur. En littérature et en poésie, les ruines symbolisent la destruction physique, la déchéance morale ou la crise financière, phénomènes qui, en général, sont causés par le passage du temps, les catastrophes naturelles, la « colère de Dieu » ou la manipulation de l'homme.

Lorsque découvertes sous les jardins ou dans les souterrains des villes reconstruites, les ruines font jaillir le passé, la matière, la présence d'une vie historique qui n'est plus. Cependant, parmi la panoplie d'exemples, seules les empreintes ruiformes de l'écriture laissées dans les « manuscrits modernes <sup>5</sup> » nous intéressent et seront la cible de notre questionnement. En effet, en tant que métonymie d'un passé qui laisse des traces<sup>6</sup>, les ruines de l'écriture permettent, même partiellement, un recollage de la mémoire auctoriale,

---

<sup>5</sup> Almuth Grésillon, *Éléments de critique génétique : Lire les manuscrits modernes*, Paris, PUF, 1994, p.244. Manuscrit moderne : terme réservé aux manuscrits qui font partie d'une genèse textuelle attestée par plusieurs témoins successifs et qui manifestent le travail d'écriture d'un auteur; à la différence du manuscrit ancien, qui avait, comme le livre moderne, pour fonction d'assurer la circulation des textes, le manuscrit moderne est un écrit-pour-soi.

<sup>6</sup> Michel Contat et Daniel Ferrer (dir.), *Pourquoi la critique génétique ? Méthode, théories*, Paris, CNRS Éditions, 1998, p. 18.

historique et culturelle. « "Un poète, dit René Char, doit laisser des traces de son passage, non des preuves. Seules les traces font rêver<sup>7</sup>." »

Dans le volet création de notre mémoire, les ruines ont été mises en abyme pour démontrer leur lien de contiguïté avec l'absence, l'empreinte, la mémoire et la mort. Leur aspect ruiforme rappelle le fragment et permet d'appuyer l'esthétique formelle recherchée pour le récit poétique. L'écriture n'est-elle pas la forme mortifiée de la mémoire? Dans la présente section intitulée *Approche génétique : un monument à la mémoire des disparus emportés par le temps de l'écriture*, notre réflexion portera sur l'imaginaire des ruines en lien avec les archives littéraires. Par conséquent, il sera question d'empreintes et de ruines, de mémoire et d'archives. Mais pas n'importe quelle empreinte ni n'importe quelle ruine. Pas n'importe quelle mémoire ni n'importe quelle archive. Dispensatrice d'identité précise, l'empreinte se distingue par la pulpe des doigts propre à chaque individu. Révélatrice de symptômes, elle s'imprime dans les replis de la mémoire et agit sur la plasticité du cerveau. Laisée dans les brouillons de l'écrivain, l'empreinte singularise le processus d'écriture et témoigne de la création de l'œuvre. Et, à l'image des ruines enfouies sous la végétation, elle ne demande qu'à être révélée. D'ailleurs, lorsque l'empreinte de l'écrivain contenue dans ses archives est mise en valeur, nous pouvons écouter le murmure du passé.

Or, en partant du postulat que les manuscrits modernes contiennent non seulement les « ruines » de l'écriture, mais les traces d'une vie, nous émettons l'hypothèse que l'évolution rapide des technologies de l'information déplacera l'objet d'étude de la critique

---

<sup>7</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 15.

génétiq ue, et ce, pour deux raisons paradoxales. D'une part, la performance nouvelle des outils de traitement de texte fera disparaître la trace, l'origine. D'autre part, l'espace-temps de la création, de plus en plus lié au monde virtuel et accessible sur l'Internet, changera notre rapport à la conservation de la mémoire, donc à l'archive. Pour en faire la démonstration, notre essai se divisera en trois parties. Dans un premier temps, nous nous attarderons à l'objet d'étude de la critique génétique, le manuscrit moderne, dans son aspect « ruiné » de la mémoire. Ensuite, nous traiterons du concept d'archive depuis l'invention de la psychanalyse et les découvertes des archives de Freud. Finalement, nous poserons la question de la conservation de cette mémoire individuelle et collective dans un monde où les nouveautés technologiques et la surabondance d'information rendent toute écriture instantanément disponible et immédiatement vouée à la destruction.

## **1. Manuscrit moderne et ruines de la mémoire**

Nous savons que c'est par le biais des archives que nous accédons à l'atelier de l'écrivain qui lègue, gratuitement ou contre rémunération, ses boîtes de documents à l'une ou l'autre des différentes institutions publiques, par exemple à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), à Bibliothèque et Archives du Canada (BAC) ou à la Bibliothèque nationale de France (BNF). Par la suite, les archivistes constituent un Fonds d'écrivain et attribuent une cote de classement pour faciliter le repérage et la recherche. Ceux-ci sont les premiers témoins de l'existence de ces « coffres aux trésors » et aussi les

plus aptes à dresser une typologie de base, ne serait-ce que pour résumer très brièvement le contenu des cartons. Le débroussaillage des archivistes aide les chercheurs à s'y retrouver; sans compter que ce travail préliminaire est essentiel à la mise en place d'un projet de numérisation du Fonds d'archives.

Nous ne sommes pas sans savoir que, depuis l'avènement de l'informatique et de l'Internet, l'objet d'étude de la critique génétique est menacé. Pour cette raison, une réflexion sur l'éventuelle disparition de la trace manuscrite s'imposait, car reconstituer la genèse d'un texte nous oblige à réfléchir non seulement aux problématiques liées à la création et à la mémoire, mais aussi à la présence de traces, de preuves d'une existence derrière l'écriture. Mais qu'entend-on par « trace »? Dans ses différentes acceptions du terme, la trace signifie une empreinte, une marque perceptible sur un être vivant ou un objet. Son inscription matérielle dans la réalité, aussi petite soit-elle, rend compte d'une présence, d'une parcelle de vie. Elle est la preuve du passage de quelqu'un, mais elle révèle surtout que « quelque chose a existé<sup>8</sup> ». Bien évidemment, il s'agit de la singularité de la trace, de son authenticité et non de la *mimesis* liée à sa représentation sur l'imprimé. Et pour les amoureux de l'archive comme Arlette Farge : « Il s'agit, bien sûr, de ce surplus de vie qui inonde l'archive et provoque le lecteur dans ce qu'il a de plus intime. L'archive est excès de sens, là où celui qui la lit ressent de la beauté, de la stupeur et une certaine secousse affective<sup>9</sup>. »

---

<sup>8</sup> Grand Robert de la langue française : <http://gr.bvdep.com/version-1/gr.asp>, site consulté le 8 mars 2011.

<sup>9</sup> Arlette Farge, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle », 1989, p. 42.

D'ailleurs, les vestiges de l'Histoire conservés au sein des archives mondiales (collections privées ou nationales) en témoignent : depuis les grandes guerres et les camps de la mort, le chercheur contemporain ne peut nier que la fouille des ruines « nous met en demeure de parcourir les sites du passé avec une conscience du présent déchirée, trouée, fragmentée, à recomposer infiniment. C'est pourquoi l'analyste se substitue parfois à l'archéologue dans cette entreprise de refondation de la subjectivité, toujours lacunaire, qu'est devenue l'exploration archéologique<sup>10</sup> ». De même, les trouvailles fragmentaires résultant de la fouille archivistique des fonds littéraires permettent de « fantasmer » une histoire, voire un devenir du texte différent de l'œuvre publiée. C'est dans l'avant-texte qu'est édifiée l'architecture intertextuelle et diégétique de l'œuvre; et dans les archives que l'on découvre les influences littéraires, les notes de régie et la mémoire scripturale de l'auteur, en tant que générateurs de littérature.

Dans une récente étude des archives et des carnets d'écrivains de Francis Ponge, Jacques Brault et Hubert Aquin, Jacinthe Martel résume bien l'aventure qui attend le chercheur :

Rarement rangés dans des dossiers bien classés et clairement identifiés, les documents et matériaux qui composent les archives des écrivains exigent un travail patient et solitaire de déchiffrement, d'inventaire, de copie et d'analyse qui peut sembler rébarbatif à première vue, mais qui seul peut conduire à la mise au jour des documents, des outils, des procédés et des pratiques qui alimentent et ponctuent la recherche d'un écrivain et qui, surtout, permettent d'aborder autrement ses œuvres : "Il

---

<sup>10</sup> Deshoulières et Vacher, *op. cit.*, p. 9.

n'est pas d'objet plus profond, plus mystérieux, plus fécond, plus ténébreux, plus éblouissant" que les archives des écrivains<sup>11</sup>.

D'ailleurs, le dossier génétique du texte, constitué à partir des feuillets et autres brouillons du texte, « montre comment le vécu, le réel, le biographique, ont profondément partie liée avec l'écriture de l'œuvre et comment, par approximations infinitésimales et au prix de conflits cruciaux, le moi réel peut se métamorphoser en narrateur de fiction<sup>12</sup> ». Tous ces papiers, ces supports matériels divers, portent les traces d'une vie, d'un « temps de l'écriture » qui cherche, permute, déplace, copie, colle : une énonciation en perpétuelle mutation nécessairement soumise à l'inconscient et à la mémoire. Les ratures et autres formes de correction « délimitent une fracture, une faille, marquent un avant et un après<sup>13</sup> » dans la logique, dans la compréhension d'un monde possible.

De ce fait, le manuscrit moderne devient un espace privilégié pour étudier non seulement la genèse de l'œuvre, mais aussi celle de l'écrivain ancré dans le « lieu de conflits énonciatifs<sup>14</sup> ». Et, à l'instar des ruines en archéologie, le brouillon représente l'instrument privilégié pour donner prise à l'existence de l'écrivain dans son texte. De plus, les différents états ou variantes de l'œuvre permettent au chercheur d'explorer la question spatio-temporelle de l'inscription matérielle des brouillons dans le processus créateur.

---

<sup>11</sup> Jacinthe Martel, « *Une fenêtre éclairée d'une chandelle* » : *Archives et carnets d'écrivains*, Québec, Éditions Nota bene, 2007, p. 14.

<sup>12</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 22.

<sup>13</sup> Daniel Oster, « Littérature – Fragment » dans *Encyclopedia Universalis*, consulté le 2009-11-01, p. 3 <http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=85348&nref=C098002>.

<sup>14</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 23.

Depuis le milieu du vingtième siècle, la critique génétique s'est avérée l'une des branches les plus actives des études littéraires. En France et partout dans le monde, des chercheurs comme Pierre-Marc de Biasi, Louis Hay ou Almuth Grésillon ont effectué de nombreuses études génétiques, notamment sur l'œuvre de Flaubert, sur la production de Heinrich Heine, de Valéry, sur la poésie de Ponge, de Supervielle, ainsi que sur les manuscrits d'*À la recherche du temps perdu* de Proust, etc. Plus près de nous, depuis les années quatre-vingt-dix, de nouvelles études de genèse ont vu le jour au Québec. Outre l'ouvrage de Jacinthe Martel cité précédemment sur Ponge, Brault et Aquin, les archives de Gaston Miron ont également fait l'objet de fouilles approfondies. De même, des études effectuées par Marcel Olscamp sur les inédits de Jacques Ferron ont donné lieu aux « Cahiers Jacques Ferron ». À l'Université de Sherbrooke, le centre de documentation Anne-Hébert contient notamment la bibliothèque personnelle de l'auteure. Une équipe de neuf chercheurs (es) participe activement au projet « Anne Hébert : l'édition critique », lequel bénéficie d'une subvention du CRSH afin de « promouvoir la recherche et les études sur [son] œuvre<sup>15</sup> ». Rappelons également que les manuscrits et tapuscrits du Fonds Anne Hébert sont conservés au Service des archives de l'Université.

Dans le but de partager leur passion commune, de nombreux chercheurs ont mis de l'avant des projets de numérisation des manuscrits modernes. Ces initiatives ont permis la fondation de sites internet spécialisés visant à offrir aux spécialistes internationaux un accès direct aux manuscrits numérisés des plus prestigieux écrivains. En France, l'Institut des

---

<sup>15</sup> Site internet du Centre Anne-Hébert, consulté le 2010-09-30 : <http://www.usherbrooke.ca/centreanne-hebert/>

textes et des manuscrits modernes (l'ITEM) regroupe des généticiens de partout dans le monde. Ce site fondé par Pierre-Marc de Biasi dispose d'« espaces virtuels » qui se veulent un laboratoire entièrement consacré à l'étude des manuscrits d'écrivains dans le but d'« élucider les processus de la genèse<sup>16</sup>».

Plus près de nous, il y a eu le projet québécois d'Initiative interuniversitaire de Recherche sur les Manuscrits et les Archives littéraires (IRMA), institué à l'Université du Québec à Montréal, en collaboration avec des chercheurs de l'Université de Montréal, de Laval et d'Ottawa (maintenant intégré au CRILCQ<sup>17</sup>). Bien que moins actif depuis 2006, il se veut une plateforme pour « réfléchir en commun à la façon dont les travaux sur l'archive infléchissent la structuration du champ des études littéraires au Québec<sup>18</sup>». De même, le groupe de recherche sur Gabrielle Roy [GR2], fondé par le département de langue et littérature françaises de l'Université McGill, en collaboration avec le département d'études françaises de l'Université Concordia, agrandit la communauté virtuelle autour de l'œuvre de cette écrivaine majeure. Son mandat vise à favoriser de nouvelles lectures et une réflexion d'ordre génétique à partir d'inédits rendus disponibles sur le site<sup>19</sup>.

Aussi, une subvention de la Faculté des lettres de l'Université Laval a permis de concevoir une banque de données intégrant le travail de compilation de la bibliothèque de Gaston Miron à partir de ses archives. Cet instrument de recherche, disponible en ligne via

---

<sup>16</sup> Site internet de l'ITEM, consulté le 2010-09-30 : <http://www.item.ens.fr/>

<sup>17</sup> CRILCQ : centre de recherche interuniversitaire sur la littérature et la culture québécoises, <http://www.crilcq.org>

<sup>18</sup> Site internet d'IRMA, consulté le 2010-09-30 : [www.unites.ugam.ca/irma/description.html](http://www.unites.ugam.ca/irma/description.html)

<sup>19</sup> Site internet du département de langue et littérature françaises de l'Université McGill, consulté le 2010-09-30 : <http://gabrielle-roy.mcgill.ca/electronique.htm>



l'Internet, offre des possibilités uniques que ne peuvent fournir les supports traditionnels : « On peut interroger la banque, croiser certaines données, établir des courbes selon des méthodes statistiques et recueillir ainsi de précieux renseignements non seulement sur les lectures de Gaston Miron, mais également, par l'analyse par exemple du corpus de livres dédiés, sur ses relations littéraires et sur la position qu'il occupait dans le champ littéraire québécois, et francophone<sup>20</sup>. » De même, la bibliothèque d'Anne Hébert, conservée au Centre Anne-Hébert de l'Université de Sherbrooke, a fait l'objet d'inventaires et d'études ces dernières années. Cependant, malgré tout l'engouement pour les études de genèse et la prépondérance des moyens techniques mis à la disposition des chercheurs, il est important de rappeler qu'à l'ère du virtuel, la mémoire du « texte » n'a jamais été aussi menacée.

Il ne saurait faire de doute que le manuscrit moderne est porteur d'un bon nombre d'informations attestant de la fabrication du texte publié : les ratures, les notes, les collages et les diverses formes de correction, témoignant du processus itératif de toute écriture, sont des preuves réelles du travail d'hésitation et de réflexion de l'auteur pendant le jaillissement de l'étincelle créatrice. À titre d'exemple, c'est grâce aux brouillons d'Apollinaire que les chercheurs ont pu découvrir le procédé que celui-ci emploie pour transformer un de ses poèmes lorsqu' « il passe du "je" au "tu" <sup>21</sup> ». Mais qu'en est-il du

---

<sup>20</sup> <http://www.crilcq.org/documentation/biblio-miron/inventaire.asp> consulté le 2011-03-14, p.2

<sup>21</sup> Christiane Lahaie et Nathalie Watteyne (dir.), *Lecture et écriture : une dynamique : objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, p. 22.

processus créateur de l'écrivain contemporain? Les chercheurs de demain seront-ils en mesure d'effectuer un tel repérage?

Si reconstituer la genèse d'une œuvre littéraire signifie rendre compte de sa naissance et de son devenir en prenant à témoin les premières traces scripturales, les jeux de mutation, de déplacement et de transformation qui constituent le manuscrit, et ce, jusqu'à sa forme finale attestée par la publication<sup>22</sup>, devons-nous conclure qu'avec l'avènement de l'informatique nous perdrons la trace du processus créateur? La réponse à cette question relève de l'aporie. En effet, si le but du généticien est de dérouler le film de la création, à savoir mettre à profit chaque geste d'écriture qui témoigne de la stratégie scripturale de l'auteur, les logiciels existants permettent déjà d'en effectuer le repérage. Toutefois, qu'est-il possible de dégager, dans une perspective d'analyse génétique, des mégaoctets de caractères sauvegardés sur support électronique? Quelle interprétation peut faire l'analyste, des données brutes ou savamment séquencées, des statistiques de *traçabilité*<sup>23</sup> du texte? Bien sûr, les spécialistes de bureautique feront miroiter l'abondance de données faisant état de chaque modification apportée au texte, dans un ordre chronologique garanti. Ces informations, offertes à partir des menus du logiciel de traitement de texte, facilitent le travail de repérage des opérations de réécriture. Bien que ces fonctionnalités soient très pratiques, évitant ainsi la manipulation de feuillets imprimés, un questionnement subsiste. Face à un texte d'archives traité entièrement par ordinateur, pouvons-nous sentir, selon la

---

<sup>22</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 15 & p.244.

<sup>23</sup> L'anglicisme employé ici de façon ironique renvoie à la spécialité offrant la « [p]ossibilité d'identifier l'origine et de reconstituer le parcours d'un produit, depuis sa production jusqu'à sa diffusion. | La

conception benjaminienne, « l'aura de la chose » au temps de l'écriture, et voir en la chose archivée, ruinée, « l'unique apparition d'une réalité lointaine<sup>24</sup>»?

## 2. Archives et mémoire depuis les découvertes de Freud

Historiquement, les archives rassemblaient la totalité des documents résultant de l'activité d'une institution ou d'une personne physique ou morale, notamment les documents judiciaires et économiques. Au XIII<sup>e</sup> siècle, à l'époque carolingienne, il s'agissait de parchemins; pendant l'Antiquité, on conservait les tablettes de cire. Par ailleurs, les écorces de bouleau, les papyrus du monde antique et du haut Moyen Âge, ainsi que les tablettes d'argile des civilisations plus anciennes de l'Orient constituent, encore aujourd'hui, des archives précieuses sous haute surveillance. À elles seules, ces archives composent des réservoirs phénoménaux de chronologie et de traces laissées par les civilisations qui nous ont précédés. Malgré cela, ces vestiges ne représentent que partiellement la mémoire collective ou individuelle. Et, à l'image des ruines, ils ne laissent entrevoir que des fragments minuscules, des traces nécessairement incomplètes d'une vie, d'un passé disparu.

Notre existence quotidienne (et celle des écrivains n'y fait pas exception) est faite de phénomènes concrets : des personnes, des animaux, des événements datés, des rendez-vous

---

traçabilité de la viande bovine. | « [...] les systèmes assurant l'identification et la traçabilité des animaux. <http://gr.bvdep.com/version-1/gr.asp>. Site du Grand Robert de la langue française consulté le 8 mars 2011.

<sup>24</sup> Walter Benjamin cité par Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 2000, p.233.

qui comblent les vingt-quatre heures écoulées dans chaque journée. Mais notre vie comporte également des phénomènes plus intangibles tels que les émotions, les pensées, les concepts avec lesquels nous jonglons. Ce sont les données, le contenu de notre existence : ce qui transcende l'écriture et les carnets d'écrivains. Rappelons pour mémoire que la critique génétique privilégie d'abord l'endogenèse en s'attardant au processus de réécriture (ratures, biffures et tout travail effectué sur le texte), mais qu'elle intègre également l'exogenèse, c'est-à-dire tout ce qui a joué un rôle en amont de la rédaction de l'œuvre, pendant sa conception (faits divers, carnets, dessins, liste de lectures, etc.) lors de l'interprétation de l'œuvre<sup>25</sup>.

Selon Jacinthe Martel : « Les archives épistolaires de Ponge révèlent que la lettre est un lieu d'exploration scripturale dont la fécondité est indéniable sur les plans esthétique ou génétique; copies et brouillons de lettres ressortissent de la même dynamique de l'invention que l'écriture poétique; à l'instantané de la lettre, l'écrivain oppose ainsi le travail acharné des réécritures<sup>26</sup>. » Cependant, pour la plupart des auteurs, ce processus n'est pas aussi clairement établi. Par exemple, et contrairement à Ponge, « [l]es archives d'Aquin sont pour ainsi dire à l'image de cet unique et ambitieux projet esthétique amorcé dès le début des années 1960, mais dont il ne reste, outre quelques romans publiés, que des débris, des résidus, voire des ruines<sup>27</sup> ».

À l'instar des archives d'Aquin, les archives québécoises sont loin d'être florissantes. À partir d'informations recueillies lors d'un recensement des archivistes de BANQ, il appert

---

<sup>25</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 25.

<sup>26</sup> Jacinthe Martel, « Une fenêtre éclairée d'une chandelle » : *Archives et carnets d'écrivains*, *op. cit.*, p. 11.

que « les archives antérieures au XX<sup>e</sup> siècle sont rares; [et que] la constitution d'un patrimoine littéraire riche et varié repose donc, en partie du moins, sur la sauvegarde des archives des écrivains contemporains<sup>28</sup> ». Cependant, face à l'archive, les écrivains ne sont pas tous égaux. « Chez Brault et Aquin, la pratique des archives est plus sélective; à la rareté des ratures caractéristique des manuscrits de Ponge qui préfère tout réécrire plutôt que de saturer une page de corrections, s'oppose ainsi chez Brault une certaine pudeur, car le poète biffe définitivement les mots et fragments rejetés ou encore il détruit les textes qui ont été repris ou mis au net<sup>29</sup>. »

D'ailleurs, Jacques Brault se plaisait à comparer son travail d'écriture à celui de l'apprenti<sup>30</sup>. Or, c'est précisément ce « travail de l'apprenti que le chercheur tente de saisir en étudiant les feuillets épars, les notes, les listes, les cahiers et les carnets, sortes d'ateliers en miniature ou de "milieu vital de création" (Nepveu); [...] c'est au "frémissement de l'écriture" (Brault, 1989 : 233) que les archives, parcourues sous divers angles et selon des visées différentes, donnent accès<sup>31</sup> ». Pour y arriver, les chercheurs ne sauraient faire l'économie de ces traces « périphériques » d'une vie consacrée à la littérature. À cet égard, l'étude de genèse des œuvres d'Alain Grandbois est exemplaire. Elle révèle que si cet écrivain

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 10.

<sup>28</sup> Jacinthe Martel, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains : Politiques et usages du patrimoine*, Québec, Éditions Nota bene, coll. «Convergences », 2008, p. 22.

<sup>29</sup> Jacinthe Martel, « *Une fenêtre éclairée d'une chandelle* » : *Archives et carnets d'écrivains*, *op. cit.*, p.10.

<sup>30</sup> Jacinthe Martel, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains : Politiques et usages du patrimoine*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 21.

peut être considéré, à juste titre, comme le grand artisan de la modernité québécoise, c'est parce que ses séjours et voyages à l'étranger lui ont permis de bien assimiler la culture européenne de l'époque. On ne peut bien comprendre l'apport de Grandbois dans cette perspective que si on considère tout le bagage culturel qu'il rapporte d'Europe où, de 1925 à 1939, il a fréquenté tous les artistes qui ont marqué la 1<sup>ère</sup> moitié du siècle et surtout de nombreux écrivains Supervielle, Morand, Cendrars qui ont influencé sa propre œuvre davantage, sans doute, que les paysages du monde qu'il a parcouru<sup>32</sup>.

C'est donc au sein de ces laboratoires remplis de notes éparses, de journaux intimes et de manuscrits, tous des témoins privilégiés de l'idée en germination, de l'embryon qui se développe, que le généticien poursuit ses recherches. L'exploration des archives littéraires conduit aux empreintes qui renseignent sur le travail d'écriture et de réécriture, mais c'est aussi à cet endroit que se croisent le biographique et le littéraire. Par l'étude, entre autres, des carnets et de la correspondance, le chercheur peut identifier les influences subies et, en parallèle, procéder à l'examen systématique des corpus repérés qui, une fois appuyés sur des concordances scripturales, peuvent mettre en lumière des procédés jusque-là négligés.

Aussi, à cause de son processus itératif, l'acte créateur laisse derrière lui des vestiges, des strates de mémoire, des fragments et des résidus endeuillés par la perte d'une vision, d'un élan, pouvant être réinvestis du souffle de l'interprétation. D'ailleurs, la pratique de l'écriture, à sa base même, semble [...] intimement liée à la notion d'espace, un espace à la fois concret (puisque réel, déjà vu, déjà vécu) et abstrait (parce que modifié par la mémoire, « altéré » par une imagination plus ou moins galopante) débouchant sur une subtile combinaison des deux, soit l'espace du texte, un espace « qui se dérobe » [au

---

<sup>32</sup> Jean Cléo Godin, 1998, « Génétique et intertexte : éditer Alain Grandbois », dans *La recherche littéraire : Objets et méthodes*, dir. Claude Duchet et Stéphane Vachon, coll. « Documents », Montréal, XYZ éditeur, 597 p. (Édition critique de l'œuvre d'Alain Grandbois, p. 280 à 285, 1981 équipe de chercheurs de l'UdeM).

langage] (Ouellete-Michalska, 1984 : 55), un espace qu'on construit « pour aussitôt le détruire » (Tanase, 1984 : 80), au terme d'un véritable « jeu de faussaire » (Aude, 1984 : 122)<sup>33</sup>.

Et comme le disait Roland Barthes, au sujet de la photographie, « ce n'est pas là, [...] mais cela a bien été <sup>34</sup> ». De ce fait, au même titre que les ruines et la photographie, « le manuscrit, objet sémiotique décidément complexe, [est] du côté de l'empreinte puisqu'il n'existe comme objet interprétable (du moins pour le généticien) qu'à partir du moment où le processus d'écriture dont il est le théâtre a pris fin<sup>35</sup> ». Ainsi, dans une perspective archéologique des avant-textes, il peut nous révéler « les constantes anthropologiques des procédures de création textuelle<sup>36</sup> » et en reconstituer la mémoire. En tentant de déchiffrer les traces laissées dans l'endroit premier de la création, le chercheur peut donner un sens à la dynamique scripturale tout en attestant de la structure finale du livre publié, relégué cette fois à un état parmi tant d'autres.

Pour Jacinthe Martel, une réflexion de Ponge dans ses archives épistolaires « déborde rapidement le cadre d'une réponse ponctuelle : des passages de la lettre comprennent ainsi des échos à des textes de Bayle et de Voltaire extraits de l'article "Métaphore" du Littré; comme c'est le cas pour les textes poétiques, Ponge a consulté son dictionnaire<sup>37</sup> ». La note retrouvée en référence au bas du dernier feuillet en fournit la preuve, mais ce n'est pas

---

<sup>33</sup> Christiane Lahaie et Nathalie Watteyne (dir.), *op. cit.*, p. 93.

<sup>34</sup> Roland Barthes, *La Chambre claire : Note sur la photographie*, p.177, cité dans Michel Contat et Daniel Ferrer, *op. cit.*, p. 18.

<sup>35</sup> Michel Contat et Daniel Ferrer (dir.), *op. cit.*, p. 18.

<sup>36</sup> Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, p. 209.

toujours aussi clairement établi. Dans la majorité des cas, l'archive demeure imprévisible. Par la nature des pièces qui s'y trouvent, par la démesure du secret qu'elle contient et par sa matérialité, l'archive défie l'interprétation. Et comme le précise Arlette Farge :

Elle ouvre brutalement sur un monde inconnu [...]. Sa lecture provoque d'emblée un effet de réel qu'aucun imprimé, si méconnu soit-il, ne peut susciter. L'imprimé est un texte, intentionnellement livré au public. [...] Masqué ou non, il est chargé d'intention; la plus simple et la plus évidente étant celle d'être lue par les autres.

Rien à voir avec l'archive; trace brute de vies qui ne demandaient aucunement à se raconter [...] <sup>38</sup>.

Cependant, qu'il s'agisse de carnets, de dessins, de brouillons ou de « lettres de chiffon », les ruines contenues dans les archives « surprennent et défient le sens; [...] parce que ce ne sont que des traces brutes, qui ne renvoient qu'à elles-mêmes, si on ne s'en tient qu'à elles. Leur histoire n'existe qu'au moment où on leur pose un certain type de questions et non au moment où on les recueille, fût-ce dans l'allégresse <sup>39</sup> ». Conséquemment, tout chercheur ayant le « goût de l'archive » se lance dans l'aventure archéologique des ruines de l'écriture dans le but d'« arracher du sens supplémentaire aux lambeaux de phrases retrouvées; l'émotion est un instrument de plus pour ciseler la pierre, celle du passé, celle du silence <sup>40</sup> ».

Dans sa critique des ruines, Walter Benjamin prétend que « la fragmentation est sans conteste un mode plus adéquat de présentation — du monument, de l'œuvre — que son

---

<sup>37</sup> Jacinthe Martel, « Une fenêtre éclairée d'une chandelle » : *Archives et carnets d'écrivains*, op. cit. p.20.

<sup>38</sup> Arlette Farge, op. cit., p. 11 et suiv.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>40</sup> Arlette Farge, op. cit., p. 43.



aspect passé de belle forme<sup>41</sup> ». Pour lui, comme pour plusieurs artistes, la « chose archivée », qu'il s'agisse d'un feuillet, d'un manuscrit, ou d'un dossier génétique complet, contient non seulement les traces d'un texte achevé, mais l'histoire plurielle qui la définit<sup>42</sup>. En plus de porter l'histoire des figures et des signes successifs ajoutés au fil des corrections qui, de la naissance du texte à sa publication, l'ont à chaque fois réinventée, la « chose archivée » représente aussi la forme mortifiée de la mémoire de l'auteur. À cet égard, les archives de Jacques Ferron sont exemplaires :

Outre leur valeur littéraire ou esthétique, [elles] ont une indéniable "valeur documentaire et historique"; pour Marcel Olscamp, elles permettent d'étudier et de comprendre le contexte dans lequel les textes ont été écrits. L'analyse des derniers manuscrits et de diverses traces déposées dans la correspondance de Ferron révèle par exemple qu'afin de poursuivre son œuvre, le romancier a tenté de mettre à profit, « à partir du matériau accumulé » (Olscamp), la mémoire des années 1930<sup>43</sup>.

Dans son ouvrage *Mal d'Archive : Une impression freudienne*, Jacques Derrida tente aussi de démontrer que l'archive contient beaucoup plus que l'ensemble des documents qui la caractérisent, car selon lui, elle avale tout ce qu'on lui offre; elle annihile la mémoire dans la mesure où elle « est hypomnésique<sup>44</sup> ». À l'image du monument ruiné qui ne représente qu'une infime partie de ce qui a été, ce qualificatif exprime à lui seul l'insuffisance de l'archive et sa situation d'infériorité par rapport à la mémoire. En prenant

---

<sup>41</sup> Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand*, cité par Deshoulières & Vacher, *op. cit.*, p.7.

<sup>42</sup> Philippe Hoffman et Paul-Louis Rinuy, *Antiquités imaginaires — La référence antique dans l'art occidental, de la Renaissance à nos jours*, cité par Deshoulières & Vacher, *op. cit.*, p. 7, note 7 en bas de page.

<sup>43</sup> Jacinthe Martel, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains : Politiques et usages du patrimoine*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>44</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, Paris, Éditions Galilée, 1995, p. 26.

pour exemple les manuscrits qu'Hélène Cixous a légués à la BNF en 2003, y compris des dizaines de milliers de pages de récits de rêve, il ajoute que la complexité à laquelle le chercheur fera face est immense. « Ils ne le savent pas encore [mais] [l]es données en sont abyssales et passionnantes pour une grande Bibliothèque nationale à laquelle sont confiées, comme autant de défis, des archives dont on a souvent du mal à décider si elles relèvent ou non de la littérature [...]»<sup>45</sup>. »

Et puisque les vestiges conservés dans les archives de Cixous en disent long sur plusieurs facettes de la vie de l'auteure et non seulement sur la genèse de ses œuvres, leur richesse est incomparable, ce sont « des chefs-d'œuvre auxquels, malgré toutes les résistances [...], l'avenir est promis<sup>46</sup> ». Entre autres, des traces mnésiques de l'ordre du rêve et de l'indicible, du deuil et de la perte s'y trouvent consignées parmi les notes éparses et la correspondance témoignant du contexte social et politique de la diaspora des Juifs. Grâce à la grande diversité d'un tel Fonds, le chercheur ne peut que réfléchir au paradigme théorique entourant des notions aussi fondamentales que celles du signe, de la trace, de l'empreinte, de la ressemblance et de la généalogie.

En effet, tout Fonds d'archives n'est pas nécessairement littéraire, mais par essence, ils sont tous lacunaires. Et bien que chaque fragment qui s'y trouve témoigne d'une vie entière consacrée à l'écriture, à la littérature ou tout simplement, comme le dit si bien Pierre

---

<sup>45</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, Paris, Éditions Galilée, 2003, p. 68.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 66.

Nepveu, au « désir de "lutter contre l'oubli et l'effacement"<sup>47</sup> », aucun ne peut rendre compte, de manière définitive, de la mémoire scripturale du texte ou de son auteur. Toutefois, chacun de ses secrets de « fabrique », chaque bribe du métadiscours de l'auteur sur son œuvre, chaque vestige inscrit dans le support matériel portent en lui l'air du « temps de l'écriture », forgé par la singularité de l'auteur pendant la création, à son époque.

Ce n'est pas sans raison si l'archive, en tant que lieu de consignation de la mémoire, intègre non seulement la notion de « consigne », donc l'expression d'un ordre ou une demande de soumission à une règle, mais aussi l'image du lieu de la consignation d'une réflexion, l'endroit où l'écrivain dépose ses manuscrits, ses feuillets portant les marques d'une réitération, d'un renouvellement, bref d'un lieu d'essai-erreur où la mémoire n'en finit plus de s'autodétruire. Voilà pourquoi selon Derrida, malgré les efforts de tout un chacun, « l'archive travaille toujours et *a priori* contre elle-même<sup>48</sup> ». Selon cette hypothèse, la figure de l'archive repose essentiellement sur un paradoxe puisque « la répétition même, la logique de la répétition, voire la compulsion de répétition reste, selon Freud, indissociable de la pulsion de mort. Donc de la destruction<sup>49</sup> ».

D'ailleurs, à la suite d'une lecture croisée des œuvres de Derrida et de celle de Deshoulières et Vacher, il appert que les archives de Freud ont permis de mettre en valeur des récits fondateurs de la psychanalyse comme la *Gradiva* de William Jensen (1903) dont le mélange de récit et de rêve crée une *inquiétante étrangeté* et permet d'explorer notre

---

<sup>47</sup> Jacinthe Martel, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains: Politiques et usages du patrimoine*, op. cit., p. 21.

<sup>48</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, op. cit., p. 27.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 26.

intérieurité. Mais comme le soulèvent Deshoulières et Vacher, dans leur introduction, « ces ruines dans lesquelles tant de récits prennent naissance n'ont capté notre regard que lorsqu'elles nous sont apparues comme les subdivisions archétypales d'une architecture mentale<sup>50</sup> ». À cet égard, l'absence de notes, dans les archives de Freud concernant ses travaux sur la pulsion de mort, témoigne d'une architecture mentale et de son concept mis en application : les preuves écrites de son projet monumental, incluant l'architectonique de l'œuvre d'une vie, n'ont pas été conservées<sup>51</sup>. La découverte étonnante de cette hypothétique destruction d'archives, expliquée en profondeur par Derrida, rappelle la fragilité du processus mémoriel et la nécessité de conserver des archives pour éveiller notre conscience au devoir de mémoire.

Depuis l'invention de la psychanalyse, l'embryon de réflexion de Freud contenait déjà les éléments fondamentaux de l'archive et « la définition même du désir, différencié du besoin par la hantise de la source originelle de satisfaction<sup>52</sup> ». Cette idée de la source originaire, de la scène primitive, du refoulement, de l'inconscient, donc de l'archive telle que la conçoit Derrida, constitue le cœur même de la psychanalyse. Toutefois, ajoute-t-il, il faudrait « commencer par distinguer l'archive de ce à quoi on la réduit trop souvent, notamment l'expérience de la *mémoire* et le retour à l'*origine*, mais aussi l'*archaïque* et l'*archéologique*, le souvenir ou la fouille, bref la recherche du temps perdu? <sup>53</sup> »

---

<sup>50</sup> Deshoulières & Vacher, *op. cit.*, p. 6.

<sup>51</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>52</sup> *Dictionnaire de la psychanalyse*, Nouvelle édition augmentée, préface de Philippe Sollers, Paris, Albin Michel, coll « Encyclopedica Universalis », 2001, p. 630.

<sup>53</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, *op. cit.*, p. 1.

Cette formule rendue célèbre grâce à l'œuvre de Proust renvoie également à l'inconscient et à la mémoire car, depuis Freud, il est impossible d'aborder la question de l'archive de la même manière. En effet, nous ne pouvons exclure l'éclairage de la psychanalyse au sein de l'archivistique car, au nom de sa définition, de son objet d'étude et de sa fonction, la psychanalyse se « veut être une science générale de l'archive, de tout ce qui peut arriver à l'économie de la mémoire et à ses supports, traces, documents, dans leurs formes prétendument psychiques ou techno-prophétiques [...] »<sup>54</sup>. Tenir compte de la psychanalyse nous oblige à reconsidérer l'archive sous l'angle des pulsions et des désirs, car « [i]l n'y aurait certes pas de désir d'archive sans la finitude radicale, sans la possibilité d'un oubli qui ne se limite pas au refoulement. [...] [Et] il n'y aurait pas de mal d'archive sans la menace de cette pulsion de mort, d'agression et de destruction »<sup>55</sup>.

Ainsi, dans son lien à la répétition, la pulsion de mort dégage une aporie qui laisse les chercheurs devant une énigme : « comment une poussée active peut-elle aspirer à son propre anéantissement? »<sup>56</sup> Sans entrer dans les détails de l'ambiguïté terminologique associée aux termes d'instinct (*Instinkt*) et de pulsion (*Trieb*), soulignons néanmoins que la pulsion de mort relève de l'axiome formé par (*Trieb*) ou « force poussante » plutôt que de l'instinct. De ce fait, la pulsion de mort « ne se traduit ici que par l'affect d'urgence et d'impérativité qui appelle la satisfaction. Et, comme celle-ci est toujours aléatoire [...] cela inaugure une suite de transformations »<sup>57</sup>. Des transformations qui laissent des traces non

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>56</sup> *Dictionnaire de la psychanalyse, op. cit.*, p. 717.

<sup>57</sup> *Dictionnaire de la psychanalyse, op. cit.*, p. 718.

seulement dans la mémoire, mais aussi dans l'atelier de l'écrivain. Ces ruines scripturales regorgent d'indices liés non seulement au processus créateur, mais aussi aux singularités de l'écrivain. À titre d'exemple, lorsqu'un travail collectif mené par Michel Foucault publia les mémoires du jeune parricide, Pierre Rivière, écrits en prison tout « en respectant ses flottements orthographiques, ses déformations lexicales, sa ponctuation originale, bref, le choix de rester fidèle à la voix de Rivière jusque dans les aspérités langagières qui signent son origine paysanne [...] [cela] perm[it] de percevoir ce que Jacques Neefs appelle "l'immense murmure des archives" (1996 : 196)<sup>58</sup>».

Bien évidemment, les concepts de Freud sur le refoulement, l'inconscient, le rêve et les pulsions ne sont pas « réalité », dans le sens observable, car « ce qui nous en parvient est un produit transformé, condition nécessaire de son accession à la conscience<sup>59</sup> ». De ce fait, ils ne peuvent être que le fruit de l'acte de parole ou de l'acte d'écriture et soumis aux règles du discours, donc au code langagier. D'ailleurs, lorsque Freud vise à ramener le souvenir de la scène originaire « archivée » dans l'inconscient par l'exploration du rêve, il fait référence à la condensation, au déplacement, à l'association d'idées ou au transfert. Ces notions renvoient aux procédés littéraires et désignent des métaphores, des images, des comparaisons et autres métonymies employées en littérature.

Il ne fait aucun doute que par sa situation privilégiée au sein des sciences humaines, et plus particulièrement au cœur des études littéraires, la psychanalyse a ouvert des horizons

---

<sup>58</sup> Marieloue Sainte-Marie, « La parole épistolaire comme événement : les lettres de Gaston Miron (1949-1970), notes pour un bilan prospectif », dans *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains : Politiques et usages du patrimoine*, op. cit., p. 236.

<sup>59</sup> *Dictionnaire de la psychanalyse*, op. cit., p. 719.

d'interprétation nouveaux aux chercheurs à l'écoute des textes "publiés". Toutefois, nous devons nous rappeler ce que nous a appris Derrida, s'agissant de l'histoire de la psychanalyse, à savoir « le caractère nécessairement lacunaire et hypothétique de nos reconstructions<sup>60</sup> ». Ce faisant, nous sommes en droit de nous demander ce que l'archive révèle « réellement » de la mémoire scripturale de l'auteur. Surtout, que livre-t-elle de son rapport de proximité avec l'empreinte et les ruines? Au surplus, que savons-nous des traces mnésiques, des ratures qui portent le deuil, et du support d'inscription qui constituent le corps même de l'archive?

Non seulement les empreintes apparaissent elles-mêmes comme des « choses » pour le moins anachroniques – si elles sont bien ce « présent réminiscent », visuel et tactile, d'un passé qui ne cesse de « travailler », de transformer le substrat où il a imprimé sa marque —; mais encore le recours [...], aux procédures d'empreinte met toujours en œuvre une complexité du temps qu'il est nécessaire, à chaque fois, de réinterroger<sup>61</sup>.

Or, si les archives contemporaines évoquent désormais pour nous une nouvelle temporalité liée à la technologie de l'information, à la fulgurance de la « mémoire vive », à la perte d'une mémoire « matérielle », à la pulsion de mort engendrée par la répétition, à la disparition du temps de l'écriture, voire à l'écrasement typographique des textes, c'est avant tout parce qu'elles sont en voie de devenir des chantiers « virtuels », des espaces miniaturisés, anachroniques et immatériels.

---

<sup>60</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne, op. cit.*, p. 83.

### 3. Conservation de la mémoire et technologie

Ainsi, en tant que support d'inscription de la mémoire et lieu privilégié de consignation de la répétition, donc de la pulsion de mort déjà présente ailleurs, en nous, l'archive engage non seulement l'avenir, mais la destruction. Comme le précise Derrida, la pulsion de mort camoufle les traces ou les empreintes marquant le passage de l'être dans notre univers. Mis à part le fragment d'écriture qui subsiste dans les vestiges de la « chose archivée », en tant qu'infime quantité perceptible de quelqu'un ou de quelque chose qui a existé, « la pulsion de mort est d'abord "anarchivique", pourrait-on dire, "archiviolithique". Destructrice d'archive, elle l'aura toujours été, par vocation silencieuse<sup>62</sup> ».

Heureusement pour les chercheurs, certains documents d'archives brossent encore un portrait singulier de certaines intentions de l'auteur et de la genèse de son œuvre. Les différentes formes d'écriture du moi qui traversent, entre autres, les récits de rêve de Cixous et tout autre type d'écrits du même ordre (fragments de journal intime, notes, amorces de romans autobiographiques, lettres, etc.) témoignent eux aussi d'une longue et douloureuse activité d'introspection qui fonde et irrigue l'écriture littéraire; ce qui constituera plus tard un important réservoir. Rappelons pour mémoire que Cixous « écrit toujours à la main, quoi qu'il arrive, elle écrit à l'outil – crayon ou stylo —, c'est-à-dire sans machine ni

---

<sup>61</sup> Georges Didi-Huberman, *La ressemblance par contact : archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2008, p. 13.



machine-outil; sans machine à écrire ou machine à traitement de texte<sup>63</sup>». Devant ces trésors manuscrits, les enjeux archivistiques sont énormes. « Qui n'a pas vu la ligne même de son écriture manuelle manquera quelque chose d'essentiel dans ce qui communique au corps du texte publié cette vie inspirée et cette animalité, cette manualité souple de la plume, cette accélération patiente de la lettre, fine, vive, agile, sûre [...]. Son écriture me rappelle tous les écureuils du monde<sup>64</sup>».

De ce fait, l'écriture consignée dans ses textes littéraires ou ses manuscrits de rêve, « la phénoménale manuscriture d'Hélène Cixous, [...] sa forme, [...] ses lignes, [...] son rythme et [...] l'économie de ses abréviations quasi sténotypiques, [...]»<sup>65</sup> témoignent d'une vitalité, d'un ton, du côté de la vie, marquant ainsi le rapport de parenté, d'amitié, de littérarité avec les archives des grands écrivains français déjà accueillis au sein de la BNF, et qui font l'objet des nombreuses études génétiques mentionnées plus haut.

Mais de nos jours, les archives sont surtout des imprimés, des microfiches, des reproductions numériques, des films, des enregistrements sonores, etc., et la technologie, qui encore hier était capable de lire une disquette ou un « floppy disk », est devenue obsolète et introuvable. De plus, la menace liée à un disque dur corrompu par un virus est bien réelle et fait désormais partie de la réalité du chercheur. Par conséquent, que conserverons-nous de la présence matérielle « singulière » de l'écrivain contemporain dans les Fonds d'archives de demain?

---

<sup>62</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, op. cit., p. 25.

<sup>63</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, op. cit., p. 49.

<sup>64</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, op. cit., p. 50.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 50.

Depuis l'invention du langage, l'aspect ruiné, voire la pulsion de mort, est déjà inscrit dans le cœur de l'archive, dans les dérivés phonétiques et orthographiques dont il est issu. En effet, outre les éléments « archi — et — archie », du grec « *arkhi* », que nous connaissons bien, et « arkhé », qui nomme « à la fois le *commencement* et le *commandement* <sup>66</sup>», le mot **ARCHIVE** ne contient-il pas déjà autre chose? Caché en son « ovule d'écriture sonore ou de la même chaîne ADN <sup>67</sup>», un archivirus se développe, une archéobactérie en puissance, un mal du siècle qui ronge le secret de nos générations : ARC-HIV. Cet acronyme de l'anglais ARC – HIV (Aids Related Complex « syndrome associé au sida ») est une infection de l'organisme par le virus de l'immunodéficience humaine — VIH<sup>68</sup>. Vu sous cette loupe microscopique, la cellule virale vivante, transmissible par les sécrétions corporelles, nous ramène l'image du ver à soi de Derrida ou du ver informatique, le virus par-devers soi tissant un voile mortel à même le disque dur de notre ordinateur. De plus, cette maladie nous offre la figure de la dégradation de l'organisme par la chute brutale de ses défenses immunitaires, ainsi que son impossibilité de résister à l'infection, le conduisant à la destruction silencieuse.

On ne peut douter que l'apparition de cette nouvelle maladie, au début des années quatre-vingt, ait eu l'effet d'un séisme planétaire. Depuis, ce bouleversement a suscité de nombreux débats d'ordre éthique, moral et religieux. Mais peu importe la portée discursive de ceux-ci, on est en droit de supposer qu'un jour, « pensons aux débats autour de tous les

---

<sup>66</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, op. cit., p. 11.

<sup>67</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, op. cit., p. 86.

<sup>68</sup> *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, Paris, Éditions Dictionnaire Le Robert, 2008, p.131.

"révisionnismes"<sup>69</sup>», des sociologues, des anthropologues ou tout autre spécialiste en « *logue* », se pencheront sur les archives scientifiques liées à cette découverte pour réinscrire le sida dans un nouveau contexte historique : le transférant de la liste des virus pandémiques fatals qu'il était à l'origine (et mortel qu'il est encore), à celui des désormais virus inoffensifs. Dans ce cas de figure, toute donnée scientifique ayant pu être archivée, qu'elle fût de nature manuscrite ou informatique, sera d'un incontestable secours pour la recherche et l'interprétation de l'évolution du virus.

De façon moins brutale, mais tout aussi dramatique pour notre objet d'étude, l'apparition des nouvelles technologies de l'information et des traitements de texte de plus en plus sophistiqués tend à éclipser, à rendre obsolète, cette « ontologie » de la trace matérielle déposée sur un support. Depuis les années quatre-vingt-dix, le développement accéléré de ces outils donne lieu à une bonification (esthétique, institutionnelle) de première importance au texte grâce à la correction instantanée et à la révision dynamique partagée. Mais ces outils rongent le cœur des archives et effacent, au fur et à mesure de leur évolution carnivore, toute trace scripturale « tangible », vivante, de la présence de l'auteur. Il va sans dire qu'à l'époque des copistes, l'auteur ne laissait pas non plus de traces personnelles quand il dictait. C'est d'ailleurs une des raisons pour laquelle la critique génétique étudie principalement les matériaux constituant les manuscrits modernes et non les manuscrits anciens. Et comme le précise Almuth Grésillon :

Si le domaine de la critique génétique est riche en questions théoriques, ce n'est pas sans rapport avec la complexité et la richesse de l'objet même. Le manuscrit littéraire offre en effet une matérialité littéralement protéiforme, qui n'a que peu de choses à voir

---

<sup>69</sup> Jacques Derrida, *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, op. cit., p. 1.

avec l'aspect d'une page imprimée. À un « pavé » régulier, justifié à droite et à gauche, se détachant clairement du rectangle blanc de la page, construit sur un modèle fixe de nombre de lignes et présentant l'immutabilité d'un caractère d'imprimerie, le manuscrit oppose une écriture « à l'état sauvage », où chaque page possède sa forme et sa sémiotique propres : liberté de gestion de l'espace graphique, variabilité de l'orientation, de la longueur et du nombre de lignes, biffures et ajouts dont le tracé trahit bien souvent un état de pulsions et d'affects particulier (*fig. 4, Flaubert*).<sup>70</sup>

Par contre, notre nouvelle obsession collective pour la bureautique, l'Internet et les bases de données informatisées est loin d'être néfaste : elle permet la divulgation des recherches en temps réel, l'accessibilité aux documents numérisés en ligne et une capacité d'archivage quasi illimitée. Malgré cela, et quelle que soit la qualité et la fidélité de reproduction mécanique ou numérique des manuscrits, « l'image » ne se substituera jamais à la force « auratique » ni à la singularité de la « chose archivée ».

D'ailleurs, à l'instar de l'archive et de la ruine, le lien entre le manuscrit et l'informatique est plus qu'un simple rapport partagé sur le passage du temps et la peur de tomber dans l'oubli. Il s'agit également d'un lien d'obsolescence attaché au support matériel. Puisque la principale caractéristique du support de l'écriture, fût-il matériel ou virtuel, en est un de conservation de la mémoire textuelle, sa modification ne peut qu'être à l'origine de la transformation de notre rapport au temps et à l'espace. Autrefois lente et séquencée par la matière, l'écriture passe dorénavant en mode accéléré. En lieu et place de mètres linéaires de documents papier, les manuscrits sont désormais miniaturisés, voire dématérialisés. Plutôt que de conserver les archives dans des voûtes scellées, celles-ci sont désormais emmagasinées dans la mémoire artificielle de puissants ordinateurs localisés

---

<sup>70</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 33.

dans des salles de serveurs informatiques, à température contrôlée, où la domotique et la mise à jour des technologies jouent un rôle capital dans leur conservation.

De ce fait, à l'époque de l'archivage automatique, les nouveaux supports d'emmagasinage de l'information et de données – informatiques, photographiques, magnétiques, etc. – prennent une importance encore plus considérable dans nos vies, particulièrement dans la vie des écrivains. Cette réalité pose de nouveaux problèmes, non seulement dans le traitement des brouillons et autres avant-textes légués par les auteurs, mais dans la conservation et la communication de ces documents. Les archives, qu'elles soient audiovisuelles, numérisées ou encapsulées dans des banques de données virtuelles (accessibles via l'Internet), font désormais partie de la mémoire collective et elles constituent des sources précieuses pour l'avenir, donc pour l'avenir de la recherche en critique génétique.

Cependant, la seule capacité d'archivage ne suffit pas à la mission que s'est donnée la critique génétique. Encore faut-il être en mesure de repérer certaines traces matérielles dans les archives de l'écrivain afin d'analyser le processus de création de l'œuvre étudiée. Comment saurons-nous conserver cette "authenticité du grain de la chose" défendue par Benjamin, si les générations futures n'utilisent que la forme numérique du traitement de texte en écrasant les mots au lieu de les raturer, en ne sauvegardant que la dernière version du manuscrit plutôt que tous les tâtonnements ayant mené à la rédaction finale et à la mise au net?

Bien sûr, il ne faut pas être alarmiste puisque les écrivains sensibilisés au processus de création, donc à l'archive, continueront de noter, en marge de leurs versions imprimées, des

bribes du métadiscours qu'ils tiennent sur leur propre écriture. De même, les carnets et autres supports ne disparaîtront pas complètement de la sphère littéraire. Mais nous sommes en droit de nous questionner sur le phénomène lié au virtuel, sur la révolution qu'il suppose dans le processus d'élaboration et de réécriture.

Cette révolution dans l'écriture peut s'apparenter à la problématique concernant l'architecture. Aucune photographie, aucun film ne pourront remplacer la matérialité du bâtiment original ni celle des ruines laissées sur place après un tremblement de terre. Ces vestiges monumentaux témoignent de façon tangible du passage du temps, de l'histoire, de l'événement. La photographie, le documentaire, voire la reproduction numérique d'un plan n'en sont que la représentation. De plus, le texte sauvegardé sur support électronique ne surprendra jamais le généticien par les traces de vie qu'il contient. Or, les traits de stylo dans la marge du manuscrit « sont des empreintes, bien sûr infiniment plus complexes, mais dotées d'un pouvoir d'évocation comparable<sup>71</sup> ».

« Sur certains manuscrits de Balzac, on remarque des cercles brunâtres : ce sont les traces de sa fameuse tasse de café. C'est au moins aussi frappant qu'une photographie de Balzac, cela a la même force médiumnique, hallucinatoire, dont parlait Barthes<sup>72</sup>.» Ce faisant, à moins de travailler son texte directement sur la copie imprimée, l'écrivain contemporain ne laissera plus ses traces sur la page, témoins incontestables d'une vie derrière l'écriture, d'un temps passé, figé, par le cercle défini sur le papier : celui de la pause entre deux ratures.

---

<sup>71</sup> Michel Contat et Daniel Ferrer (dir.), *Pourquoi la critique génétique? Méthodes, théories*, coll. « Textes & manuscrits », Paris, CNRS Éditions, 1998, p.19.

Désormais, le texte sauvegardé et emmagasiné dans la mémoire de l'ordinateur, ne peut livrer que des statistiques désincarnées. La quantité phénoménale de rapports de révision dont on peut disposer dans l'historique des modifications du texte est incommensurable. Cependant, aucune signature, aucune « manuscriture » ne peut attester de l'identité de son auteur. Seule la trace matérielle, l'empreinte laissée par l'auteur dans ses archives permet cette identification précise.

Avant l'apparition des nouvelles technologies, le travail des chercheurs était parfois entravé par la censure ou la destruction de précieux documents par l'auteur ou ses héritiers légaux. Désormais, nous sommes face à une menace d'un tout autre ordre : une espèce de cannibalisme technologique visant, non pas la conservation de la mémoire du texte, mais sa réduction dans l'unique but d'optimiser la mémoire vive ou le disque dur de notre ordinateur. Cette nouvelle réalité obligera le chercheur de demain à exécuter de nombreuses prouesses technologiques afin de retracer l'origine, l'inédit ou d'authentiques (identifiables) fragments du métadiscours de l'auteur sur son œuvre. À l'ère du virtuel, les nouveaux moyens d'écriture, de sauvegarde, de stockage et de diffusion littéraires sont en train de transformer la manière de conserver les archives littéraires. Du point de vue de la critique génétique, le manuscrit-trace cède peu à peu la place au fichier-texte dans sa version logiciel mise à jour ponctuellement, à un rythme toujours croissant. Or :

Si les nouveaux médias peuvent faire *circuler* les œuvres du passé, c'est en annulant ce qui en elles était *trace matérielle* et, par là même, distance temporelle, présence de *différences* (il n'y a aucune véritable différence matérielle entre un CD-Rom contenant les œuvres complètes de Cervantès, un jeu pour enfants ou un disque vierge). En ce sens, même les reproductions photographiques d'œuvres d'art retrouvent

---

<sup>72</sup>Michel Contat et Daniel Ferrer (dir.), *Pourquoi la critique génétique? Méthodes, théories, op. cit.*, p. 19.

rétroactivement, dans la mesure où elles sont matériellement inscrites dans des livres, où elles sont plus « incarnées » qu'une page Web, une part – même amoindrie – de leur aura originale<sup>73</sup>.

Conséquemment, voir des ruines dans les archives et les débris de l'écriture c'est voir double. C'est d'abord constater l'état d'un passé fracturé qui ne peut être restauré malgré notre désir de le voir intact et aussi l'obligation pour le chercheur de fabriquer une histoire. Et bien que l'avenir de la critique génétique soit confronté à une impasse, son objet d'étude ne disparaîtra pas du jour au lendemain. Certains chercheurs ont déjà commencé à élargir leur champ d'action. À cet effet, Grésillon se questionne : « Ne devrait-on pas réfléchir à l'extension donnée au terme de "trace" de genèse? Ne serait-il pas sage d'associer aux manuscrits et brouillons autographes tout document écrit qui soit en rapport direct avec la production du texte?<sup>74</sup> » Ainsi, toute idée ou réflexion tracée sur d'autres supports pendant la création, et déjà incluse de façon tacite dans les résultats d'analyse aurait un vrai statut. De plus, « des époques jusqu'à présent exclues de l'investigation génétique, notamment les XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles français, pourraient donner lieu à certaines recherches génétiques<sup>75</sup> », pensons aux *Essais* de Montaigne. La critique génétique possède les outils pour régler le problème de la disparition potentielle de son objet d'étude :

Dès lors, il n'est pas interdit d'étendre la théorie de la genèse au-delà du domaine écrit. Nombreuses sont en effet les recherches consacrées à des genèses relevant de systèmes sémiotiques autres que l'écriture. [...] [Certaines visant à] analyser la genèse d'une œuvre musicale [...], d'un dessin [...], d'un tableau, d'une construction

---

<sup>73</sup> André Habib, *Le temps décomposé : cinéma et imaginaire de la ruine*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 23.

<sup>74</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 215.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 215.



architecturale, d'une réalisation cinématographique, d'une découverte scientifique, etc.<sup>76</sup>?

Toutefois, s'agira-t-il encore d'une discipline de la littérature? Le déplacement de l'objet d'étude entraîne-t-il le déplacement de la critique génétique au sein des disciplines d'accueil?

Ainsi, nous croyons qu'à l'image des ruines, le manuscrit moderne n'est plus concevable aujourd'hui, car à moins d'être restauré et mis en valeur, il est voué à l'enfouissement sous la végétation foisonnante des technologies, de l'éternel présent et du trop-plein. Par contre, si les archives matérielles tendent à disparaître, dorénavant remplacées par des « non-lieux » indifférenciés du monde virtuel, est-ce suffisant pour dire qu'elles n'ont pas d'avenir? Sans doute pas. Au même titre que les ruines, les archives ne cessent de hanter notre imaginaire, de susciter la curiosité, l'effroi ou la fascination quant à la perte de cette mémoire individuelle et collective.

En effet, les chercheurs en critique génétique ont maintes fois tenté de démontrer que « [c]ette mémoire du processus [de création], seul l'auteur peut la posséder. Mais la possède-t-il vraiment? La mémoire n'est-elle pas trompeuse? Il n'est pas exclu qu'il ne crée la genèse que *a posteriori* et que même, sans le savoir, il ne fasse qu'inventer une genèse pour tel poème donné<sup>77</sup> ».

---

<sup>76</sup>Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 225.

<sup>77</sup>Enzensberger, *La naissance d'un poème*, cité par Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 94.

Il ne fait aucun doute que « la critique génétique a partie liée avec la pensée du XX<sup>e</sup> siècle<sup>78</sup> », la science du vivant, laquelle inclut le processus créateur et l'écriture en action. Ainsi, c'est « [e]n analysant les traces de genèse d'écrits de toutes sortes, [qu'] elle apprendra à discerner le fonctionnement de la pensée, de la science et de la culture<sup>79</sup> ». Borges n'a-t-il pas dit au sujet du processus d'écriture : « "La création poétique [...] est un mélange d'oubli et de souvenir de ce que nous avons lu"<sup>80</sup> ». Et si, de nos jours, la recherche en génétique textuelle est encore possible, c'est grâce à la conscience archivistique d'écrivains comme Ponge ou Brault qui, pour créer, procèdent « souvent par "découpage, montage, collage" (Brault, 1987 : 209)<sup>81</sup> » à partir de textes précédemment écrits. Pour eux comme pour Madeleine Gagnon ou Pierre Nepveu « l'archivage est donc lié [...] aux impératifs de l'écriture<sup>82</sup> ».

Or, quels seraient les effets d'un monde sans traces matérielles pour se remémorer le passé, comme ce fut le cas lors de l'utilisation du palimpseste? Avons-nous déjà oublié que, devant le coût très élevé du parchemin, les copistes du VII<sup>e</sup> jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle, « désencraient » ou effaçaient les manuscrits à la pierre ponce pour réécrire de nouveaux textes? À cause de cette méthode, de nombreux écrits furent perdus à tout jamais. Nous n'avons qu'à penser au célèbre palimpseste d'Archimède qui peut encore être lu grâce aux

---

<sup>78</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 238.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 225.

<sup>80</sup> Jorge Luis Borges, « Le livre comme mythe (Conférence de 1978) », *Le débat*, no. 22, cité dans Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 216.

<sup>81</sup> Jacinthe Martel, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains: Politiques et usages du patrimoine*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 21.

rayons X et aux ultraviolets, car « l'effacement du texte était incomplet<sup>83</sup> ». Comme le souligne André Habib dans *Le temps décomposé : cinéma et imaginaire de la ruine* :

Nous pouvons nous demander si ce n'est pas précisément cette disparition des ruines, cette volonté empressée de liquider les traces de la destruction et, plus généralement, du passé, qui confère aux ruines cette paradoxale « actualité ». Il s'y exprime une inquiétude face au temps, un malaise « épochal » qui serait le symptôme d'un « déficit du temps », voire d'une « nostalgie du temps pur », à l'ère de la vitesse, du simulacre, de l'immatériel (numérique) et du « présentisme ». Si les ruines possèdent encore, et malgré tout, un avenir, ce serait alors du côté de la résistance mélancolique, ou de la « mélancolie de la résistance », pour reprendre le titre d'un roman de Krasznahorkai<sup>84</sup>.

Conséquemment, que pouvons-nous ajouter à la voix des nombreux généticiens qui savent déjà que « [l]a critique génétique n'[a] rien à dire pour le passé parce qu'on ne conservait pas les manuscrits et pour le futur immédiat parce qu'à l'ère de l'ordinateur, on risque de ne plus en produire<sup>85</sup> ».

## Conclusion

Tout compte fait, le plus grand défi auquel seront confrontés les futurs chercheurs en critique génétique viendra du support matériel de l'écriture. Cela même qui, tout en facilitant le travail de l'écrivain, en offrant des fonctions automatisées, avale tout et transforme des manuscrits, dont l'inscription matérielle pouvait jusqu'à présent résister au temps, en codes binaires ne pouvant être traduits que par des logiciels performants. Et

---

<sup>83</sup> [http://fr.wikipedia.org/wiki/Palimpseste\\_d'Archimède](http://fr.wikipedia.org/wiki/Palimpseste_d'Archimède).

<sup>84</sup> André Habib, *op. cit.*, p. 3

<sup>85</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 215.

comme le demande Georges Didi-Huberman dans sa critique sur l'art contemporain, « [q]uel sens y a-t-il aujourd'hui, soixante ans après Benjamin, à réintroduire la question, l'hypothèse, la *supposition de l'aura*?<sup>86</sup> » Rappelons pour mémoire que,

si l'aura chez Benjamin nomme une qualité anthropologique *originale* de l'image, l'*origine* chez lui ne désigne en aucun cas ce qui demeurerait en amont des choses, comme la source est en amont du fleuve; l'origine, chez Benjamin, nomme « ce qui est en train de naître dans le devenir et le déclin »; non pas la source, mais « un tourbillon dans le fleuve du devenir, [qui] entraîne dans son rythme la matière de ce qui est en train d'apparaître <sup>87</sup>.

Devant ce constat, cette éventuelle disparition du manuscrit moderne, objet d'étude de la critique génétique, quel devenir est réservé à la discipline dans cinq ans, dans vingt ans, demain? Devons-nous conclure que les études de genèse des œuvres d'écrivains contemporains se limiteront aux rares réfractaires à la technologie moderne; à ceux qui résistent encore à la « machine »? Quel sort est réservé aux chercheurs qui seront confrontés à la mise en spectacle de l'écriture qu'offrent les blogues ou autres plateformes d'écriture en ligne? Que restera-t-il des communications personnelles de l'écrivain, autrefois nommées correspondances, mais dorénavant contenues dans les courriels? Que conserverons-nous des notes réduites à la dimension de cartes postales, des billets de cent quarante caractères qui disparaissent du radar aussi vite qu'ils sont apparus tout en étant archivés quelque part, sur la planète, dans la mémoire d'un serveur informatique?

Cette surabondance d'informations, voire son éparpillement virtuel, obligera le chercheur de demain à réinventer les méthodes et à acquérir d'autres compétences. Bien

---

<sup>86</sup> Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, op. cit., p. 233.

que la plupart des généticiens possèdent une formation littéraire, linguistique ou artistique<sup>88</sup>, le chercheur de demain devra posséder de solides connaissances en informatique et en statistiques. En outre, il devra composer avec les technologies émergentes, les courriels, les blogues d'écrivains et autres lieux virtuels de consignation de la pensée.

Au XXI<sup>e</sup> siècle, la critique génétique fait donc face au même paradoxe que celui qui agite les penseurs de toutes les disciplines confondues, à savoir : « [S]ans doute est-ce à l'heure des destructions les plus massives, à l'heure de la plus grande capacité d'anéantissement, que les ruines vont disparaître à la fois comme réalité et comme concept<sup>89</sup> ». Nous comprendrons ici que les ruines de l'écriture en font partie. Cependant, le principal paradoxe provient du fait qu'à l'époque de la *traçabilité*, à l'ère de la diffusion planétaire d'informations en direct et des technologies qui évoluent à une cadence accélérée, à l'heure où des lois sur le droit à la vie privée et à la confidentialité sont nécessaires pour se protéger, tout peut être retracé et réapparaître à l'écran. Même le document supprimé par erreur et effacé (en apparence) de la mémoire de l'ordinateur peut être récupéré. La « boîte noire » conserve toutes les opérations d'écritures, le temps passé à l'écriture, y compris les dates et heures des sauvegardes. Elle emmagasine tout, sauf l'essence de l'origine, la trace de « ce [qui] n'est pas là, mais [qui] a bien été<sup>90</sup> ».

---

<sup>87</sup> Walter Benjamin, *Origine du drame baroque allemand (1928)*, cité dans Georges Didi-Huberman, *Devant le temps*, *op.cit.*, p. 235.

<sup>88</sup> Almuth Grésillon, *op. cit.*, p. 12.

<sup>89</sup> Marc Augé, *Le temps en ruines*; cité par André Habib, *Le temps décomposé : cinéma et imaginaire de la ruine*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2008, p. 2.

<sup>90</sup> Roland Barthes, *op. cit.*, p. 177.

Conséquemment, la mémoire ainsi détachée du siège de la conscience n'est plus trace ni vestige, mais un stock, un code binaire, une mémoire-archive, en attente d'être, non plus interprétée, mais d'abord décodée. Elle supplée en même temps à la difficulté de transmission du passé en garantissant, du moins a priori, sa pérennité médiatique. Mémoire par procuration, qui peut nous faire retrouver le temps perdu, même si c'est pour en encourager la perte. Ainsi, la mémoire se trouve non seulement reléguée, mais incarnée dans des puces électroniques, des archives numérisées, des fermes de serveurs qui, au même rang que les musées, ont pour mandat de préserver un héritage commun. La valorisation archivistique du fichier électronique, comme matière-mémoire et objet d'étude de la critique génétique, ne pourra se faire sans une réaction à la culture numérique ni une révolution autour de la méthode.

Au final, cette réflexion sur les ruines et la mémoire des archives nous aura permis de comprendre au moins deux choses. Premièrement, à l'instar du squelette de l'archéoptéryx devenu plus grand que le simple fossile d'oiseau exposé dans un musée de paléontologie, puisqu'il contient à lui seul l'ère jurassique, le manuscrit moderne est notre fossile de demain. Deuxièmement, les archives des grands écrivains de ce monde (Shakespeare, Joyce et Homère), ainsi que celles de Freud ou de Cixous « dérangent tous les espaces d'archivage et d'indexation par la démesure de la mémoire potentiellement infinie qu'[elles] condensent selon des procédés d'écriture indécidables dont aucune formalisation complète n'est encore possible<sup>91</sup> ». Autrement dit, même sans la disparition hypothétique du manuscrit moderne, aucune fouille archéologique, aucun site d'enfouissement, aucun

logiciel ne permettront de décrypter ce que contient l'archive « en réalité » ni de déterrer autre chose que des archiptères, ces « insectes à ailes finement nervurées dont les métamorphoses sont incomplètes <sup>92</sup>». D'ailleurs, comme le précise Derrida, « jamais il ne nous sera permis de décider, dans ce cas comme dans le cas des grandes fictions de la littérature, celles de Poe en particulier, si le « *en réalité* » ne dissimule pas un simulacre supplémentaire<sup>93</sup>».

---

<sup>91</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, op. cit., p. 23.

<sup>92</sup> *Le nouveau Petit Robert de la langue française 2009*, op. cit., p. 133.

<sup>93</sup> Jacques Derrida, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, op. cit., p. 24.

## Bibliographie

- AUGÉ, Marc, *Le temps en ruines*, Paris, Éditions Galilée, 2003, 134 p.
- BARTHES, Roland, *La chambre claire : Note sur la photographie*, Paris, Seuil, 1980, 192 p.
- BIASI, Pierre-Marc de, « La critique génétique », *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, Daniel Bergez et al. (éd.), Paris, Bordas, 1990, p.5-40.
- , *La génétique des textes*, Paris, Armand Colin, 2005, 128 p.
- CONTAT, Michel et Daniel FERRER (dir.), *Pourquoi la critique génétique? Méthodes, théories*, coll. « Textes & manuscrits », Paris, CNRS Éditions, 1998, 209 p.
- DERRIDA, Jacques, *Genèses, généalogies, genres et le génie : Les secrets de l'archive*, Paris, Éditions Galilée, 2003, 100 p.
- , *Mal d'Archive, Une impression freudienne*, Paris, Éditions Galilée, 1995, 154 p.
- DESHOULIÈRES, Valérie-Angélique et Pascal VACHER, *La mémoire en ruines : Le modèle archéologique dans l'imaginaire moderne et contemporain*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, CRLMC (Centre de Recherches sur les Littératures Modernes et Contemporaines), 2000, 259 p.
- DICTIONNAIRE de la psychanalyse, Nouvelle édition augmentée, préface de Philippe Sollers, Paris, Albin Michel, coll « Encyclopedia Universalis », 2001, 923p.
- DIDI-HUBERMAN, Georges, *La ressemblance par contact : archéologie, anachronisme et modernité de l'empreinte*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2008, 379 p.
- , *Devant le temps*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 2000, 286 p.
- DUCROT, Oswald et Jean-Marie SCHAEFFER, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1995, 811 p.
- FARGE, Arlette, *Le goût de l'archive*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du xx<sup>e</sup> siècle », 1989, 156 p.
- GODIN, Jean Cléo, « Génétique et intertexte : éditer Alain Grandbois », dans *La recherche littéraire : Objets et méthodes*, dir. Claude Duchet et Stéphane Vachon, coll. « Documents », Montréal, XYZ éditeur, 1998, 597 p. (Édition critique de l'œuvre d'Alain Grandbois, p. 280 à 285, 1981 équipe de chercheurs de l'UdeM).
- GRÉSILLON, Almuth, *La mise en œuvre. Itinéraires génétiques*, coll. « Textes et manuscrits », Paris, CNRS Éditions, 2008, 304 p.
- , *Éléments de critique génétique : Lire les manuscrits modernes*, Paris, PUF, 1994, 258 p.
- HABIB, André, *Le temps décomposé : cinéma et imaginaire de la ruine*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 2008, 466 p.



- HAY, Louis, *La littérature des écrivains : Questions de critique génétique*, coll. « Les Essais », Paris, José Corti, 2002, 430 p.
- LACROIX, Sophie, *Ce que nous disent les ruines : La fonction critique des ruines*, préface d'Éliane Escoubas, Paris, L'Harmattan, 2007, 318 p.
- LAHAIE, Christiane et Nathalie WATTEYNE (dir.), *Lecture et écriture : une dynamique : objets et défis de la recherche en création littéraire*, Québec, Éditions Nota bene, 2001, 277 p.
- LEBRAVE, Jean-Louis, « Hypertextes – Mémoires – Écriture » dans *Genesis* 5, Paris, PUPS (Presses de l'Université Paris-Sorbonne), 1994.
- MARTEL, Jacinthe, *Archives littéraires et manuscrits d'écrivains : Politiques et usages du patrimoine*, Québec, Éditions Nota bene, coll. « Convergences », 2008, 293 p.
- , « Une fenêtre éclairée d'une chandelle » : archives et carnets d'écrivains, Québec, Éditions Nota bene, 2007, 131 p.
- , « Archives d'écrivains : territoires et horizons génétiques », *Genesis*, no 23, 2004, p. 11-24.
- , « Les rouages de l'invention [microforme]: Le soleil placé en abîme de Francis Ponge », Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1994.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Considérations inactuelles I et II*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio essais », 1990, 208 p.

#### SITES INTERNET CONSULTÉS

- OSTER, DANIEL, « Littérature – Fragment » dans *Encyclopedia Universalis*, <http://www.universalis-edu.com/article2.php?napp=85348&nref=C098002>, consulté le 2009-11-01.
- ITEM, [www.item.ens.fr/](http://www.item.ens.fr/), site internet consulté le 2010-09-30 :
- IRMA, [www.unites.uqam.ca/irma/description.html](http://www.unites.uqam.ca/irma/description.html) site internet consulté le 2010-09-30.
- CENTRE ANNE-HÉBERT, [www.usherbrooke.ca/centreanne-hebert/](http://www.usherbrooke.ca/centreanne-hebert/) site internet consulté le 2010-09-30.
- DÉPARTEMENT de langue et littérature françaises de l'Université McGill, <http://gabrielle-roy.mcgill.ca/electronique.htm> site internet consulté le 2010-09-30 :
- ARCHIMÈDE, [http://fr.wikipedia.org/wiki/Palimpseste\\_d'Archimède](http://fr.wikipedia.org/wiki/Palimpseste_d'Archimède), consulté le 2010-10-06.

## REVUES SPÉCIALISÉES

*Genesis 12 (Francis Ponge)*, Paris, PUPS (Presses de l'Université Paris-Sorbonne), 1998.

*Genesis 14 (Architecture)*, Paris, PUPS (Presses de l'Université Paris-Sorbonne), juillet 2000.

*Genesis 19 (Roland Barthes)*, Paris, PUPS (Presses de l'Université Paris-Sorbonne), 2002.

*Tangence*, « L'archive littéraire, mémoire de l'invention », Numéro 78, Été 2005.

*Texte*, « Le manuscrit », Toronto, Les Éditions Trintexte, no 7, 2001.